

# Concours 2020 : Recueil de nouvelles



© Colette Reydet



## Introduction

### Nouvelles

Accident		4
Avis de recherche		6
Le coupable		9
Escale à Campomoro		12
Les fleurs du magouilleur		16
Flocon de neige		20
Le foyer	Coup de cœur de Micheline	25
Le géant du Mont Viso	Coup de cœur de Daniel	28
Lame dans l'âme		32
Led, Lesky et moi	Troisième prix	36
La loi du plus fort	Coup de cœur de Josette	39
Lui		42
Mère et fils		46
Modi2		50
Obsession		53
Le palais des rêves		57
Panique sur le prince du lac		61
Par un beau dimanche		64
La particule étonnée		66
Presoak		69
Quelques événements dans ma rue		72
Sang pour sang	Deuxième prix	75
Sans intérêt	Coup de cœur de Jacqueline	78
UBE Inc.		81
Le vélo gris	Premier prix	85
Le vieil homme et le fruit	Coup de cœur d'Arlette	89
Yvonne, une vie tissée d'intrigues		91

Règlement	95
-----------	----

Remerciements	96
---------------	----

Le mot du parrain	97
-------------------	----

## INTRODUCTION

Initié en 2016 par La Fourmillière (centre socio-culturel de la Communauté de Communes Cœur de Maurienne Arvan), dans le cadre de la semaine intergénérationnelle de Saint-Jean-de-Maurienne, le concours d'écriture de nouvelles est reconduit et est porté depuis 2018 par l'Association Le Colporteur.

Il était ouvert du 1<sup>er</sup> mars au 31 juillet (date limite de dépôt des tapuscrits).

La thématique proposée était « Intrigues et vous »

La remise des prix a eu lieu dans le cadre du 31<sup>e</sup> Salon du Livre, le dimanche 11 octobre 2020.

Le jury a attribué 3 prix et 5 coups de cœur.

À vous de découvrir.

Les textes qui suivent vous sont transmis dans leur intégralité, sans aucune correction orthographique de notre part.

Titre : **Accident**

Auteur : **Christian Bergzoll**

Venir des antipodes voir ma grand-mère et ne pouvoir repartir... merci la pandémie !

J'ai besoin d'oxygène, chaque jour un peu plus. Pendant mon heure de sortie autorisée, à moins d'un kilomètre de mon lieu de vie temporaire, je suis monté sur les marches de la place, devant le porche verrouillé de l'église. En noir sur blanc, de grosses lettres d'imprimerie, sur une feuille punaisée à hauteur des yeux, exhortaient les passants : « l'église est fermée, prière de ne pas laisser de vêtements devant la porte ». Bien sûr, ai-je pensé, en parfait mécréant, la charité des paroissiens est moins en panne que le ramassage des ordures... bien sûr, ai-je même bougonné, le secours catholique aux abonnés absents... Comme pour me répondre, un feutre rouge, plutôt facétieux, avait rayé le mot « vêtements », et l'avait remplacé par « prières ». Une main maladroite, avec un stylo bille à encre bleue, avait raturé « laisser de prières » et, en dessous, écrit « abandonner d'enfants ». J'ai imaginé une famille au bord de l'implosion faisant escale à l'ombre du clocher, une petite fille inquiète sur la capacité de ses parents à surmonter le confinement...

Des doigts rageurs avaient tout biffé ou presque, ne laissant que « l'église est fermée », puis avaient complété, en vert, « le paradis sur terre aussi, pour le purgatoire et l'enfer, voir en face ». J'ai hésité : en face, il y a un EHPAD et un buraliste... J'ai frissonné : mamie fréquente en vain, plusieurs fois par semaine, pour le loto, pour le tiercé, l'un des deux... Et bientôt l'autre...

Comme il ne passait personne que moi, comme les fenêtres et les baies vitrées se fermaient à cause de la fraîcheur du crépuscule, comme j'étais presque arrivé, comme j'avais le matériel de peinture de ma grand-mère, en vrac, dans mon sac à dos (le matériel... pas mamie... !), j'ai arraché la feuille, j'ai punaisé, à la place, mon attestation. J'ai pris le tube orange, barbouillé mes coordonnées, tous les cas dérogatoires et l'heure, la date et la signature. Du bout d'un ongle, j'ai gravé, dans la pâte fraîche : « l'église était vide, elle le reste, si vous cherchez Dieu, restez chez vous »

Avec la lumière rasante dans la matière dégoulinante, ce n'était ni risible ni lisible. J'ai refermé la fermeture éclair de mon sac. En l'endossant, en descendant, je crois que j'ai raté une marche, que je me suis affalé, assommé peut-être.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais au ras de pieds nus qui dansaient, au milieu d'une cacophonie d'instruments et de voix. Je me suis redressé, on m'a saisi les mains, entraîné dans une ronde elle-même cernée d'une autre ronde et croisant d'autres files mobiles. Masques et rires, fanfreluches et falbalas, crécelles et tambourins : étais-je soudain condamné à quelque ordalie pour avoir écrit, en lettres de feu, que le ciel était vide et suggéré que l'enfer, c'était les autres ?

Je me suis dit que j'avais un trou de mémoire et qu'entre ma probable chute et ce présent festif, il y avait une lente désincarcération, un retour progressif à l'insouciance, une période pénible où l'impatience va croissant, et que tout ça avait disparu dans la trappe de l'oubli. Je me suis même dit que j'étais maintenant de retour sur mon archipel.

J'allais m'en réjouir quand, soudain, je me suis souvenu .... Je me suis vu, arpentant le chemin qui

grimpe vers la déchetterie, pour peindre, vite, d'après nature, le soleil couchant. Je me suis vu cerné par ceux que j'avais filmés et dénoncés, quand ils crevaient les pneus des voitures de notre résidence, pour s'occuper... Je me suis vu les fuir ... Jusqu'aux marches de l'église ? Tous ces souvenirs en vrac, comme les tubes de couleurs dans mon sac...comme mes pensées dans ma tête bandée... comme... Comment accéder aux cinq sens ? Ouvrir les yeux ? Trop difficile, les paupières sont comme des rideaux électriques dont j'aurais perdu la télécommande. Il n'y a rien qui tambourine à mes oreilles. Ma peau n'envoie aucun signal vers l'intérieur de moi. Quant à ma langue et mon nez ?

Je me souviens que les effets secondaires du virus...

Que sait-on de ce blessé, ramassé sur les marches ? Un étudiant des beaux-arts ? Un clandestin qui cherchait un abri pour la nuit ? Un trafiquant puni par la milice du quartier ? Un étranger ? Un inconnu ? Il n'avait ni attestation dérogatoire ni carte d'identité.

Multiplés blessures qui intriquent le personnel soignant comme les forces de l'ordre.

On l'a lavé, récuré, avant de penser, de le panser. Avant de commencer l'enquête. La peinture sous ses ongles ? Disparue.

S'il sort du coma, qui lui dira qu'à l'hôpital, il s'est contaminé ? Et que la sérologie révèle une mutation du virus, devenu aérobic ?

Une mutation parmi tant d'autres. Une qui rend illusoire le port du masque, la distanciation sociale ou la découverte d'un vaccin.

Aucune panacée. Aucun remède. Cette pandémie n'est pas là par accident : le hasard ou la nécessité ? Le biotope s'autorégule. L'espèce dominante actuelle ? La suivante sera...

Je dois écrire un article factuel de moins de 10 000 signes pour le quotidien local. La ligne éditoriale du comité de rédaction m'impose un titre court, aucune digression hasardeuse, aucune supputation, aucune élucubration millénariste, aucune interprétation grandiloquente, alarmante, terrifiante. A lui tout seul, dans ce contexte, ce gars et son état sont d'insolvables ou d'insolubles intrigues. Et vous, lecteurs, si les menaces du moment ne paralysent pas votre esprit critique, m'aidez-vous à garder mon emploi en télétravail, parce que vous aurez lu, entre mes lignes, expurgées de toute allusion, une réalité cachée que je ne n'ai pas le droit de suggérer ? Le virus va...

Titre : **Avis de recherche**

Auteur : **Marianne Henriët**

Il en prenait du temps ce matin, dans la salle de bain. Elle s'impatientait et l'heure, elle, tournait. Il allait finir par la mettre en retard et elle manquerait son bus. Pour une fois qu'elle n'avait pas les enfants à préparer puisque, vacances d'été obligent, ces derniers séjournaient chez les grands-parents, elle aurait pu prendre son temps. Quand elle le vit enfin paraître dans l'encadrement de la porte, toujours en pyjama, sa mine déconfite lui fit craindre le pire. Était-il souffrant ? Non ! Apparemment, il avait juste égaré quelque chose... Il l'avait perdue ? Eh bien, il n'avait qu'à s'atteler à la tâche pour la retrouver et tout rentrerait dans l'ordre ! Après tout, cela lui donnerait de quoi occuper ses journées de demandeur d'emploi, autrement qu'en allant du canapé au réfrigérateur, et du fauteuil au balcon ! Depuis la sonnerie du réveil, elle, avait vaillamment sauté dans son vieux jogging délavé pour sortir le chien, préparé le café, décongelé le pain, puis rangé le beurre et la confiture, déposé les bols et les cuillères au lave-vaisselle. Puisqu'il lui fallait patienter pour se brosser les dents, elle avait encore aéré, vidé l'écoeurant cendrier aux relents âcres sur la loggia, puis retapé le lit.

Elle claqua la porte tout juste dans les temps, vaguement maquillée et coiffée, sans avoir assorti sac ni chaussures à sa tenue, un cabas de toile enduite plié sous le bras. Mince ! Elle avait oublié de lui souhaiter une bonne journée et de lui faire une bise.

Il ne faisait pas bien chaud dans ce salon. Quelle idée d'ouvrir les fenêtres à cette heure ! Il enfila un sweat-shirt en guise de robe de chambre. Comment faire pour la retrouver ? La stratégie n'était pas son fort, pas plus que la méthodologie. À quarante-cinq ans, son C.V. ne portait que le souvenir de postes d'exécutant sans la moindre responsabilité. La conseillère l'avait inscrit successivement à trois formations mais deux d'entre elles n'avaient pas été validées faute d'investissement et la dernière n'avait débouché sur aucun emploi. Son moral était au plus bas et le médecin qui lui avait prescrit des comprimés avait dû tenter un placebo. Après quelques tentatives vers les petites annonces du web, il replongea comme chaque jour dans l'univers des jeux vidéo, ne délaissant l'écran que pour quérir une canette, des chips ou alléger son paquet de cigarettes, le temps de gratouiller la tête de Rambo entre les oreilles.

Quand Bibiche rentra vers dix-huit heures, le lourd cabas empli de surgelés, elle ne put se retenir de quelques remarques assassines. Désabusée, elle s'enferma dans la cuisine, déballa, tria, rangea, réchauffa ce qui servirait de dîner, mit la table et appela, une fois, deux fois... Il n'y mettait vraiment pas du sien pour que la soirée s'annonce sympathique. La séduction, les attentions, c'était uniquement dans les films. Si, les premières années de leur union peut-être ! Elle ne faisait plus d'effort non plus, ni dans les menus, ni dans son apparence. Mais ce soir-là, était-ce lié à la contrariété du matin, elle n'alluma pas le poste de télévision de la cuisine et interrogea : « Tu comptes faire quoi pour la

recupérer ? Du boulot, tu n'en trouves pas. Des passions, tu n'en as pas. Même de l'intérêt pour moi, tu n'en montres pas. Je ne vois vraiment pas comment tu pourrais t'y prendre. Alors, tiens ! Ce soir, débrouille-toi, moi, je ne sors pas le chien ! »

Il fallait bien calculer son coup pour ne pas manquer l'heure de la série policière. Quand on rate le début, sûr, on est paumé, et l'intrigue perd tout son attrait. Il attrapa la laisse mais Rambo ne comprit pas le sens de ce geste. Quand son maître la touchait, c'était juste pour la déplacer, jamais pour annoncer la promenade. Ils descendirent tous les deux par l'ascenseur, croisèrent les jeunes rassemblés autour d'un pack de bières dans le hall de l'immeuble et firent rapidement le tour du pâté de maisons.

Le lendemain matin, Bibiche fut la première dans la salle de bain et partit sans se soucier du chien qui pourtant gémissait tant et plus, perturbé dans son quotidien. Son mari allait devoir à nouveau se plier à l'exercice. Il n'avait pas passé une très bonne nuit. Même s'il était habitué aux piques de sa femme, il n'avait pas aimé entendre qu'« il ne montrait pas d'intérêt pour elle ». Il la trouvait bien sexy, lui, aimait penser à ses jolies rondeurs, même quand elle portait son jogging informe et c'était plutôt elle qui décourageait ses avances. Du moins lui semblait-il. Dans son sommeil agité, il avait fait un rêve, preuve qu'il se sentait tracassé. C'était assez flou mais elle était heureuse qu'il l'ait retrouvée. Alors il allait s'y mettre, dès aujourd'hui.

La balade dura près d'une heure et Rambo ne regretta pas d'avoir patienté. Son maître, contrairement à la veille où il l'étranglait à chaque arrêt, tirant sur la laisse comme s'il avait un train à prendre, le laissa renifler chaque crotte de congénère et lever la patte autant qu'il lui plut. Pendant que l'un flairait tout son soûl, l'autre réfléchissait !

Rentré à la maison, il libéra le chien qui s'affala sur son coussin. Il fit des yeux le tour de la cuisine et commença par ouvrir le frigo. Bien qu'il le visite régulièrement, il n'en connaissait pas vraiment le contenu. C'était peut-être une première piste pour la retrouver. La grand-mère n'y avait-elle pas découvert son dictionnaire de mots croisés rangé là dans un moment d'inattention ? Il sortit tous les produits et les rassembla dans les sacs isothermes en ayant soin d'y glisser une réserve de froid afin de ne pas laisser s'élever la température. Ça, c'était une bonne idée. Il n'avait pas réfléchi pour rien ! Les clayettes livrèrent l'une après l'autre des trésors inestimables, et quelques horreurs maculées de moisi qui atterrirent directement dans la poubelle sans tri préalable. Il finit par trouver sous l'évier la cuvette, l'éponge, la javel. Les gants de ménage n'étaient pas à sa taille. Il récura, désinfecta, rinça, et remit un à un les produits en place, selon sa propre logique. C'était un bon début. La matinée était bien avancée mais il restait du temps pour s'adonner à quelques parties en réseau.

Bibiche réorganisa les rayons à son retour sans plus de commentaire. Elle allait bien râler mais il fallait convenir que ce petit coup de propre était toujours bon à prendre et que c'était un signe que son mari avait bougé. Quand ce dernier rentra de la promenade du soir, il alluma la télé depuis le canapé. Le chien vint se caler contre sa cuisse droite et sa femme sur son épaule gauche.

Chaque jour de ce mois de juillet, le temps sec permit à Rambo de profiter de longues sorties et à

son maître de poursuivre sa réflexion. Il ne fallait négliger aucune piste. Il finirait bien par la retrouver ! Il avait trié pièce après pièce, placards, tiroirs, coffres et étagères. Il n'avait toujours pas ce qu'il cherchait quand les enfants réintégrèrent le domicile. Le grand et la petite demandèrent pourquoi maman avait fait passer une tornade dans leur chambre. Ils eurent deux jours pour trier, constituer des cartons à remettre aux bonnes œuvres. On jetterait ce qui n'était pas en état et l'on ne garderait, parmi les vieilleries, que celles qui touchaient la corde sensible.

Le nouveau rituel matinal avait été totalement intégré par le chien. L'ascenseur était en panne mais les escaliers avaient leur avantage : parfois, on croisait le caniche du troisième ou le dogue allemand du premier. Le maître allongeait régulièrement le parcours. Ce n'était pas dérangeant puisque les enfants n'émergeaient pas avant dix heures. Ensuite il préparait le petit déjeuner et la troupe faisait du propre dans la maison en chantant l'air des Sept Nains, au grand dam de l'aîné qui se demandait quelle mouche avait piqué son père en leur absence. Un marché se tenait les mardis et vendredis à deux pas de la résidence. On partait donc à trois avec les cabas ces matins-là. Bibiche savait qu'elle était dispensée de l'achat des surgelés pour l'occasion. Au retour, on épluchait, on lavait, on cuisinait. Ce n'était pas sorcier. Il suffisait d'avoir noté les ingrédients et la recette proposés la veille à dix-huit heures dans l'émission culinaire de leur chaîne préférée. Et puis chaque après-midi, après la courte sieste tout de même, durant laquelle les enfants pouvaient enfin vaquer à leurs occupations sans avoir leur nouveau père sur le dos, la famille descendait au parc pour les galipettes sur la pelouse, la partie de foot et le lancer de bâton pour Rambo dont le cœur allait finir par lâcher si l'on n'y prenait garde.

Bibiche avait très bien accepté cette prise en main de son mari. Elle trouvait même cela inespéré et si agréable qu'elle se rapprochait de plus en plus souvent de lui. Les enfants raillaient « Les Amoureux ! » et cela la faisait rire. Les voisins aussi semblaient plus ouverts, plus souriants. Après tout, qui étaient les ours, avant ? La maison vivait à nouveau. La famille avait plaisir à partager du temps, des activités. On affinait ensemble le programme des week-ends. Ils étaient même retournés en tête à tête au restaurant un samedi soir alors que le grand avait proposé de garder la petite pour que « Les Amoureux » puissent profiter de leur soirée. Le dimanche midi, chacun mettait du sien pour préparer le pique-nique et l'on partait en voiture un peu plus loin, à la campagne.

Ce matin de fin août, au réveil, il l'avait senti. C'était le jour J. Il avait attendu le dimanche, veille de rentrée des classes. Il passa dans la salle de bain et en ressortit triomphant, en slip, les deux bras levés formant le V de la victoire ! Et Bibiche comprit immédiatement qu'il était maintenant sûr de son fait : il l'avait retrouvée, la ligne de ses vingt ans ! Le miroir qu'il venait d'affronter le lui avait confirmé. Le lundi, Bibiche, radieuse, accompagna les enfants aux portes des écoles et déposa son élégant époux à son entretien d'embauche. Rambo dut s'habituer à la solitude.

Titre : **Le coupable**

Auteur : **Pierre Englebienne**

La Ford Mustang du commissaire Berliose s'arrêta dans un crissement de pneus devant le numéro 17 de la rue de l'Enfer. Presque aussitôt, il en sortit et gravit d'un seul pas les quelques marches du perron. Ensuite, il tambourina du poing contre la porte, réveillant au passage la douleur qui lui tirait l'épaule depuis l'épisode de la veille, lorsqu'il avait poursuivi le tueur dans le parc Montsouris. Néanmoins, le commissaire jubilait intérieurement. Il s'apprêtait désormais à démasquer le coupable publiquement. Cela ne guérirait pas son épaule, il le savait, mais au moins il pourrait guérir la blessure psychologique subie la veille et enfin présenter à la presse le meurtrier tant attendu. Tandis qu'il patientait devant la porte, Berliose s'imaginait la conférence de presse durant laquelle il annoncerait le résultat final de l'enquête dite du « tueur de l'Enfer ». Ensuite, le procureur lui adresserait ses plus sincères félicitations, voire même ses excuses pour l'avoir malmené durant cette affaire sous haute tension. Du moins, il pouvait toujours en rêver. La porte s'ouvrit, dévoilant Roger, le domestique de la famille Verneuil. Sans même lui laisser le temps de s'enquérir du but de sa présence, Berliose entra dans la maison, forçant presque le passage. Ignorant les protestations de Roger qui le suivait en vociférant, il se dirigea vers le salon fumoir, cet endroit même où cette sordide affaire avait débuté. Cela ne dérangeait pas Berliose. Au moins le reste de la famille serait-elle avertie de sa présence et convergerait vers la scène de crime. Une fois tous réunis, le commissaire pourrait alors donner l'estocade et démasquer le coupable d'un geste théâtral. Il pénétra en trombe dans le salon, Roger à ses trousses. Sur la moquette verte, la tache de sang séché et le dessin du contour du corps de Guy Verneuil étaient toujours présents. Pour ainsi dire, la scène de crime était restée quasiment à l'identique depuis le soir fatal où le corps sans vie du maître des lieux avait été retrouvé. Seul le couteau de cuisine et le corps du malheureux avaient été emportés pour donner du fil à retordre à la police scientifique. Cet environnement satisfaisait d'autant plus Berliose, car cela accentuerait la théâtralité du dénouement qui approchait. C'est à ce moment qu'arrivèrent les acteurs de ce véritable Vaudeville macabre qui s'apprêtait à prendre fin. Marie-Rose et Géraldine Verneuil, les filles de la victime, venaient de faire leur apparition en compagnie de leurs fiancés respectifs qui dévisagèrent Berliose, visiblement mécontents de le voir. Celui-ci, se contenta de les saluer chacun d'un signe de tête.

— Mesdames et Messieurs, ravis de vous revoir. Je vous en prie, prenez place, le spectacle va commencer.

Après avoir foudroyé le commissaire du regard, Bertrand Loupoucet finit par attraper sa fiancée par le coude pour l'emmener prendre place sur un sofa. Ferdinand de Lescon se laissa, quant à lui, entraîner vers les chaises disposées le long du mur des portraits. Personne n'osait visiblement protester quant à la présence du policier. Ils devaient avoir compris que la situation était grave. À peine furent-ils assis que Madame Verneuil fit à son tour son entrée. Elle fut suivie, presque immédiatement, par Pauline, la femme de chambre, Alain, le cuisinier et Maurice, le jardinier. Tout le

monde était là, pour le plus grand plaisir de Berliose.

— Commissaire, s'exclama Madame Verneuil sur un ton offusqué, pouvez-vous m'expliquer cette intrusion ? Vous n'avez rien à faire chez moi.

A cela, l'enquêteur répondit, en adressant son plus large sourire :

— Madame Verneuil, je tiens à vous présenter mes plus plates excuses. Cependant, ma présence aujourd'hui était indispensable afin de lever le voile sur le meurtre de votre mari. Alors, prenez place. Je vous explique tout cela.

Elle n'eut pas l'air très convaincu par l'explication du commissaire, mais obtempéra à son tour, prenant place dans un fauteuil en cuir brun. Tous attendaient désormais la démonstration du commissaire. Celui-ci commença alors à faire les cent pas au milieu de la pièce. Fixant en silence la pointe de ses mocassins, il semblait réfléchir. Finalement, il releva la tête et s'adressa à l'assemblée :

— Depuis le début de cette enquête, commença-t-il, j'ai perdu un temps précieux à suivre une fausse piste. Tous ici présents, vous n'avez cessé de m'orienter vers l'idée qu'une personne extérieure à cette famille avait tué Monsieur Verneuil, quitte à falsifier des indices. En effet, je sais aujourd'hui que la fenêtre de la buanderie a été brisée par l'un de vous. Par Pauline, plus exactement.

A ces mots, la femme de chambre baissa la tête. Ses joues étaient devenues rouges. Mais le commissaire continuait :

— Je sais également que vous ne m'avez pas tous dit la vérité. Par exemple, ces deux messieurs, dit-il en désignant Lescon et Loupoucet, ont eu l'excellente idée de me parler des projets d'investissements qui se concrétisaient entre Monsieur Verneuil et cet homme d'affaire américain, Mister Big. Excellente information, qui aurait pu constituer une piste très crédible si ce « Big » avait réellement existé. Évidemment, vous ne pouviez pas savoir qu'il s'agissait d'un prétexte trouvé par Monsieur Verneuil pour pouvoir rejoindre sa maîtresse en toute discrétion.

Si l'ambiance qui pesait dans le salon avait au départ été glaciale, elle était désormais électrique. Au fur et à mesure que le commissaire déballait, sans scrupule, les éléments découverts, il voyait les visages des protagonistes s'allonger. Jubilant de plus belle, Berliose continua sur sa lancée.

— Eh oui, Monsieur Verneuil avait une relation extra-conjugale. Mais ne prenez pas cet air à la fois surpris et outré, Madame Verneuil. En effet, je sais désormais que vous étiez très bien informée de ce fait. Ce qui, inutile de le préciser, vous fournit un mobile de premier ordre.

— Vous devriez avoir honte ! répliqua cette dernière. Insinuer de la sorte que j'ai pu tuer mon mari ! Vous êtes un vrai goujat.

Un petit sourire se dessina sur le visage du commissaire qui répliqua aussitôt :

— Ne vous en faites pas, Madame Verneuil. Je sais très bien que vous n'avez pas tué votre mari. Même si j'en ai été longtemps convaincu.

— Alors, de qui s'agit-il ? intervint Géraldine Verneuil. Commissaire, ne pourriez-vous pas enfin aller droit au but ?

Berliose reprit son air des plus sérieux et, semblant ignorer la question, recommença à faire les cent-pas, tout en fixant le sol.

— J'y viens, finit-il par dire sur un ton très bas et très calme. J'avoue même avoir eu beaucoup de mal à y croire. Mais les preuves sont irréfutables. Comme quoi, on gagne toujours à connaître les secrets de famille. Désormais, je vais vous le dire.

Prenant alors un ton théâtral, il releva la tête et tendit son index devant lui en s'écriant :

— En effet, le coupable n'est autre que...

Il fut alors violemment interrompu par un bruit déchirant. Au même moment le sol et les murs se mirent à trembler, faisant chanceler l'enquêteur. En un instant, ce fut le chaos dans le salon. Tout le monde hurlait, se demandant ce qu'il se passait. On aurait pu croire que la fin du monde était arrivée. Soudain, les murs chancelèrent et se mirent à bouger. Ils se repliaient sur l'intérieur de la pièce, écrasant lentement tout ce qu'elle contenait...

La boulette de papier vola à travers la pièce et atterrit dans la corbeille qui se trouvait à l'autre bout. Aussitôt, la main qui venait d'arracher la page, de la rouler en boule, puis de la lancer, frappa la table de rage, le poing serré. L'homme à qui elle appartenait était occupé à râler. Une fois de plus, il avait pu jeter à la corbeille le résultat de son travail. D'un geste déterminé, il s'empara à nouveau du stylo et remit ses mains en position sur la nouvelle page, prêt à réécrire une fois de plus le dénouement de son histoire. Considérant un instant la corbeille dans laquelle s'empilaient les reliquats de son intrigue mal ficelée, il finit par reporter son attention sur la feuille et recommença à donner vie au dénouement de la première enquête du commissaire Berliose.

## Titre : **Escale à Campomoro**

Auteur : **Pierre Crochet**

Le doux soleil rasant de cette fin mai caressait le pont, éclairant au passage la cabine. Bruno était là, seul, avec sa tasse de café à la main, regardant la petite crique près de Campomoro. Quelle bonne idée ils avaient eu avec Anne, de louer ce voilier pour ce long week-end en Corse avec Magali et Laurent, leurs amis de toujours. Comment le calme apparent de cette scène allait découler sur une rocambolesque histoire à laquelle il ne s'était pas préparé ?

Bruno affectionnait ce moment, loin de ses petits soucis quotidiens. Il appréhendait les jours comme ils arrivaient, se prenant la tête le moins possible. Sa devise était, quoi qu'il arrive : « On a qu'une vie, on ne va pas s'embêter avec ça » Il appréciait néanmoins ces brèves heures d'évasion, ces moments, seul le matin, alors que la plupart des gens dorment encore. Rien de tel que l'aurore d'un matin pour savourer la fraîcheur, les couleurs de la nature, le calme d'un paysage, la plénitude d'un instant, la solitude, le silence. Apparemment, il n'était pas le seul à apprécier ces moments, car un homme vêtu d'une marinière venait de surgir sur la droite de la petite plage et marchait pieds nus dans le sable, une paire d'espadrilles à la main.

Le charme de cette scène fut interrompu par un doux massage sur sa nuque. Anne lui susurra à l'oreille.

— Tu as bien dormi mon amour ?

— Notre gros câlin d'hier soir a parfaitement joué le rôle de somnifère. C'est un remède que je recommanderais volontiers.

— Coquin, sourit elle.

Magali et Laurent surgirent du cockpit et les trouvèrent enlacés.

— Oh, les amoureux, est-ce que le café est prêt ? lança Laurent.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je me lève aux aurores juste pour admirer le paysage ? Il est chaud.

Vous n'avez plus qu'à vous servir.

— Merci mon pote. Tu es le roi.

L'homme de la plage était arrivé au bout de l'anse et disparut sur le côté sud, laissant un paysage vierge de civilisation que les deux couples purent apprécier.

Peu après, vers neuf heures, ils prirent la décision de naviguer en direction de la plage sauvage de Tivella pour espérer voir des dauphins et surtout découvrir les rochers que dame nature avait façonné, qui, selon le point de vue, représentaient des animaux.

Laurent avait trouvé la tête de lion, Magali l'hippocampe et le phoque. Visiblement, c'était elle la plus prompte à découvrir les formes.

Bruno crut apercevoir furtivement, derrière le grand rocher de gauche, l'homme qu'il avait aperçu tout à l'heure. Comment était-ce possible que ce soit la même personne ? Comment avait-il fait pour aller si vite ? Il disparut de nouveau de son champ de vision. J'ai dû faire une erreur, pensa Bruno, ce n'est pas le même homme ? J'ai dû confondre. Pourtant, il avait le don de reconnaître les personnes

même en dehors de leur contexte, ce qui énervait quelquefois Anne, qui elle, ne regardait pas les gens. Il fouillait des yeux la petite crique pour voir si...

— Oh Bruno, tu rêves ? Tu ne regardes plus les rochers ? lança Magali, le coupant net dans ses recherches.

— Non, mais j'ai cru apercevoir un homme que j'ai déjà vu ce matin et cela m'intrigue.

— Un admirateur sans doute de notre voilier, répliqua Laurent. Ou alors il a flashé sur nos deux femmes ? Je dirai que ce gars a bon goût. Il éclata de rire de sa propre bêtise. Un fan de nos nanas rajouta-t-il.

— Tenez, c'est lui, là-bas vers le grand rocher en forme de chat.

— Mais il n'est pas jeune, fit remarquer Anne.

— Déçue alors, ironisa Laurent.

— Un peu, se prenant au jeu de son ami.

Tous éclatèrent de rire. L'humour et la dérision avaient toujours été le ciment de leur amitié.

\*\*\*\*\*

Bruno nageait en direction de la plage. L'eau était claire et idéale en température pour se rafraîchir un peu. C'est vrai qu'en ce début d'après-midi, le soleil dardait ses rayons, mais la chaleur n'était pas suffocante grâce à une légère brise venant du large. Il allait faire demi-tour pour remonter sur le voilier, quand de nouveau, le même homme sortit de la pinède en face de la page en sable blanc. Cette fois, il était torse nu. Bruno remarqua nettement un haut de corps bronzé, voire brûlé par le soleil. Ce n'était plus une coïncidence, c'était évident, cet homme les suivait. Fût-ce une impression, mais à ce moment, l'homme lui fit signe d'approcher. Bruno se décida à aller vers cet inconnu. Il nagea jusqu'à avoir pied. Il sortit tout doucement de l'eau. Il put apercevoir un tatouage représentant un aigle en couleur prenant son envol qui occupait tout le haut du bras gauche et une partie de l'épaule de l'inconnu. Il ne lui restait plus que trois mètres pour sortir entièrement de l'eau quand l'individu lui fit un grand sourire, haussa les épaules comme pour s'excuser, et s'enfuit dans le maquis tout près de la plage.

Mais enfin que signifie toute cette comédie ? Je n'ai pas rêvé, il m'a bien fait signe tout à l'heure ? Qui est cet homme ? Que veut-il ? Pourquoi ? Les questions se bousculaient. Chacune percutait la suivante sans qu'aucune n'ait de réponse. Il restait là, les deux pieds dans l'eau, les bras ballants quand une voix l'appela.

— Bruno, ça va ? On voulait aller au village boire un coup. Tu viens avec nous ?

Il reconnut la voix de Laurent qui le sortit de ses pensées.

— Oui, rejoignez-moi avec le canoë, je reste sur la plage. Amenez-moi mes affaires.

— Nous arrivons.

\*\*\*\*\*

Cette place, ombragée sous les platanes, était magnifique, calme et reposante. Aux deux angles, deux bars se faisaient face comme pour un duel. Chacun avait étalé ses tables et chaises, rivalisant de couleurs pour attirer les clients. Les quatre amis avaient choisi l'enseigne « Chez Dume ». Bruno n'avait pas raconté son aventure de la plage aux trois autres. Il avait eu peur qu'ils se moquent, qu'ils ne le croient plus et surtout, il doutait de lui, de sa propre capacité à analyser, tant ceci était étrange, intrigant et irrationnel.

Laurent était allé à la petite épicerie de la place acheter le journal qu'il déposa sur la table d'un geste théâtral entre les verres de bière. Bruno feuilleta le Corse Matin à la recherche des prévisions

météorologiques du lendemain quand son regard fut attiré par un titre qui le tétanisa :

« IL Y A DIX ANS, DISPARAISAIT CLAUDE OPPU »

En dessous de ces lignes, la photo de cet homme trônait.

Bruno se mit à trembler. Tout se bouscula dans sa tête une nouvelle fois. Comment était-ce possible ? L'homme de la plage qu'il avait vu tout à l'heure, c'était lui, là sur la photo. C'était incroyable, il le reconnaissait, il en était certain. Mais s'il avait disparu, pourquoi l'avait-il vu ? Ce qui l'effrayait le plus, c'était que cet homme, apparemment disparu, avait le même nom de famille que lui ! Là, on nageait en plein dans le surnaturel. Son cœur se mit à battre rapidement, il...

— Ca va mon chéri ? s'enquit Anne.

— Oui et non, répondit-il laconiquement. Regardez l'homme que je vous ai parlé, il a disparu depuis dix ans, en leur montrant le journal. De plus, il a le même nom de famille que moi.

— C'est ton père, lança Laurent en riant, prenant l'accent grave de Star Wars.

— Ne rigole pas avec cela, rétorqua Bruno.

—Je plaisante.

— Et si c'était vrai ? Tu n'as jamais connu ton père, ajouta Anne, tentant de l'apaiser.

Bruno ne les écoutait plus, leurs paroles étaient en sourdine. Il revoyait l'homme lui faire signe puis s'enfuir. Peut-être que cet homme voulait lui parler. Qui était-il ? C'est vrai que ce nom de famille n'est pas très courant. Ce n'est pas possible ! Ma mère ne m'a jamais parlé de mon père ou si peu. Elle m'a juste dit, un jour que je la questionnais, qu'il était parti à l'étranger quand j'avais trois ans et qu'elle ne l'avait plus jamais revu. Était-ce pour cette raison que nous venions souvent en vacances en Corse avec ma mère ? Et si c'était réellement mon père, cet inconnu ?

Non, tout cela n'avait pas de sens. Une coïncidence, c'est tout. De grosses gouttes de sueur commençaient à perler sur ses tempes. Il avait chaud et n'arrivait pas à faire le tri dans ses réflexions. Lui qui se prétendait très cartésien, il nageait en plein surnaturel et ne parvenait pas à démêler le vrai du faux, le possible et l'impossible, l'éventualité d'une coïncidence avec la réalité brutale d'une possible paternité retrouvée.

Si jamais il se présente de nouveau, je force le destin, je fonce, je vais l'accoster et lui parler. Voilà où Bruno en était dans sa réflexion quand il fût soudain interrompu par un doux massage sur sa nuque. Anne lui susurra à l'oreille.

—Tu as bien dormi mon amour ?

— Heu... oui, comme un bébé, réalisant qu'il était sur le bateau et qu'Anne venait de le réveiller. Tu vas rigoler, mais je crois que je viens de me rendormir avec ma tasse de café à la main. Cela me rassure, car je viens de faire un rêve bizarre et intrigant.

— Je crois que ce week-end va te faire le plus grand bien. Tu es trop fatigué avec ton boulot. Relâche toi un peu.

Magali et Laurent surgirent du cockpit et les trouvèrent enlacés.

— Oh, les amoureux, est-ce que le café est prêt ? lança Laurent.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je me lève aux aurores, juste pour admirer le paysage et rêver ? Il est chaud. Vous n'avez plus qu'à vous servir.

— Merci mon pote.

\*\*\*\*\*

Bruno avait nagé jusque sur la plage. Anne a raison. Il faut que je me détende au maximum. Il était assis sur le sable blanc et regardait le voilier blanc qui se détachait sur l'eau bleue. Elle était si claire

que le bateau semblait être en lévitation.

Sur sa droite, soudain, surgit l'homme de son rêve...

Ah non, cela ne va pas recommencer, se dit-il. Il se pinça. L'homme continuait à avancer vers lui. Il arborait fièrement un aigle tatoué sur son bras gauche. Ce n'est pas possible. Quand l'homme fut à deux mètres de lui, il demanda à Bruno :

— Je peux vous déranger un moment ?

—Euh oui, répondit Bruno, complètement hébété.

— J'aimerais parler avec vous un moment.

— Pas de souci. Une question complètement stupide. Êtes-vous mon père ?

— Qui sait ?

Ils étaient là, tous les deux l'un en face de l'autre se regardant dans les yeux. Une mouette cria au loin.

## Titre : Les fleurs du magouilleur

Auteur : Régine Bernot

Rose poussa un gros soupir en découvrant le niveau zéro de son bocal à safran.

Le safran porte bien son nom d'or rouge, faisant de ses petits filaments l'épice la plus chère au monde. Il ne faut pas moins de cent cinquante fleurs pour obtenir un gramme de safran, imaginez ! Cette année, les prix allaient encore s'envoler et elle serait, une fois de plus en concurrence avec les autres restaurants.

J'interrompis ses pensées en la rejoignant à la grande table de la cuisine. Elle m'avait appris le métier de serveur pour me sortir de la délinquance, je lui devais beaucoup.

— Ça va comme vous voulez, madame Rose ? Si je peux aider...

Elle me parla de ce satané safran qui coûtait la peau des fesses. Devrait-elle se rabattre sur du safran coupé de curcuma ? Les gastronomes ne s'y tromperaient pas, un coup à perdre sa clientèle.

J'avais compris l'enjeu d'un simple échange de regard. Sans cet épice, comment Rose allait-elle préparer sa célèbre crème safranée aux Saint-Jacques ?

Le crocus Sativus breton était devenu l'emblème de la région et il avait provoqué un tel engouement des fins gourmets que, dès que démarrait la cueillette de la fleur, ils réservaient leur table dans les meilleurs restaurants du coin. Bien sûr, Rose avait mis à sa carte un menu « Saveurs safranées de Bretagne ». Concocter des plats à base de cet épice mythique, elle savait faire, mais déboursier de grosses sommes, c'était plus périlleux.

Je grimaçai en pensant à Yvon Le Meur, un rapiat doublé d'un roublard. L'an passé, Rose en avait fait les frais en payant son safran un prix exorbitant. C'est qu'il s'y entendait, le coquin, pour faire monter les prix entre les restaurateurs du cru qui se regardaient en chiens de faïence dès que débutait la saison du crocus. Un sacré filou qui, non content de faire son beurre, trichait sur le poids.

Ignorant qu'au même instant on le traitait de noms d'oiseaux, Yvon Le Meur souriait en contemplant ses fragiles fleurs de crocus Sativus, non pas qu'il fut sensible à leur beauté éphémère mais il comptait déjà dans sa tête le joli bénéfice qu'il allait tirer de sa récolte, bénéfice majoré sur le dos des saisonniers chichement payés. Cette année, il avait de la chance, ses crocus étaient indemnes de maladies. Y'a pas à dire, mais cette petite fleur est aussi capricieuse qu'une femme. Vous espérez des mois durant en vous pliant en quatre et puis bernique ! Yvon Le Meur se dit que, tout compte fait, il avait plus de satisfactions avec le crocus Sativus qu'avec les femmes.

Content de lui, il se dirigea vers son hangar où il rangeait sa mobylette, il devait faire des courses, des produits premier prix pour nourrir ses travailleurs étrangers qu'il logeait dans sa grange. Dès la porte poussée, son hurlement effraya les oiseaux nichés sous le toit. Sa mobylette avait disparu. Hébété, il

regarda le sol maculé de tâches grasses. Qui avait osé ? Furieux, il grimpa sur son tracteur et partit à petite vitesse vers la gendarmerie.

Yvon Le Meur ne décolérait pas, la faute à ce pandore qui avait pris sa déclaration. Pas de temps à perdre pour retrouver un cyclomoteur antédiluvien ! qu'il avait dit, l'abruti à képi. Il fulminait, Le Meur, d'avoir été ainsi éconduit.

Il aurait pu, sans problème s'offrir une nouvelle mobylette avec l'argent qu'il planquait sous son plancher, mais le fesse-mathieu ne voulait point toucher à son magot. Il attendait le remboursement des assurances pour son antiquité. Il continua donc à se déplacer avec son Massey Ferguson dont les pétarades pestilentielles déclenchaient les moqueries des gosses qui se bouchaient le nez à son passage. Le Meur les noyait d'une bordée de jurons qui décuplait leur hilarité.

Trois jours après le vol, sa vieille bécane retrouva comme par enchantement le chemin du logis. Elle se dressait, fiérote, sur sa béquille comme si de rien n'était. Troublé, Le Meur se gratta le crâne. Sur la selle était posée une enveloppe bleue. « Tiens v'là aut'chose ! » grogna le pingre qui craignit d'avoir à payer une amende.

Il ouvrit la lettre.

Ce soir-là, Yvon Le Meur fit une grande toilette avant d'enfiler son costume de velours. Y'a pas à dire, il existait encore des gens avec du savoir vivre. Violette, la signataire de la lettre, s'excusait de lui avoir emprunté sa mobylette mais, prise par l'urgence de sa mère malade au chevet de laquelle elle devait se rendre en toute hâte, elle avait commis cette indécatesse. Elle regrettait bien sûr, mais elle avait paniqué car, cette nuit-là, aucun taxi ne voulut se déplacer. Pour se faire pardonner, elle l'invitait au restaurant 3 étoiles Chez Rose.

Yvon ressentit une envie stupide de gambader comme un chevreau. Une femme l'invitait, lui, Yvon Le Meur ! Il était impatient de savoir qui se cachait derrière cette mystérieuse Violette qu'il imaginait aussi élégante que son écriture.

Lorsque son enthousiasme fut retombé et sa méfiance de vieux grigou revenue au grand galop, il se dit que, derrière ces belles paroles, se cachait sûrement une femme intéressée par son argent. À cinquante ans, il était encore un beau parti. Ah ! Elle serait déçue, la Violette, car pour lui passer la corde au cou, elle pouvait se mettre le doigt dans l'œil jusqu'au coude, ce qui ne l'empêcherait pas, lui, de gueuletonner à l'œil.

Il enfourcha sa mobylette pour se rendre Chez Rose, heureux qu'elle démarre du premier coup.

Quand il pénétra dans le restaurant, une jeune serveuse l'accompagna avec le sourire jusqu'à sa table, précisant que la note était déjà réglée.

Il ne vit qu'un couvert, Violette garderait donc son mystère. Il eut quelques regrets qui firent long feu dès qu'il s'attaqua aux croques en bouche. Lorsque la serveuse lui présenta la carte des vins, il étudia chaque ligne pour le plaisir d'égrener les noms : Pouilly Fuissé, Saint-Estèphe, Montre-cul... pour désigner d'un doigt concupiscent le Saint-Amour.

Elle revint avec la bouteille qu'elle déboucha avec un savoir-faire qu'il admira. Elle en versa un peu dans un verre qui lui parut étrangement haut, juché qu'il était sur sa longue patte d'échassier. Il le porta avec gravité à sa bouche, en but une gorgée, et se recueillit comme un prêtre célébrant l'Eucharistie.

Puis arriva, fumante, la soupe de moules et laitue de mer. Un délice qui le revigora aussi sûrement qu'un grand coup d'embruns. On le fit attendre jusqu'au plat suivant, il en profita pour reluquer la serveuse qui allait et venait avec agilité entre les tables et notre grippe-sou se sentit soudain tout émoustillé par les rondeurs qu'il devinait sous le corsage. Elle apporta la fricassée de langoustines qu'il mangea salement, soucieux de n'en rien laisser perdre. Il décortiqua, suçça, aspira chaque morceau du crustacé et se pourlécha les doigts. La sauce était fameuse, la Rose était une sacrée cuisinière ! Il l'aurait bien félicitée, sans doute qu'elle ne quitterait pas ses fourneaux en sachant qu'il était dans la salle, lui et elle n'étaient pas vraiment amis. Pas du genre qu'on effeuille, cette Rose-là. Qu'importe ! Il se régala sans bourse délier, que demander de plus ?

Le vin, qui portait bien son nom, était rond et charnu comme une femme dans la plénitude de sa beauté. La tête lui tournait un peu, pourtant il tenait bien l'alcool. Sans doute l'ambiance y était pour beaucoup : les lumières tamisées, la nappe blanche avec la vaisselle qui étincelait et, surtout, la serveuse si gouleyante avec sa voix de miel et sa bouche de fruit rouge. Il en était tout ramolli, le pingre !

On changea ses couverts. La classe ! Il jubilait. Arriva enfin le plat de résistance, le mal nommé car il n'allait pas lui résister longtemps. Il rit tout seul à son trait d'esprit. Dans son assiette, aussi large qu'un plat, s'étalait avec volupté une belle tranche d'agneau de pré salé à la crème d'ail, accompagnée d'un gratin de pommes de terre à la tomme de Vaumedec. La viande était fondante, la sauce crémeuse et le gratin... ah ! le gratin, il n'avait pas de mot pour en exprimer le croquant et le moelleux mêlés.

Son pantalon le serrait. Discrètement, il se déboutonna avec un soupir d'aise. Il pouvait attaquer le plateau de fromage que la charmante serveuse venait de poser sur sa table. Tous lui faisaient envie, il les goûterait donc tous.

Le restaurant se vidait peu à peu de ses convives et, lorsque la serveuse, toujours pimpante, lui apporta le dessert, il n'y avait plus que lui dans la grande salle rustique.

Il dégusta son éclair caramel beurre salé, chaque bouchée était un concentré de saveurs et d'onctuosité.

Alors qu'il regrettait de ne pouvoir partager son euphorie, Rose émergea de sa cuisine, son tablier noué autour des reins et, dans ses mains une bouteille.

« Une petite poire, ça vous dit, monsieur Le Meur ? C'est la maison qui offre !

— Si c'est la maison qui offre, alors... »

Le Meur grimaça un sourire et, comme la patronne était d'humeur à bavarder, il essaya d'en apprendre plus sur sa Violette.

« Violette ? s'étonna Rose, vous faites erreur, c'est un homme qui a réservé et payé votre repas.

Yvon Le Meur accueillit la nouvelle avec un petit pincement au cœur qu'il avait pourtant insensible, mais perdre aussi brutalement son fantasme amoureux lui gâchait la fin de la soirée. Il se leva pesamment et prit congé.

Rose ferma la porte derrière lui, puis elle éteignit les lampes de la salle avant de regagner sa cuisine où je l'attendais.

Je lui souris et elle s'impatienta

« Alors ?

— Alors, je n'ai pas perdu la main avec le pied de biche.

— Et le butin, combien ?

— À vue de nez, je dirais un kilo. »

Rose se fendit d'un large sourire. Elle allait pouvoir en cuisiner des risottos, des sauces, des mayonnaises safranés. Elle rit carrément en imaginant la surprise de ce pingre de Le Meur lorsqu'il découvrirait le vol de sa récolte de crocus Sativus.

Les fleurs peuvent parfois se révéler perfides.

**Titre : Flocon de neige**  
**Auteur : Agnès Magnin**

Commencez par vous casser une épaule au ski, le 31 décembre 2018 ;  
Hé BAM !  
Une chute sur un sol dur et blanchâtre !  
Effectuez un séjour sympathique de deux jours à l'hôpital de la vallée de la Maurienne ;  
Réprimez la panique ressentie, à la suite des propos d'un charmant infirmier : « Ah, vous ne portiez pas de casque, bah, vous avez eu de la chance de ne pas finir tétraplégique ou six pieds sous terre, hein ! » ;  
Acquiescez devant l'aide précieuse d'un médecin, vous glissant un clin d'œil ravageur : « Profitez de votre repos pour regarder des vidéos de ski ! Hé ! Hé ! » ;  
Un humoriste à ses heures perdues, cela va sans dire !  
Souriez de toutes vos dents, en refoulant, cette envie irrésistible, cette envie, se consumant en votre for intérieur, de lui faire tâter votre poing droit ;  
Hélas pour lui ! Vous ne pouvez plus le mouvoir !  
Restez immobilisée six semaines dans une maison d'un hameau mauriennais ;  
Saupoudrez la situation d'un caractère irritable ;  
Accompagnez le tout d'une bonne dose d'hyperactivité ;  
D'ordinaire petit cabri sautillant de part et d'autre ;  
Zébulon des neiges, vous n'êtes plus désormais ;  
Le tourbillon de TAZ s'étant stoppé ;  
Perdez du jour au lendemain votre autonomie quotidienne ;  
Râlez toutes les cinq minutes ;  
Ennuyez-vous ferme ;  
Levez-vous à l'heure où la nuit déploie ses ailes ;  
Somnolez devant Chasse, Pêche et Tradition ;  
Prenez un dérivé d'opium ;  
Cauchemardez sur des créatures étranges et terrifiantes ;  
Comptez les toiles d'araignées présentes entre les poutres du salon ;  
Repassez-vous la scène de l'accident une bonne vingtaine de fois ;  
Et si vous aviez tourné à droite pour l'éviter et si vous n'alliez pas aussi vite... et si... et si...  
Avec des si, vous réussissez surtout à vous mettre la rate au court-bouillon ;  
Scrutez à la fenêtre les allées et venues du voisinage ;  
Essayez d'écrire une phrase avec la main gauche quand vous êtes droitère ;  
Remplissez votre arrêt de travail avec cette main devenue exercée ;  
Tirez la langue quand vous utilisez ladite main, au fond, pas si habile que ça ;  
Cessez votre boulot, pendant une durée de 2 mois, au début, tout du moins ;

Faites fonctionner dans ce contexte vos cellules grises au maximum de leur capacité ;  
Vous décidez, enfin, d'écrire depuis une procrastination ininterrompue de dix ans ;  
Exhumez une feuille double A4 à grands carreaux du grenier, perdue dans un tas poussiéreux d'affaires scolaires ;  
Reprenez une histoire inachevée pendant un échange avec l'école primaire de Bessans, il y a bien de cela 20 ans ;  
20 ans ? Déjà ! Fichtre ! Coquin de sablier !  
Votre début d'histoire semblait prometteur pour toute votre classe ;  
Mais la suite produite par vos camarades avait entaché l'échange ;  
L'apparition d'extraterrestres avait frustré votre imagination fertile ;  
Et le projet, souvenez-vous, était tombé en désuétude, dans les abysses de votre mémoire enfouie ;  
Celle-là même, ébranlée, pendant les jours suivant le traumatisme subi ;  
Puis, retrouvant, finalement le cours de son cheminement habituel ;  
Résumez le tout en une phrase : un début palpitant, un jeune garçon, sa meilleure amie, un vieux moulin, une antiquité, un pouvoir extraordinaire et l'effet de suspens : une disparition ;  
Déposez une pincée de péripéties sur fond de monde fantastique ;  
Recherchez des informations sur l'histoire de la Savoie dans des ouvrages variés ;  
Baladez-vous à travers Saint-Anne, la Buffaz et le Thyl, en plein mois de février en t-shirt ;  
Temps de saison, me direz-vous !  
Notez des idées sur un carnet ;  
Rendez-vous compte de l'oubli dudit carnet ;  
Laissez-vous un message sur votre répondeur pour ne pas perdre ces idées brillantes ;  
Observez un trou dans un arbre et imaginez une cachette magique pour un lutin ;  
Endormez-vous dans l'herbe et écoutez les oiseaux siffler au-dessus de votre tête ;  
Visualisez une solution fulgurante à ce moment-là dans votre récit ;  
Débloquez une situation complexe ;  
Repartez gaiement à travers bois ;  
Relaxez-vous dans un bain moussant, le soir venu, après cette illumination ;  
Débutez une rééducation qui ne s'est pas encore achevée à l'heure actuelle ;  
Dépeignez de magnifiques décors du Pays de Savoie et de la Maurienne :  
Le lac d'Aiguebelette, la Dent du chat, le râteau d'Aussois, les lacets de Montvernier, le Thabor, les Aiguilles d'Arves, la forêt de Saint-Martin-d'Arc, le fort de l'Esseillon, le lac du Bourget...  
Liste non exhaustive, décrivez tous autres endroits d'intérêt en Sabaudia ;  
Visitez les lieux en question ;  
Émerveillez-vous, tel l'enfant de cinq ans que vous avez été ;  
Inspirez-vous de faits réels ;  
Évoquez-les de manière implicite dans le livre ;  
Souriez avec ses proches de ces faits maquillés dans le récit ;  
Allumez votre enceinte et imprégnez-vous de musique classique pour stimuler l'écriture ;  
Balancez frénétiquement les lettres, en tapant sur son clavier à une main, les premiers jours ;  
Puis, déployez les deux mains, dans ce tapotement constant et vital sur ces touches noires et blanches ;  
Déroutez, désormais dans votre routine quotidienne, une partition de mots ;

Prolongez l'arrêt de travail de 4 mois après avoir vu votre chirurgien, hyper optimiste : « Eh bien, vous n'allez pas vous remettre avant 2 ans comme c'est parti !  
— Comment ça ? Ne plus progresser avec le bras, une capsulite rétractile, vous dites ? » ;  
Atchoum ! À vos souhaits ;  
Quèsaco cette bête-là ?  
Revivez en pouvant conduire toute seule ;  
Retrouvez votre indépendance, votre mobilité et votre sociabilité grâce à cet unique fait ;  
Réapprenez le crawl avec un bras valide ;  
Manquez de se noyer et buvez la tasse, bien chlorée, soit dit en passant ;  
Surfez sur plusieurs blogs d'écriture, décrivant différentes méthodes de développement de plan ;  
Achetez la série complète de Johan et Pirlouit, délicieuse madeleine de Proust, à dévorer dans son lit, calée bien au chaud sous la couette ;  
Disposez des indices pour débloquer certaines situations pour le héros ;  
Déchiffrez vos pattes de mouche en rentrant de promenade ;  
Travaillez les dialogues en respectant une forme d'oralité dans son récit ;  
Rendez visite à votre cousine et déterrez un nouveau personnage farfelu de votre cerveau, fruit d'une énième discussion drôlissime ;  
Attaquez la pile à lire ;  
Source, jamais tarie, de toutes vos inspirations littéraires ;  
Parsemez les dialogues d'expressions de patois ;  
Ajoutez des notes de bas de page pour expliquer le contexte historique et géographique ;  
Fouinez sur Wikipédia, mea culpa ;  
Plongez-vous, avec bonheur, dans les recherches généalogiques de son père pour trouver des prénoms masculins ;  
Finissez le premier jet en 4 mois ;  
Faites relire ce premier jet entièrement par un ami de la faculté et par un collègue retraité ;  
Reprenez l'intégralité du texte, suivant leurs indications, pendant un mois ;  
Retournez au travail dans le Nord ;  
Resentez le spleen pendant la première semaine de reprise ;  
Développez un fort sentiment de déracinement à la Maurienne ;  
Détestez l'histoire au point de ne plus pouvoir ouvrir le document Word ;  
Laissez reposer durant l'été ;  
Commencez la balnéothérapie ;  
Effectuez des progrès significatifs dans la mobilité du bras droit ;  
Testez la relecture à voix haute de chaque phrase pour entendre la sonorité du texte ;  
Utilisez des expressions italiennes pour apporter une nouvelle couleur au récit ;  
Dessinez les annexes et les croquis des pages avant et arrière ;  
Définissez la quatrième de couverture ;  
Publiez une partie du livre sur Internet pendant 6 mois ;  
Puis retirez-le, de peur du plagiat ;  
Devenez obnubilée par ces statistiques de visites ;  
Lisez l'unique commentaire ;  
Enregistrez une copie auprès de l'INPI après en avoir parlé avec vos camarades de bureau ;

Découvrez la méditation de pleine conscience ;  
Expérimentez ce réveil de votre créativité assoupie ;  
Nuancez les propos des personnages principaux ;  
Cherchez des synonymes pour éviter des répétitions en boucle ;  
Décortiquez l'écriture des dialogues d'Agatha Christie en réétudiant ses classiques ;  
Laissez émerger des idées dans sa vie quotidienne ;  
Développez les caractères des protagonistes ;  
Rédigez un résumé détaillé de chaque personnage ;  
Inventez des patronymes farfelus grâce à votre kinésithérapeute ;  
Découvrez plusieurs incohérences historiques dans le récit et corrigez-les ;  
Ne trouvez plus le temps de relire le texte ;  
Procrastinez ;  
Réinscrivez-vous aux cours d'écriture du CE de votre société ;  
Exercez sa plume ainsi toutes les deux semaines pendant une heure trente ;  
Rallumez finalement la flamme ;  
Remobilisez pratiquement votre bras droit comme au premier jour ;  
Déjouez les mauvais augures ;  
Changez les patronymes existants pour éviter toute diffamation ;  
Analysez la trame ;  
Ajoutez deux chapitres entiers à la relecture ;  
Détaillez le synopsis global composé de 10 pages ;  
Participez à un concours de nouvelles en parallèle ;  
Entamez les envois à des maisons d'édition ;  
Relancez-vous dans la pratique du ski ;  
Profitez d'une agréable sortie en famille un samedi de brouillard ;  
Savourez ces sensations perdues et tellement euphorisantes ;  
De la prise de vitesse, le démarrage du virage, la courbe serrée ;  
Du vent sifflant dans le cou, de l'adrénaline, cette hormone énergisant tout votre squelette ;  
De fluidité dans la poudreuse ;  
Appréciez l'aisance de votre corps à supporter ces stimulations physiques intenses ;  
Observez votre trace ;  
Regardez voler la neige ;  
Ce tourbillon blanc et crémeux ;  
Plus précisément, focalisez sur ce flocon, qui dévale la pente, embarquant ses compagnons de route dans son sillage ;  
Formant ainsi une boule compacte ;  
Posez-vous un instant et prenez une grande inspiration ;  
Soufflez...  
Respirez par le ventre ;  
Oui comme cela...  
Vous me suivez toujours ?  
Très bien !  
Je vais vous livrer un secret...

Tendez l'oreille ;  
Fermez les yeux ;  
Voilà comme ça ;  
Je vais vous le chuchoter :  
Effet boule de neige, responsable de votre état physique et de la genèse de votre roman ;  
Ainsi, vous obtenez toutes les étapes clés de construction des intrigues ;  
Celles-là mêmes, dessinant la trame de votre récit ;  
Ma version de la méthode Flocon de neige : la recette simple pour écrire un roman.

Titre : **Le foyer**  
Auteur : **Alexandre Gros**

— Allo ?  
— Oui, bonjour Monsieur Keller. C'est Jérôme, l'infirmier des soins palliatifs. Je souhaitais vous prévenir que votre grand-père est sur le point de nous quitter. Si vous pouviez venir rapidement...  
— Oui... Évidemment ! J'arrive tout de suite. Merci Jérôme !  
Il me faut habituellement moins de 15 minutes en voiture pour aller à l'hôpital. Mais aujourd'hui, je n'en mets que 11. Même si je connais désormais parfaitement les lieux, Jérôme m'accompagne jusqu'à la chambre 301. Il nous laisse après m'avoir annoncé à très haute voix en touchant amicalement l'épaule de Papi.  
Mon grand-père est très affaibli, presque inerte sur son lit. Je lui prends la main tout en m'asseyant sur le rebord du lit. Il trouve la force de tourner légèrement la tête vers moi et d'entrouvrir les yeux. Il murmure lentement et difficilement, de manière presque inaudible : « Ludo... La cabane... Ta mère... Le foyer... Pardon... ».  
Sa main se desserre de la mienne et je comprends que, ça y est, il est parti. Je ne réalise pas immédiatement et reste coi plusieurs minutes. L'infirmier arrive, interrompant mes pensées. Après quelques paroles réconfortantes, il me parle maladroitement des formalités administratives à effectuer car je suis sa seule famille, du moins la plus proche.  
Quelques semaines plus tard, je me rends à la mairie pour récupérer le certificat de naissance que le notaire m'a demandé d'apporter pour le dossier de succession.  
— Bonjour Monsieur Keller. Je suis un peu embêtée, lâche la secrétaire en se mordillant la lèvre. Nous n'avons pas été en mesure d'éditer votre certificat de naissance. Étonnamment, vous n'êtes référencé dans aucun registre. Nous avons pourtant poussé les recherches, mais aucun Ludovic Keller ne semble être né en France le 26 juillet 1996, ni à aucune autre date de cette même année d'ailleurs...  
— C'est bizarre ! Je vous ai pourtant donné la copie de ma carte d'identité.  
— Oui, et elle semble tout à fait authentique. Mais les informations de cette carte ne correspondent à aucune déclaration de naissance. L'un de vos parents aurait-il la possibilité de retrouver des documents délivrés par l'administration lors de votre naissance ?  
— Heu... Je vais voir ce que je peux trouver... Merci, Madame. Bonne journée !  
Mes parents sont décédés dans un accident de voiture alors que je n'avais même pas un an. C'est donc mon grand-père qui m'a élevé seul.  
J'ai l'habitude d'avoir la poisse. Alors je minimise cette scène, pourtant surréaliste, que je viens de vivre à la mairie. On ne peut décidément rien demander à l'administration... Je retourne à la maison. Je fouille dans tous les cartons d'archives. Mais rien. Rien sur ma naissance. Je repense à papi et à ses derniers mots. Pourquoi évoquer sa cabane ? Pourquoi mentionner ma mère alors que nous n'en avons pas parlé depuis des années ? De quel foyer voulait-il parler ? Et surtout, qu'espérait-il que je

lui pardonne ?

Ces questions tournent en boucle dans ma tête. J'essaie de faire des liens entre ces dernières paroles, ce que je sais de mon passé et l'incident administratif. Mais rien à faire, je n'y comprends rien.

Je décide alors de reprendre ma réflexion à zéro.

D'abord, la cabane. Il avait bien une cabane dans la forêt. Il m'en a parlé rapidement, une fois, quand j'étais petit. Mais je n'y suis jamais allé. Je ne sais même pas où elle se trouve.

Un éclair de génie m'oriente sur les papiers que m'a envoyé le notaire pour relecture avant signature.

Le document ne fait état d'aucune cabane, mais il évoque une parcelle dans les bois, à flanc de montagne. En quelques clics sur internet, je trouve le cadastre et localise le terrain en question. Ce n'est pas très loin et même s'il est déjà 16 heures, je dois pouvoir faire l'aller-retour avant la nuit.

Je gare ma voiture sur un parking au bout d'une piste forestière carrossable. Je dois continuer à pieds sur 2 kilomètres environ. Alors je marche. Et je réfléchis. Mais il n'en ressort que davantage de questions. Au bout d'une heure, je repère un croisement qui correspond à une grande parcelle en amont de celle de Papi. Je dois couper à travers bois. La forêt est dense et sombre. Je progresse lentement. Soudain, un grondement sourd me surprend. Le tonnerre. Zut ! Je n'avais pas prévu ça. Le vent se lève. Il ne devrait pas tarder à pleuvoir. Mais je suis tellement proche du but que je décide de poursuivre en accélérant le pas. Moins attentif, je me prends les pieds dans une racine et dévale un talus.

Je reprends connaissance grâce à la pluie qui rafraîchit mon visage. En me relevant, je vois que j'ai terminé ma chute contre le mur de la fameuse cabane. Cette dernière est en piteux état mais semble malgré tout encore entière. Adossée à la montagne, elle ne comporte que trois murs. La façade principale dispose de 2 fenêtres aux volets fermés et d'une porte en bois que je tente d'ouvrir. Je me dis tout d'abord qu'elle est condamnée, mais, frustré et impatient alors que l'orage gronde, je tire de toute mes forces et la porte se débloque. Parfaitement dissimulée, il semble que cette cabane n'ait pas été visitée depuis très longtemps. Une table. Quatre chaises. Un vaisselier. Un fauteuil en velours. Une cheminée. Un lit d'enfant. Tout est étouffé par la poussière et les toiles d'araignées.

L'orage vrombit de plus belle. Il commence à faire froid et sombre. Je décide d'allumer un feu. Cela tombe bien, il y a encore des allumettes, du bois, et un vieux journal de 1995 qui alerte, à la une, d'une disparition inquiétante. Le feu s'embrase rapidement. Je me réchauffe doucement, captivé par les flammes qui dansent dans le foyer.

Le foyer. LE foyer ?

Et s'il s'agissait du foyer dont parlait Papi ? J'observe attentivement. Le chancellement des flammes met en lumière une plaque arborant une scène de chasse moulée dans la fonte. Je remarque que la plaque est appuyée contre le fond de la cheminée, mais pas fixée. À l'aide d'un pic métallique, j'essaie de la bouger en évitant l'intense chaleur du feu. Ma maladresse l'emporte sur mon intention de délicatesse, et le lourd ornement bascule en avant, étouffant d'un souffle le brasier. Un nuage de cendres s'élève et je cours vers l'extérieur pour ne pas suffoquer. Après quelques instants, je rentre et découvre derrière la cheminée une ouverture semblant se diriger dans les entrailles de la montagne. J'allume la lampe torche de mon téléphone portable et entreprend de ramper dans l'ouverture. Rapidement, le passage s'élargit et je peux de nouveau progresser en marchant. Tout indique que je me trouve dans une ancienne mine. J'avance doucement, contemplant les traces de pioche dans la roche et les madriers de bois soutenant le plafond. J'arrive finalement au bout de la galerie, dans un espace plus vaste. Sur le sol, trône une longue caisse en bois sur laquelle sont posées une bougie et

une vieille valise. J'ouvre cette dernière. J'y trouve un cadre avec la photo d'une jeune femme, une longue chemise blanche, quelques bijoux en argent, des chaussons de bébé et une enveloppe jaunie par le temps sur laquelle je peux lire, à ma plus grande surprise : « Ludovic ».

Coïncidence ou illusion ? Rêve ou réalité ?

J'ouvre l'enveloppe et en extrais la lettre qu'elle renferme.

« Mon cher Ludovic,

Nous sommes le 24 juin 1997. Lorsque tu trouveras cette lettre, tu seras en âge de connaître la vérité. Et moi, je ne serai sans doute plus de ce monde, rongé par ma lâcheté et mon égoïsme.

Le printemps dernier, je suis venu ici, à la cabane, pour faire quelques petits travaux d'entretien. J'ai eu la surprise de découvrir une jeune femme seule qui s'y était installée. Elle m'a expliqué qu'elle avait été rejetée par sa famille qui ne tolérait pas qu'elle veuille garder l'enfant d'un inconnu. Elle s'était alors enfuie. Son histoire m'a touché et je l'ai autorisée à rester vivre dans cette cabane. Je lui rendais visite chaque semaine et lui apportais des provisions. Avec le temps, nous nous sommes rapprochés et aimés. La grossesse s'est très bien passée et tu es né dans la nuit du 26 juillet devant la cheminée de la cabane. J'avais décidé de t'adopter, de faire de toi mon fils. Nous te voyions grandir et t'épanouir. Il me semblait que nous étions heureux. Et nous l'étions sans doute. Mais en réalité, ta mère souffrait en silence de l'isolement. Je ne l'ai pas vue changer. Je ne l'ai pas vue dépérir, aveuglé par mon amour pour elle.

Il y a cinq jours, je suis parti cueillir des plantes dans la montagne. Quand je suis rentré, tu pleurais de toute tes forces dans ton lit et ta mère tournait en rond autour de la table en balançant sa tête de toute part, dans un état d'hystérie préoccupant. Alors que je m'approchais calmement d'elle pour la raisonner et l'apaiser, elle s'est saisie d'un couteau de table et m'a menacé violemment avec, me répétant qu'elle était à bout. Elle s'est ensuite jetée sur moi. J'étais paniqué. Dans la débâcle, en voulant la maîtriser, le couteau s'est enfoncé en elle. Elle est morte quelques minutes plus tard. J'en suis effondré. J'ai tué ta mère, Ludovic. Et même si c'est un accident, je ne l'assumerai jamais.

Agnès, ta mère, dont je ne connais même pas le nom de famille, repose ici, dans cette caisse de ma fabrication. J'ai préféré agir ainsi pour ne pas risquer la prison pour moi, et les services sociaux pour toi.

Alors je t'emmène. Je vais trouver un moyen de te faire reconnaître comme mon petit-fils, hypothèse la plus probable vu mon âge, et inventer une histoire crédible sur la circonstance de la mort de tes parents. J' que nous vivrons heureux.

Je t'embrasse, mon enfant ».

Les larmes se déversent le long de mon visage. Je suis sous le choc, assommé par la brutalité de ces confidences. Ce genre d'histoire n'existe-t-il pas que dans les livres ? Comment Papi a-t-il réussi à dissimuler tout cela pendant plus de vingt ans ? Ma mère est-elle vraiment dans cette boîte ?

Je tourne mon regard vers le cercueil et je lis, gravé finement sur les planches : « Agnès - 1976 / 1997 ».

Putain de merde ! Je fais quoi de tout ça, moi, maintenant ?

**Titre : Le géant du Mont Viso**  
**Auteur : Ornella Lotti-Venturini**

Vu de Turin ou des collines du Monferrato, le Mont Viso apparaît comme la montagne idéale que tous les enfants dessinent pour indiquer un sommet : simple, pyramidale, toujours encapuchonnée de blanc. C'est un sommet de 3800 mètres, très prisé par les excursionnistes qui viennent de plaine du Po ou de la très belle vallée du Guil pour grimper vers le mythique tour du Viso en partant de Pian del Re, là où se termine la route carrossable.

Le refuge Quintino Sella, près du Lago Grande du Viso, était géré autrefois par les Chiaretto. Ma grand-mère connaissait bien leur histoire, source de toute sorte d'affabulations de la part des villageois, intrigués par certains aspects hors du commun de cette famille : la taille des hommes Chiaretto était exceptionnelle et faisait presque peur à la race montagnarde, petite et trapue, de cette région. Leurs enfants n'auraient pas pu, comme tant d'autres petits de la vallée, être embauchés pour ramoner les cheminées ! Et surtout pas Battista, le dernier, qui à dix ans mesurait déjà un mètre soixante-dix. A dix-sept ans il avait atteint deux mètres dix, un phénomène bâti sur des pieds de quarante-cinq centimètres ! Les gens de la vallée connaissaient la disgrassia (malheur) qui avait frappé les Chiaretto et compatissaient la maman qu'on disait avoir été victime du malocchio (mauvais oeil) jeté par une sorcière, dont le pouvoir maléfique lui avait fait engendrer un monstre qui probablement n'aurait pas eu une longue vie.

Et pourtant le «monstre» avait un visage angélique et ne posait aucun problème à son entourage. Il était simple et doux, sa candeur permanente faisait sourire la famille, mais soulevait des doutes sur sa maturité future. Docile et obéissant, il était très serviable dans les tâches rudes de la ferme : tout seul il pouvait abattre le travail de trois hommes pendant la fenaison ! La nature était pour lui une source permanente d'émerveillement et de surprise : le changement des saisons, la naissance des animaux, les phénomènes atmosphériques. Mais, par-dessus tout, il aimait la neige.

La fioca qui commençait à voltiger en montagne à partir de la mi-octobre, l'intriguait et le fascinait. Il voulait attraper les papillons blancs qui descendaient légers du ciel... Et il s'étonnait qu'ils disparaissent si vite dès qu'il en avait plein les mains !

A l'approche de la Toussaints le tourisme se raréfie et le refuge du lago Grande est alors fermé pendant

sept mois. Le frère cadet de papa Chiaretto, Piero, un beau gaillard costaud comme toute la famille, était le principal gérant de ce lieu. Sa réputation de «tombeur de femmes» était bien connue dans la vallée : à chaque saison il avait une «fiancée» différente ! Cet automne c'était le tour de Maria, une brunette vive et espiègle, qui montait souvent lui donner un coup de main.

— Mama, vadu sü ! (je monte), avait dit ce matin Battista à sa mère.

— Fieul, (fils), méfie-toi, il neige beaucoup là-haut !

Il ne l'avait pas écoutée, Battista. Il connaissait le chemin par cœur et pour lui la fioca était une fête ! Il aurait fait un bon feu dans la cheminée du refuge et peut-être il aurait pu apercevoir des animaux sauvages en quête de nourriture.

Le parcours fut difficile. La couche légère de neige qui avait blanchi la vallée, était devenue une couverture lourde où les pieds de Battista s'enfonçaient, ralentissant son allure. A l'approche du refuge un pan de ciel bleu avait déchiré la grisaille des sommets. Le vent s'était levé.

— Il va faire beau demain, pensa le jeune géant, en poussant la porte du refuge qui n'était jamais fermée. A sa grande surprise, un feu crépitait dans la cheminée et son oncle Piero était en train de l'attiser. Maria s'affairait autour de la cuisinière.

— Que fais-tu ici, Batistin ? Ce diminutif faisait toujours sourire les gens, car si peu approprié à la taille de l'adolescent. Maria s'approcha de lui et se mit sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Ah, voilà notre Batistin ! T'es venu voir la fioca ?

Battista s'empourpra au contact de la joue de Maria.

— Je ne dérangerai pas, mi dormu là, dit-il confus en indiquant le grand dortoir.

Le dîner était prêt. Batistin balaya deux plats de polenta aux saucisses. Il mangeait courbé sur l'assiette, sans oser lever les yeux sur la jeune femme qui le taquinait.

— Tiens, bois du vin, Batistin, ça va faire descendre toute la polenta !

— Non, non ...Je ne bois que du lait !

— Comme un bébé ?? Avec la taille que tu as ?? Et dis-moi, Batistin, ton zizi est-il en proportion avec ta taille ?

Le fard du jeune homme s'accentua. Il se tenait de plus en plus recroquevillé sur sa chaise.

Piero donna une tape sur les fesses de Marie.

— Arrête, laisse-le tranquille ! Tu ne vois pas que c'est encore un enfant ?

L'«enfant» se leva de plus en plus gêné.

— Bonne nuit, je vais me coucher, marmonna-t-il.

Le dortoir était froid. Il prit une couverture supplémentaire et ne tarda pas à s'endormir. Mais il se réveilla au milieu de la nuit car il avait soif. Probablement la polenta alourdissait la digestion. Pieds nus, il se dirigea vers la cuisine pour chercher de l'eau.

L'unique chambre double du refuge, où Piero et sa fiancée couchaient, donnait justement sur la cuisine. En passant devant la porte, Batistin entendit une faible plainte.

— Ahi, Ahi !, disait la voix de Maria. Batistin se gratta la tête.

— Tiens, serait-elle malade ? Mais Piero est avec elle... Il va s'en occuper, si elle est souffrante.

Il but un grand verre d'eau et s'apprêta à regagner le dortoir. A nouveau lui parvint la voix de Maria.

— Ah Piero...Pas si fort ! Ahi !

De plus en plus Intrigué, l'adolescent entrebâilla la porte.

Ce qu'il vit le laissa ahuri : Maria était nue, plaquée contre le matelas et Piero, au-dessus d'elle, lui assenait des coups violents avec son bassin et tout son corps.

— Il la bat ! Le salaud, il la bat ! Elle qui est si gentille !

Son âme chevaleresque ne fit qu'un bond. Il se précipita dans la chambre, saisit l'oncle par les épaules, le retourna et lui envoya un coup de poing dans la gueule. Piero tomba, le nez en sang. Puis se releva et voulut riposter, mais Maria se mit à crier, sautillant toute nue autour des deux colosses.

— Assez ! Fous le camp, Batistin !

Elle retint l'oncle qui voulait mettre une raclée à son neveu.

— Pauvre imbécile ! T'es encore plus idiot qu'on ne croyait !

Batistin, confus et humilié, quitta la chambre sans comprendre.

— J'essaie de la défendre... Et c'est comme ça qu'elle me remercie ?

Sa nuit fut gâchée par cet épisode étrange.

Le matin il se leva tôt et prépara son bol de lait avec quelques tranches de pain.

De la chambre à côté aucun bruit ne parvenait à la cuisine. Sans doute le couple devait encore dormir après la nuit agitée. Battista s'approcha de la fenêtre et sourit en voyant le ciel dégagé. Le soleil se cachait derrière un pic qui surplombait le lac, mais ses rayons formaient une auréole tout autour et faisaient briller de mille feux les cristaux de neige. La journée s'annonçait magnifique.

Je vais descendre à la cabane du lac, pensa l'adolescent, tout ragaillardi par le beau temps.

Il marcha lentement. La neige intacte lui arrivait presque aux genoux.

Le soleil sortit brusquement de sa cachette derrière les cimes. Une cascade de lumière inonda la surface gelée. Et, avec le soleil, Maria arriva aussi. Battista la vit descendre, un panier au bras, emmitouflée dans un gros châle. Elle était si petite qu'elle disparaissait presque à moitié dans la neige.

Le jeune la dévisagea d'un air bourru, lorsqu'elle lui dit, toute souriante :

— Batistin, regarde, je t'ai apporté le petit déjeuner !

— J'ai déjà déjeuné au chalet, fut sa réponse sèche.

— Oui, mais ici il y a le deuxième de la matinée...Un bon casse-croute pour nous deux !

Elle sortit du pain, du saucisson, du fromage. Et une bouteille de vin.

Il mangea avec appétit mais refusa le vin.

— Tu sais bien que je n'en bois pas

— Mais si, tu vas en boire ! Il est temps que tu commences à boire du vin ... Et à connaître plein de choses, si tu veux devenir un homme !

Il n'osa pas refuser et avala deux gorgées.

— C'est bon, dit-il avec un sourire. Oui, c'est bon... Et hop, une troisième gorgée.

Maria riait. Elle lui prit la bouteille et but au goulot.

— Hum, ça réchauffe ! Tiens, bois encore Batistin !

Il vida la bouteille. Le soleil était presque au zénith et tapait sur la cabane. Ils laissèrent la porte ouverte pour réchauffer l'habitable. Battista maintenant baillait et avait envie de dormir. Il s'allongea sur une couverture au ras du sol et Maria aussitôt en fit de même. Elle était si proche de lui... Sa petite main légère commença à parcourir le corps du jeune homme.

— Mais qu'est-ce qu'elle cherche ?, pensa Batistin. Cette «fouille» inattendue sous ses vêtements l'intriguait. Pourtant elle n'était pas désagréable.

La petite main semblait chercher quelque chose... qu'elle trouva enfin. Mais... Que se passait-il ? La «chose» se transformait sous les caresses et en même temps un feu montait du ventre du garçon vers le cœur, vers la tête... Il cria lorsqu'une fulgurance vint le délivrer de cet embrasement.

Plus tard, une bonne heures après, il se réveilla et crut qu'il avait rêvé. Mais il y avait la bouteille vide et des miettes du casse-croûte sur le sol.

Il se sentait si bien, tellement bien...Sans comprendre toutefois ce qu'il lui était arrivé.

Vers treize heures il remonta au chalet.

Le couple était à table. L'oncle avait l'air renfrogné et ne leva pas le nez de son assiette.

Maria l'invita à s'asseoir.

— Je parie que tu as faim ! J'ai fait des côtes de porc et des patates. En veux-tu ?

— Bien sûr, j'aime ça ! Et il se versa un verre de vin.

Maria lui fit un clin d'œil.

— Elle est belle la fioca ce matin, eh Batistin ? Et elle doit être encore plus belle près du lac !

Titre : **Lame dans l'âme**

Auteur : **Olivier Remanda**

Dans son malheur Tom eut la chance de se voir attribuer une cellule en sursis, au sein de la prison. Située dans une aile qui devait sauter. Enfin ça fait dix ans qu'y l'disent! Ici t'es bien: au frais, seul, pénard! Un an à tirer! Lui dit l'maton tout en refermant la porte sur lui. C'est mieux que dans l'batiment neuf, à 4 ou 5 par cellule.

Prisonnier. Comme un violeur, un mac.

Y'a comme un truc qui cloche. J'ai tenu jusqu'à mes 44 ans sans casier, et trois s'maines plus tard je suis prisonnier dans 8 m2.

Il entame un monologue avec lui même.

Le pire mon vieux, c'est que l'maton, y l'a drôlement raison: qu'est ce que mes codétenus m'auraient fait subir, s'y zavaient su! Et ils le sauront, assez tôt...tout se sait en cabane! J'aurais dérouillé!

Comme au temps où mon vieux rentrait bourré, qu'il voulait prendre la mère, qui fuyait en hurlant qu'elle voulait pu qu'y la touche; alors c'est nous qui prenions; surtout la frangine: dès huit ans elle connut les ahanements de l'homme saoul excité, rejeté; à 16 ans elle mit un terme à tout ça : lors d'une sortie scolaire dans un complexe chimique, elle resta cachée dans un coin. Tu t'souviens, mon vieux Tom, que c'est toi qu'a r'çu l'flic venu expliquer que les caméras d'sûreté avaient filmé ta sœur se jeter dans une cuve remplie d'acide.

Bref je suis là tel un gros naze qui s'est fait piégé comme un rat. Tu sais bien que t'as toujours eu le chic pour te r'trouver dans des galères pas possible? Oh merdouille que oui! J'me souviens de c'te fille, arrivée en cours d'année en CM2. Comment qu'elle s'app'lait déjà? À oui, Chloé. Bon ben on s'était lancé un pari entre cancre: savoir si la gonze portait un soutif ou pas. Pendant un contrôle, où j'étais à une table derrière elle, j'ai glissé ma règle sous son pull. Histoire d'vérifier. P'tain j'ai pas vu sa gifle arriver, à la meuf, ni même le coup d'pied de Mme Cordonnier! Qui t'envoya chez Semellier l'dirlot, puis au trou...

Et m'y r'voilà au trou!

Y'a un peu d'fesse dans ma mésaventure. Beaucoup de naïveté aussi, mon lascar! Allez libère-toi, t'as rien à perdre, y sont sympas les lecteurs de l'été, quant aux lectrices elles aiment bien les distraits, un peu toqués, et pis, un peu d'cul ça n'a jamais tué personne, hein?

T'as raison j'me lance...

Il s'allonge sur la banquette, genre train d'nuit, au simili cuir usé. Il observe la peinture écaillée au plafond: cent morceaux menaçants, suspendus, prêts à tomber, un peu comme les boîtes de conserve du Lidle où il était entré, histoire de faire le plein d'bières...

Y fait si soif, merde!

Il avait quitté son deux pièces sous toit. Pas encore un taudis mais presque. Trente neuf sous comble à 10 heures, fin juin!

Dans la rue, au cœur du 10ème, à cent mètres de la Gare de l'Est, on suffoque. Mais bon y'a un peu d'air quand même.

Du coup Tom se met au frais. Au Lidle. En quête d'un pack de bières. Manque de pot, y'a eu razzia sur les boissons. Mais, ô chance de cocu, il aperçoit quatre Desperados, coincées au bout d'une palette. Sauf qu'au-dessus, sur une misérable étagère incurvée, la menace rôde: un empilement de boîtes et boccas jusqu'au plafond, penche dangereusement. Le pack est là. Au fond, par terre, si tentant. Le danger aussi, en l'air. Il a soif le bougre. D'autres quidams comme lui, chemisettes ouvertes, bermudas craqués, cherchent, traquent le moindre truc gazeux à boire. La France des esseulés de l'été a soif. Il s'engouffre dans l'espace. Acharné, il arrache son Graal. Sans tenir compte des vibrations...

Dans le magasin on croit à un attentat.

Les caissières, le vigile, le directeur, foutent le camp dehors. Mouvement d'panique des clients. On pique deux trois trucs, on s'tire. L'alarme anti incendie se déclenche. Y flotte. Tom est à l'abris, sous l'étagère. Mais prisonnier d'une montagne de boîtes. Quelques boccas ont explosé. Des lessives, à côté, ont suivi la dégringolade: des litres de produit se sont répandus sur le sol. Avec l'eau qui ruisselle des plafonds, ça mousse, genre folle soirée au camping.

Deux heures plus tard, on délivre l'homme. Qui sent monsieur propre à l'extérieur, mais qui pue des pieds et sous les bras. Il a caché son butin dans son caleçon. Fallait pas qu'les aut'es le suivent, tout d'même.

Il gagne un square. Silhouette en mousse. Bonhomme de neige en été. Y s'en branle. Y sent bon. Il se cache derrière un buisson. Faisant fuir une pute et son client d'passage.

Y boit. S'endort. Se réveille, au crépuscule.

Elle est là. À ses côtés. À laquer ses ongles.

Ben faut bien briller, ça leur plaît. Au fait, mon chat, j'ai siroté la dernière...

Faut pas t'gèner. Ça y est, tu fais nichons dans l'square, et tu t'crois chez toi!

Mais c'est qu'il est grognon! Y fait son ours mal léché! Une p'tite pipe pour le r'mettre d'aplomb?

J'fume plus. C'est ta piaule ici?

Le vert c'est à la mode! La nature, tu vois, ça fait pas gagner que des mairies, ça rapproche les corps, mon chat

Ouais. Tu crèches où sinon?

Dis, minou, tu voudrais pas t'pousser un peu, t'es sur mon magot

Tu délires ou quoi?

Non. Allez dégage tu m'gonfles, minet!

Il l'a regarde gratouiller le sol, soulever une plaque en fer, sortir une boîte Ricoré. Y fourrer des tunes. Remettre le tout en place.

Ni vu ni connu

Et moi, j'ai vu?

Toi t'es genre sympa, ça s'voit quand tu dors. Tu rêves papillon

Ça veut dire quoi ça, je rêve papillon?

Que t'es pas un cogneur, tu vois? Laisse béton  
On fait quoi, j'ai soif moi  
On est pas mariés! Pis tu crois pas que j'vais m'afficher avec une gonze trois quart à poil!  
Dommage j'connais un troquet à 0 cent l'demi.

Silence de l'ex pilier d'comptoir. Minute où l'homme boit les souvenirs d'un passé, pas si lointain d'ailleurs, où il picolait jusqu'à pu soif.

À quoi tu penses mon chat?  
Ch'uis pas ton chat! Ch'tapelle ma chatte, moi?  
Ben tu sais ça m'changerait. C'est mieux que salope, ord...  
Stop! Bon viens on y va. T'es loin?  
Elle lui montre la photo de son hôtel.  
Tu déconnes?  
Ben non. C'est genre trop dur de s'trouver un studio. Tu m'vois dire à un agent immobilier: salut cherche appart, salaire fluctuant, qui dépend du cour des bourses?  
C'est pas ça. J'habite l'immeuble en face  
Avec la façade en miettes?  
Ouais  
C'est cool alors on s'fra coucou le matin  
Bon on bouge, j'ai soif, poupée  
Dis moi, t'apprends vite à m'dresser, mon cha...malow.

Chez elle pas d'clime. Pas d'étoile. Hôtel minable. Bordel.  
Dans sa piaule, plein sud, c'est la fournaise. Elle branche ses ventilos. Au bout d'cinq minutes y suent comme en plein désert. Six Guinness n'y changeront rien. Bataille de glaçons. Obligée. On racle la neige du petit congèle. Tous deux se r'trouvent en slip: lui, caleçon à fleurs, elle, shorty turquoise qui lui font des fesses, genre brésilienne sur la plage de Copacabana. Malgré l'alcool, la chaleur, il a vu son cul. Elle le sait.  
41, ça baisse mon cha...meau  
Elle branche son ampli. Salsa endiablé. Il en peut plus. Elle a vu la bosse sous son tissu à fleurs.  
Ils regardent vers la minuscule salle d'eau; en même temps, s'y précipitent.  
C'est bon, que c'est bon...  
Oh oui c'est du délire...je suis trempée...  
L'eau gicle partout. Le geai devient trompe d'éléphant. Eau tiède. Faut pas rêver. La tuyauterie du sans étoile est chaude. Après la plage, la mer. Partout. Y naviguent. Loin de ce Paris mort. Ou traînent les sans buts précis.

C'est après que ses ennuis ont commencé. Quand l'homme, s'est retrouvé seul chez lui. Le corps en feu. Le sexe comme sa tringle à rideau. Y sait pas pourquoi, elle l'a jeté. Par l'entrebâillement de sa porte lui a chuchoté, Demain, devant la Gare de l'Est, 21 heures. Agora, vá embora!

Non mais pour qui elle s'est prise cette putain! Mais ces paroles de macho sonnent faux. Il est

intrigué par cette fille. Il ne peut oublier sa cambrure. Il la dessine sur une feuille avec son tatouage, au bas d'son dos. Il se couche avec son croquis. Il s'endort en jubilant.

Lendemain canicule.  
Vingt, trente fois il regarde l'hôtel en face. Il connaît par cœur le dernier étage.  
37.2 l'matin. Béatrice Dalle. Là, de l'autre côté de la rue.  
Il s'enfuit. 10 heures, première pinte. P'tain j'pensais pas qu'une matinée pouvait êt'e si longue. Il angoisse pour l'après-midi. Y r'tourne au square. Avec l'idée d'la r'voir. Il attend sur un banc. Y crève la dalle. Rêve d'un grec. Il a pu un rond.

Il a pris le menu XXL: pleine assiette, Rosé, dessert. Plus un café. Quelle enflure je fais! Lui piquer dans sa caisse.  
Il y r'tourne. Rêve d'un costard Hugo Boss.  
À 18 heures, sapé comme un gigolo, il est face au buisson...  
Lame sous la gorge.  
Une voix.  
C'est pas beau c'que t'as fait. Pas beau du tout. José, the boss, y va pas être content du tout. Du tout. La lame appuie sur la carotide. Ce soir tu lui obéis. Ok?  
Y s'est chié d'ssus. Il jette son futsal dans une benne. Chez lui il reste sur le bidet. Avec l'impression que la lame est encore appuyée sur son cou. Y chiale.

Le soir il obéit comme un bon p'tit toutou à sa maîtresse. Et ainsi de suite pendant 12 soirs.  
Les nuits, rêve qu'on l'égorge.  
Au treizième soir où l'orage menace, il la supplie que cela cesse. Elle lui crache au visage.  
Au troisième voyage, alors qu'il s'apprête à déposer un dernier paquet, dans une cave, ils lui tombent dessus.  
Devant l'inspecteur il dira que c'est à cause de la lame sous la gorge. Regardez, commissaire, on m'égorge...l'âme.  
Première gifle d'une longue, très longue série. Qui le mènera jusqu'au petit matin.

De la bagnole balisée des flics, qui le mènent au centre de détention, il reconnaît sa rue.  
Il voit un attroupement au pied d'l'hôtel. Des filles, deux trois badauds, les pompiers.  
Et son corps. Nu. À la fille, du buisson. Empalé sur un potelet.

La porte de sa cellule s'ouvre.  
Viens, finalement tu peux pas rester là. Les ouvriers commencent la démolition...tu seras bien là bas.  
Ça sent bon l'neuf, tu vas voyager avec les autres...des brésiliens je crois...c'est bien, ça, des p'tits gars du Brésil, ça sent l'sable chaud...les filles...tatouées... Z'aiment pas trop qu'une des leurs aillent mal...  
chialez pas, un an ça passe si vite...si vite...

## Titre : Led, Lesky et moi

Auteur : Eric Deverrewaere

Un jour de février je me suis assis sur un banc de Central Park, un banc sans plaque, un banc comme tous les autres. Le soleil était pâle, la température fraîche. L'endroit est peu fréquenté. Parfois on y aperçoit une amourette en devenir, pleine de promesses d'avenir, qui bien souvent, à peine la grille du parc passée, s'évanouissent. J'aime beaucoup cet endroit, légèrement surélevé, avec une vue dégagée sur le lac, qui s'étend, languissant, à mes pieds.

Je devine deux amoureux qui arrivent, je perçois des rires étouffés, un enthousiasme exagéré. Lui, beau dans son costume crème, pieds élégants, chaussures de luxe, saisit la main d'une jeune femme en robe safran. Je ne les comprends pas. Je suis à la croisée des mondes. L'homme, galant, essuie l'assise du banc voisin du mien. Pour eux, je n'existe pas ! Il sort de sous sa veste une rose.

Tel un magicien, il la lui tend. Elle n'ose la prendre. Il insiste. Et je ne sais comment, brusquement un éclat de verre m'aveugle : une bague d'engagement. Elle est très émue, je le vois. Pour eux je n'existe pas. Elle saisit ses lèvres. Ils s'embrassent voire même ils s'embrasent. Elle se laisse aller contre lui, s'abandonne. L'amour est là, à côté de moi. Le temps de la passion, le temps de la fusion. Ses mains se perdent sous sa robe, avant que d'autres voiles ne tombent et qu'un avenir se construise discrètement, ici, sur le banc où leurs deux noms ont déjà été gravés « Helen et moi –février 2020 ». Il a fait poser cette plaque un peu plus tôt dans la matinée. Je me suis renseigné, il en coûte plus de 8000 dollars, et voici une assise sponsorisée, dédiée. Je n'ose bouger, je n'ose me lever. Surtout ne pas déranger. Soudain, violemment, elle se débat, une claque résonne dans le silence. Qu'est ce qui ne va pas ? Pourquoi ?

Elle lui jette la rose au visage, hurlant dans une langue que je ne connais pas. Elle rabaisse sa robe, elle a de bien belles fesses. Elle s'enfuit à grandes enjambées à travers allées et bosquets. Lui reste totalement sonné. Il ne m'a toujours pas remarqué. Dois je aller l'aider ? Je ne sais pas ce qui me retient, je ne fais rien. Je suis invisible !

Enfin il quitte les lieux, qui ont retrouvé leur quiétude habituelle. Non sans m'avoir jeté un rapide coup d'oeil et m'avoir dit en français parfait « Ce n'était pas pour ce soir, elle ne voulait pas... ». Elle ne voulait pas quoi ? Le secret restera bien gardé.

Sur la plaque leurs deux prénoms gravés, une éternité envisagée. Très abrégée. Je me demande s'ils enlèvent les plaques surannées ? Ceci n'a pas fini de m'intriguer.

Le lendemain je reviens et, sur le banc voisin, j'ai décidé de jeter mon dévolu. Mon dos masque l'aventure d'hier aux éventuels curieux. Ce banc devient le mien. La vue y est assurément meilleure. Je me mets à rêver.

Quand...

Un animal vient se frotter à mes chevilles. Je crois d'abord à un chien, de petite taille, ou à un chat. Je n'ose le regarder, ne pas l'effrayer, pouvoir le découvrir à ma façon. La bestiole joue avec une baie à côté de mon pied. Son poil est doux. Il suffirait d'un geste pour le caresser. Je n'ose. Un bruit, à peine perceptible, et c'est la grande débandade, mon ami au poil gris s'est enfui. Je reste là, assis. Soudain, sur le banc que j'occupais hier, je le vois, c'est un écureuil, qui me fixe intensément de sa pupille ronde. Juste l'envie me saisit, je tends la main avec un minuscule grain. Il se méfie, vient puis repart. Le jeu dure longtemps. Enfin, il me le chipe, ce petit coquin. Je souris. Comme je m'y attendais, il disparaît. Puis revient. L'après midi à jouer, tous les deux. Jusqu'à ce qu'il se pose sur ma jambe de pantalon, ses griffes se font douces, sa tête cajole ma main, je suis heureux.

Simplement heureux.

Quand...

L'homme d'hier revient, une rose à la main, avec une autre femme qui rit. Un rire bête, une femme sotté. Il cherche « son » banc, qu'il ne trouve plus. Il s'énerve. Je ne bouge pas. Il lui offre la fleur, elle rougit. Saisit ses lèvres, elle ne se refuse pas. Dans un mouvement savant il soulève son pull, caresse son dos nu. Elle tend son corps vers le sien, pose la rose sur le banc et plus adroite que maline, elle fait tomber ceinture et pantalon. Je me sens à nouveau invisible. Vont ils faire l'amour, là ?

Mon ami, à poil gris, observe la scène, de loin, se met à courir comme un dératé, fonce dans les jambes dénudées de la demoiselle et d'un coup sec lui griffe le mollet. Elle réagit avec stupéfaction, tape le garçon et file vers d'autres frondaisons. La scène se répète à l'infini. Il s'est mis à crier « Helen, Helen ». Elle aussi s'appelait Helen. 8000 dollars c'est une sacrée somme investie, fallait certainement rentabiliser... Il vient d'apprendre, à ses dépens, que l'argent ne fait pas tout...

Mon nouvel ami revient se poser sur mon pantalon. Je me mets à lui parler, je l'appelle Lesky. J'ai l'impression qu'il me sourit. Il est doux, il est bon, je le sens prévenant. Certes il n'aime pas qu'on salisse « son » banc avec vulgarité. Nous jouons, comme des enfants au square. Il s'enfuit, revient, se cache, réapparaît. Je n'avais pas remarqué la branche inclinée, où il se laisse glisser, toboggan boisé. Quand la nuit arrive nous nous quittons. Je m'entends lui dire « à demain Lesky ». Et je devine qu'il me répond, panache au vent.

Nous avons approfondi notre amitié tout au long de la semaine. Le type a dû changer d'endroit pour faire ses déclarations. Nous étions seuls, Lesky et moi, dans cette mégapole de plusieurs millions d'habitants. Ami avec un écureuil, je ne pouvais en parler à personne. Au psy ? Il m'aurait interné d'autorité. Ici cette petite boule de poils m'apportait un bonheur inestimable, incomparable.

Aujourd'hui Lesky n'est ni taquin, ni coquin, il se joue de moi, plutôt qu'il ne joue avec moi. Pourtant je lui ai apporté les friandises dont il raffole, il ne les grignote même pas. Aujourd'hui est différent, je ne sais pourquoi. Ceci m'intrigue. Je vais pour partir quand un animal gris sort de la grille au sol. Une énorme souris, peut être un rat. Les deux bêtes se font face. Moustaches hérissées pour l'un, queue gonflée pour l'autre. Deux mondes se rencontrent, l'aérien et le souterrain, l'élégant et le répugnant. Le gris leur est commun. Ils se gonflent pour s'effrayer mutuellement. Je me rassois lentement. J'observe longuement. Le rat court après l'écureuil, qui se réfugie, sur moi. Il vient de me faire comprendre le sens de l'amitié. Le vilain tente de me mordiller, d'un coup de pied, je l'écarte, il revient. Au loin des bruits de pas, le souterrain rejoint son antre maléfique, l'aérien saisit la branche, me salue à sa façon et grimpe dans son nid cocon.

Les pas sont ceux d'un vieil homme et d'une vieille femme, qui s'arrêtent banc par banc, cherchant certainement une marque, une plaque. Mamie met ses lunettes, les enlève pour aller jusqu'au suivant. Papy se laisse mener.

Quand... ils s'embrassent, comme des adolescents. Leur bonheur est gravé ici, dans cette allée, sur ce bout de bois, depuis bientôt cinquante ans. C'est si beau de les voir aussi amoureux. Il lui offre une rose rouge passion, et un écrin avec un solitaire dedans. J'écoute et je crois comprendre une déclaration d'éternité. Je suis ému, touché. Ils s'asseyent, moi, je les laisse à leur bonheur, sans faire de bruit, sans attirer leur attention. Mais la vieille dame me dit « Vous pouvez rester, Monsieur, notre amour ne vaut plus que dans les yeux qui nous regardent ». J'ose lui répondre « Non, Madame, l'amour se voit dans vos yeux, et dans ceux de Monsieur qui vous admire. Vos merveilleux sentiments vont éclairer mon âme à tout jamais. Je vous souhaite le meilleur, vous qui m'offrez votre amour, comme un exceptionnel cadeau. Merci. Soyez magnifiquement et éternellement heureux ! »

Le lendemain Lesky m'attend, il a quelque chose à me dire, quelque chose que je ne veux pas entendre, mais que je sais déjà. J'avais croisé les pompiers courant comme des dératés, vers cette allée, que je venais de quitter. Aurais je dû rester ? Aurais je pu aider ?

A peine arrivé, le souterrain pointe son museau, par la grille. De ma poche une friandise pour Lesky est tombée. Le rat est venu la dévorer. Il a voulu me remercier, sans me mordiller. J'ai passé mon après midi à tendre à l'un, puis à l'autre. Je ne sais pas pourquoi je l'ai surnommé « Led ».

« Rat Led », c'est joli.

Les deux bestioles m'ont quelque peu abandonné et finalement se sont mises à jouer, sans moi.

Led et Lesky... Et moi.

De jour en jour le trio s'est installé.

Jusqu'à...

Lesky a cherché à m'expliquer, j'ai cru comprendre l'écureuil. « Ce soir il va se passer un truc de dingues ! Regarde bien tu vas avoir la surprise de ta vie ! Reste assis sur ce banc, nous, nous partons, tous les deux, avec tous nos amis. Toi, reste là. »

Alors j'ai vu ! Dans un drôle de climat le premier building a perdu de son éclat, les lumières scintillantes ont disparu, puis de bloc en bloc, de rue en rue, cette perspective imprenable s'est fondue au noir. Au loin les sirènes des automobiles ont hurlé leur désespoir. Les avions et hélicoptères en vol suspendu, tournaient comme des animaux perdus. L'animal avait franchi la barrière. La lune éclairait magnifiquement le parc, des silhouettes fantomatiques s'égarèrent. Tout venait de s'éteindre.

J'ai regardé, totalement halluciné, des heures durant, jusqu'à cet instant où le soleil est apparu. Ville morte. Sans électricité.

Lesky s'est jeté dans mes bras, Led est grimpé sur mes genoux, j'étais devenu leur ami. J'ai caressé les deux têtes des animaux qui s'étaient assoupis. Plus tard l'écureuil m'a juste dit « Nous avons grignoté les câbles aériens et souterrains, avec nos frères et nos sœurs. La nature peut reprendre enfin son droit, notre droit ».

Dans Central Park, les écureuils dansaient comme des feux follets, les rats gigotaient, sur un air de samba. Qui parlait au rat ? A l'écureuil ? Moi ?

Nul ne m'a compris. J'ai juste saisi l'instant, la vie, la poésie, rien d'étonnant !

**Titre : La loi du plus fort**

**Auteur : Sandra Rosaz**

Aucun d'entre eux n'a conscience de ce qu'il fait là. Ils ne savent ni comment, ni pourquoi on les a entassés ici. Ou dans quel dessein ils ont atterri en ces lieux. Un peu hostiles, inconfortables sans doute, imprévisibles assurément. Ils attendent. Côte à côte, en bataille, on ne sait qui, on ne sait quoi. D'oppressantes ténèbres les enveloppent. L'atmosphère est glauque et moite, trop chaude et saturée d'humidité ; on pourrait se croire sous le couvert impénétrable d'une forêt tropicale si dense que le soleil ne parviendrait à en percer la canopée. Cependant, nulle végétation dans cette cavité inhospitalière et nue. Nulle autre présence que celle désordonnée de l'attroupement mutique en stand-by, dans l'expectative. Des milliers d'ingénus, des millions peut-être... Naïve chair à canon ! Malgré la multitude, un chuintement, moins qu'un murmure. Résignés à leur sort, ils sont ici pour une bonne raison, à l'évidence. L'angoisse pourrait envahir l'espace mais l'incompréhension prévaut : on ne leur a juste pas laissé le choix.

Dans la torpeur patente, leur destin est sur le point de se jouer. Ils le sentent plus qu'ils ne le savent ; leur existence ne tient qu'à un fil ténu. Ils n'auront qu'un essai, pas droit à l'erreur. Une unique et cruelle course à la gagne.

La tension palpable s'insinue partout. Sur les starting-blocks, c'est chacun pour soi. Un simple objectif : franchir la ligne le premier. En vie de préférence. Avoir une chance de quitter cette geôle pernicieuse et tant pis pour les dégâts collatéraux ; tous les coups sont permis, pas de quartier et advenue que pourra. L'enjeu est de taille, alors marche ou crève !

Cette fois c'est parti, le processus est engagé. Point de non-retour, un vrombissement sourd annonce l'imminence de l'expédition. La langueur fait place à l'excitation grandissante. Comme un signal tacite, les parois autour se mettent à vibrer, insensiblement d'abord, puis le remous se fait séisme, plus fort, brutal. Et sans semonce, tout se met en branle : la pression est trop forte. Chaos d'un départ précipité et anarchique. Bazar sans nom. Emportés par la puissance soudaine d'une marée effrénée, impossible de décider d'une quelconque direction ; il s'agit de se laisser porter par l'irrépressible mouvement en avant, sans se faire écraser par la foule désorganisée. Formatés pour lutter, ils vont à l'instinct, mus par ce commandement au-dessus de tout, privés de volonté propre et programmés à survivre sans plus réfléchir. Combattre pour sa survie, quoi qu'il en coûte.

Enfiévrés par l'effervescence de la vague incontrôlable, les exaltés s'élancent sans hésiter, se jetant dans la mêlée bouillonnante. Très vite, les faibles exténués capitulent, incapables de résister à la déferlante, ou bien évincés par les échauffourées des plus virulents, fatalement exclus de la bataille. Ceux-là ne s'en sortiront pas. Un vrai champ de ruine ; déjà les cadavres broyés, décapités ou déchiquetés jonchent l'impitoyable allée du chaos. Pour tirer son épingle du jeu, il faut faire abstraction de cette hécatombe et du carnage à venir. Se concentrer sur la suite du parcours. Avancer

toujours, cibler le graal. Le plus dur reste à venir...

Tel un funeste entonnoir, un dangereux rétrécissement ne tarde pas à semer la panique parmi l'effectif agglutiné, qui augmente de façon hallucinante la liste macabre de victimes étouffées dans la masse du tsunami. Mais ils sont nombreux malgré ce péril à s'extirper du boyau meurtrier, aptes à continuer l'aventure. Après le tumulte liminaire, trêve bienvenue, la cadence ralentit sensiblement, conséquence d'un sévère écrémage. Certains plus endurants en profitent pour accélérer. Mieux préparés ou en veine tout bonnement, ils partent loin en éclaireurs. Les poursuivants tentent de garder le rythme toujours soutenu pour conserver un espoir d'atteindre l'issue.

Ensuite les lieux changent. Une acidité douce-amère met à mal la sensibilité des fragiles rudoyés. Atmosphère délétère. Les coureurs évoluent désormais dans une mélasse confuse freinant leur progression. Coins et recoins parsèment d'embuches supplémentaires le sentier hasardeux compliqué par ce clair-obscur ambiant. Ne pas confondre vitesse et précipitation pourrait être gage de réussite. Les plus lestes zigzaguent à tâtons parmi le flot de congénères, évitant de heurter trop frontalement les cloisons labyrinthiques. Traumatisés, de pauvres hères totalement désorientés rebroussement chemin, vaincus par le piège sournois des méandres englués. Les plus intuitifs parviennent à maintenir le cap, se glissent lestement à travers les anfractuosités au prix d'efforts titanesques. Rien n'a été fait pour faciliter leur fuite.

Une fois encore, l'environnement se modifie. Le dédale s'ouvre sur une grotte moins inamicale aux proportions monumentales. Toutefois, pas le temps de souffler, une nouvelle épreuve surgit qui en déroute plus d'un : une bifurcation malvenue sèmera la moitié de l'effectif restant, défait, abandonné à un sombre sort. Les heureux qui choisissent la voix de la bonne fortune n'ont rien à faire que foncer tête baissée le long de ce couloir sans fin, misant sur le peu d'énergie qu'il leur reste, puisant dès lors sans compter dans les maigres réserves qu'on leur a concédées. C'est la dernière ligne droite après la courbe : au fond du tunnel, le salut.

La porte de sortie est là, magnétique, gigantesque dressée face à eux. Une poignée de sprinters, véloce, déterminés, coriaces, sont déjà à l'œuvre ; ils s'échinent et s'acharnent sur la muraille impénétrable, frappant, buttant, souffrant. Fabuleuse espérance...

Et enfin, le voilà. À bout de course, il arrive au terme de son épopée. Sans force, vidé de sa substance, presque brisé. À quoi bon s'escrimer à démolir une forteresse quand les plus robustes de ses rivaux ne parviennent à rien... Pourtant, il ne peut réfréner l'impétueux besoin qui le pousse à tenter le tout pour le tout. Bluffer le destin. Alors dans un fol élan, il se met à cogner, à taper furieusement.

Mettant fin à cet acharnement du désespoir, l'incroyable se produit. Sans concertation aucune, en une impulsion univoque et spontanée, ses compagnons d'infortunes interrompent leur vain labeur. Ils s'unissent malgré eux pour lui offrir le plus beau des présents : un ticket gagnant vers la lumière. Plus rien n'est maîtrisé, si tant est qu'ils aient jamais contrôlé quoi que ce soit. Leur peau se met subitement à fondre ; elle se liquéfie littéralement sous l'effet d'une foudroyante décharge spontanée, ramollissant devant eux l'enceinte infranchissable un instant plus tôt. Tel un sésame, un passage perméable s'offre à lui : il est l'élu, le seul et l'unique, un Survivor. Dans le plus simple appareil,

amputé de son fidèle appendice héroïque, humblement il traverse fébrile et reconnaissant la cloison dissoute, ô récompense suprême, rejoignant la promesse d'un lendemain de l'autre côté du miroir. Moment solennel, le porche sacré se pare instantanément d'une électrisante aura, interdisant l'accès du refuge aux sacrifiés.

Magie de la sélection naturelle, miracle de la vie, l'ovocyte magnifiquement fécondé par ce courageux gamète au patrimoine chromosomial irréprochable deviendra un vigoureux spécimen monozygote XX : une saine petite fille donc.

Titre : Lui

Auteur : Didier Barthélémy

Voici comment lui résolut l'affaire qui l'envoya elle en prison.

Ce fut avec le plus d'aplomb qu'elle pouvait que la commissaire Claire Martin, major de sa promotion, pénétra dans le poste de police pour son premier jour. Elle connaissait les lieux, pour y avoir effectué un long stage. Elle n'en gardait pas que de bons souvenirs, y revenir comme chef n'allait donc pas couler de source. L'accueil durant la première semaine se teinta d'une forme de respect et de méfiance. Chacune de ses interventions était véritablement scrutée par les vieux de la vieille dans l'attente de sa première erreur ou faute de jeunesse. Elle n'évita pas une remarque sexiste qu'un capitaine lança et pour laquelle il sembla vouloir raser les murs dès qu'il la croisa par la suite. Et la première grosse affaire tomba. Le meurtre d'une prostituée. Claire se rendit sur les lieux pour superviser les investigations. Peine perdue, le lieutenant en charge de l'affaire semblait avoir déjà tout géré. Elle ne manqua pas de le remercier sans glisser de compliment. Cajoler ses subalternes n'était pas son genre. La jeune femme à la perruque rousse mais aux cheveux ras et noir avait été étranglée. C'était un indic qu'elle connaissait.

— Une passe qui a mal tourné ?

— Probablement commissaire. Il n'y pas eu lutte parce qu'elle a été assommée avant. Pas quelqu'un de très grand, au vu des traces de strangulation.

Claire Martin leva un sourcil en forme d'interrogation silencieuse. Le médecin légiste comprit sans mal.

— Petites mains. Donc, petit gabarit. A priori.

Elle hochait la tête. Elle se surprenait à compter ses mots depuis quelques jours. Comme quoi, la pression fantôme qu'on faisait subir à sa prise de fonction influait sur son comportement. Elle devrait en tenir compte pour redevenir elle-même rapidement.

Assis dans la voiture, lui observait la police et le substitut du procureur s'agiter comme une armée de fourmis autour de la caravane de cette prostituée. Il la connaissait bien. Elle allait lui manquer.

Claire reçut le rapport du légiste tard le soir. Personne ne l'attendait chez elle, elle restait au commissariat aussi longtemps qu'il lui paraissait nécessaire pour finir le plus de choses en cours. Conclusion du médecin : pas de rapport sexuel contraint ni consenti le jour même. Un seul coup porté à la tête, peut-être par une matraque. Strangulation longue ayant brisé le larynx. Port de gants fort probable. Mort par asphyxie. Le lendemain, la police scientifique affirma que le nombre de traces d'ADN différentes présentes dans la caravane suggérait « une certaine popularité de la dame ». Cet humour leur valut un mail cinglant. Elle voulait des informations utiles, pas quelque chose qu'on pouvait tous deviner.

C'était le soir. L'avocat quitta sa maison. Lui connaissait bien ses habitudes. Le mardi soir, c'était bar à sushis. Il allait forcément passer devant cette ruelle. Quand il le verrait, il le saluerait, sans inquiétude. Il ne refuserait pas un aparté. Et il ne refusa pas.

— Dites-donc, on a affaire à un sérial-killer.

La commissaire émit un soupir de mépris. C'était le même lieutenant que la veille et il ne le méritait pas mais elle devait encore affirmer son autorité. Le légiste parla.

— Modus operandi équivalent, mais pas identique. Coup porté à la tête, atterrissage dans les poubelles. Puis un vrai déferlement de violence. Enfin l'étranglement. Au premier coup d'œil, toujours des petites mains.

— Les collègues ont commencé l'enquête de voisinage, on va se rendre à son cabinet pour interroger ses collaborateurs. Vous souhaitez venir commissaire ?

— Non, je vais plutôt aller parler à notre juge d'instruction pour qu'il sorte un peu de son bureau et vienne sur le terrain. On parle du meurtre de maître Gaverneau quand même.

— Bon courage, vous savez que celui qui a été choisi est...

— Oui, je le connais, merci.

Elle devenait trop cassante, il fallait qu'elle mette de l'eau dans son vin.

Lui cocha le deuxième nom sur la liste qui occupait la dernière page de son carnet. Plus que trois.

Le juge d'instruction se montra égal à sa réputation : hautain et pointilleux. Claire obtint toutefois ce qu'elle était venue chercher, un premier contact pour qu'il sache qui elle était. Dans la journée, elle eut quelques retours de ses agents. L'avocat n'avait pas d'ennemis connus, les voisins n'avaient rien entendu. Le lieutenant l'informa qu'il allait se rapprocher de la famille de la victime. L'enquête n'avancait pas. C'est contrariée qu'elle rentra chez elle un peu plus tôt que d'habitude.

La troisième cible allait lui donner du fil à retordre. C'était un flic.

Son portable sonna bien plus tôt que prévu. Claire comprit que c'était un appel et non le réveil. La nouvelle la chamboula un peu. Les mines étaient graves quand elle arriva au commissariat. Elle ordonna de suite une réunion avec l'ensemble du personnel pour prendre la parole.

— On ne va pas laisser ce meurtre impuni. Serge était un collègue, un ami pour certain, et je peux vous assurer que nous allons mettre les moyens qu'il faut pour trouver le coupable. Je prends la direction de l'enquête assistée du lieutenant Silva puisqu'il semble que les trois personnes assassinées en autant de jour l'ont été de la même manière.

Elle termina par quelques mots d'encouragement qui lui parurent maladroits. Puis elle alla passer un coup de fil à la police scientifique pour leur mettre un coup de pression. Le médecin légiste l'appela pour lui signifier qu'il était quasiment certain que le meurtrier faisait moins d'un mètre soixante-dix et qu'il connaissait là aussi sa victime vu que le coup était venu de face.

Lui savait qu'il devait ralentir le rythme. Sa chance ne pouvait pas durer, cela avait été très limite déjà sur le parking situé près du commissariat. Heureusement que les caméras de surveillance étaient

hors-service.

La presse s'empara de cette série de meurtres pour monter l'habituelle mayonnaise amère du voyeurisme. Par une négligence de sécurité qui lui hérissa le poil, un journaliste de radio parvint à se faufiler jusque devant la porte de son bureau. Il en fut pour son audace et subit un interrogatoire en règles pour une suspicion de vol d'armes de policiers. Invention totale qu'il promit, plein de colère et de vexation devant le bafouage de la liberté de la presse, de dénoncer le lendemain. Son billet d'humeur de huit heures du matin passa inaperçu. Un nouveau meurtre avait eu lieu dans la nuit.

Cela lui parut durer une éternité. Cette résistance à refuser la mort ne lui procura aucune forme d'admiration. Mais il avait dû improviser. Le temps pressait à présent.

Le juge d'instruction l'attendait dans son bureau, les jambes croisées, feuilletant une partie du dossier de ce qui s'apparentait à présent à une affaire de tueur en série.

— Pour un début, vous êtes servie.

— Monsieur le juge.

Il la salua de la tête puis ferma la chemise cartonnée avant de la poser sur le bureau impeccablement rangé. Son regard s'attarda sur cette immaculée conception d'un plan de travail. Une manière détournée d'insister sur l'absence totale de piste.

— Une vendetta.

Ca valait mieux que rien. Il attendit la suite.

— Les meurtres sont violents, peu préparés, et le meurtrier enchaîne, preuve d'une impatience.

— Pourquoi pas, mais le lien entre tous ces gens vous l'avez ? Une prostituée, un avocat, un agent de police et maintenant un commerçant. Quelle connexion ?

— Le meurtrier, bien entendu. On va devoir être minutieux.

— Et rapide, le procureur m'a tapé sur l'épaule ce matin.

La remarque n'était pas anodine. Il fallait commencer à interroger des gens, à confronter des alibis. Et elle n'avait rien.

Lui se sentait enfin un peu mieux. Néanmoins, il risquait de récolter l'inverse de l'objectif souhaité.

La journée passa trop vite pour Claire. Ses enquêteurs trouvèrent un rapport du policier sur le commerçant pour détention de stupéfiants. L'avocat par contre n'avait aucun lien avec personne. Qui avaient-ils bien pu tous fréquenter au moins une fois ?

— On a une piste.

L'irruption soudaine du lieutenant qui n'avait pas pris le soin de frapper avant d'entrer la fit sursauter. Son regard glacial ne tempéra pas l'enthousiasme de l'élégant trentenaire aux yeux sombres.

— Dites toujours.

— Serge, il avait sollicité la prostituée pour qu'elle lui raconte tout ce qu'elle voyait comme petit trafic dans le coin. Et justement, vous aviez chopé un dealer à l'époque, tous les deux. L'avocat commis d'office, c'était qui à votre avis ?

— Gaverneau.

— Peut-être que les représailles viennent de l'équipe du dealer.

— Et le commerçant, c'était le client présent lors de l'arrestation. Je me disais que ce nom me parlait.

— Ce qui m'inquiète c'est que vous faisiez parti de cette affaire.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je sais me défendre.

— Je n'en doute pas commissaire, mais on n'est jamais trop prudent.

— Je vais y réfléchir.

Plus qu'un seul pouvait lui nuire. Lui devait terminer son œuvre sinon tous les efforts consentis partiraient en fumée. Mais c'était le plus inatteignable. Sauf aujourd'hui. Mais tuer quelqu'un dans un tribunal allait être un sacré défi.

L'agitation dans les couloirs était désagréable. Lui frappa à la porte du bureau du juge d'instruction. La greffière lui ouvrit et il aperçut l'homme arrogant à son bureau, le téléphone à l'oreille, l'air grave. Il attendit qu'il raccroche et s'assit sur un fauteuil en cuir.

— Commissaire Martin, j'espère que vous m'apportez une bonne nouvelle. On vient de découvrir le corps sans vie d'un prévenu dans les toilettes.

— Je suis au courant et j'ai résolu l'affaire. La seule personne qui avait un lien avec les cinq victimes, c'était elle

— Elle ?

— Claire.

Lui posa le carnet sur le bureau et l'ouvrit à la dernière page pour y rayer le dernier nom, celui du dealer qui avait été sa première affaire menée à terme. Le juge comprit ce qui se tramait et se recula un peu, effaré. Elle était folle. Il se reprit.

— Le mobile ?

— Un vice dans la procédure de son enquête. Il était hors de question que cela se sache. Elle est major de promotion tout de même !

Titre : **Mère et fils**  
Auteur : **Luc Leens**

Après une ultime hésitation, je fis retentir une seconde fois la sonnette à l'intérieur de la maison.  
— Elle ne peut pas vous ouvrir, dit une voix derrière moi. Elle n'est pas encore habillée.  
La voix était celle d'un homme au bas de l'escalier. Il devait avoir dans la cinquantaine, mais son costume mal repassé et le cabas au creux de son bras lui donnaient au moins dix ans de plus. Je pensais qu'il allait me rejoindre. Or, il restait planté au pied du perron.  
— Excusez-moi, je ne me suis pas présentée, dis-je en redescendant les marches. Je m'appelle Élise Dupré, je suis la nouvelle voisine. Je venais saluer madame Andrieu. Vous êtes son fils ?  
Il se contenta d'opiner d'un mouvement de la tête en gardant les yeux baissés. Il paraissait aussi embarrassé qu'un adolescent à son premier rendez-vous. Cette timidité avait quelque chose à la fois de singulier et de touchant. Si je suis encore assez présentable pour mes soixante ans, je ne parvenais pas à croire que mes charmes en étaient la seule explication.  
— Je ne voudrais pas déranger votre maman. Vers quelle heure pourrais-je passer cet après-midi ?  
— Je m'excuse, mais aujourd'hui, ce ne sera pas possible.  
Je proposai d'autres jours et heures. À chaque fois, il bredouillait de nouvelles explications : elle ne voyait plus grand monde, sa santé était fragile...  
— Je comprends, mais alors promettez-moi que vous viendrez boire le café demain à la maison.  
L'homme tenta à nouveau de se défilier. Je ne sais pas pourquoi ce refus me fit de la peine et me parut injuste. Je mis alors un point d'honneur à ne pas le laisser repartir avant de lui avoir arraché une date et l'aveu de son prénom, Thierry.  
Il se dépêcha ensuite de monter les escaliers et de disparaître à l'intérieur. Je restai un moment à considérer la porte avec perplexité. Ce n'est qu'en arrivant dans ma cuisine que je compris pourquoi un élan de sympathie naturel me poussait vers cet homme : il ressemblait à mon mari. Cette révélation me troubla. Deux ans après sa mort, je venais justement de déménager pour échapper aux fantômes des souvenirs heureux qui continuaient à peupler la maison que nous avions partagée. Mon mari était bien sûr très différent, mais il était lui aussi de ces hommes que les femmes comme moi ont envie de protéger. Avais-je été guidée vers Thierry Andrieu par le destin ?

J'avais déjà fait la connaissance de mon autre voisine, une commère assumée. Je m'étais juré de ne jamais prêter l'oreille à ces bavardages. Ma curiosité eut raison de mes bonnes résolutions. Elle m'apprit que madame Andrieu était la veuve d'un directeur de banque, trop fière pour frayer avec le voisinage. En raison d'un problème de santé, sept ou huit ans plus tôt, elle ne sortait pratiquement plus de chez elle. Quant à son fils, un homme très discret, il passait la voir tous les jours depuis qu'il avait perdu l'emploi qu'il occupait dans la banque de son père.  
Trois jours plus tard, j'entrevis pour la première fois madame Andrieu dans son jardin, cheminant avec lenteur, penchée sur sa canne. Le temps que je dépose mon ouvrage et sorte de la maison, la

vieille dame était déjà retournée à l'intérieur. Le surlendemain, elle fit une nouvelle apparition, tout aussi fugace.

Le vendredi suivant, Thierry sonna à ma porte à l'heure dite. Les premiers instants furent particulièrement pénibles. Si mon invité semblait à nouveau paralysé par la timidité, je peinais moi aussi à maîtriser mon trac. Après quelques échanges laborieux, je me souvins que j'avais préparé du café.

De retour de la cuisine, je le trouvai debout devant la bibliothèque. Il était en admiration devant un modèle réduit de locomotive à vapeur qui avait appartenu à mon mari. C'était l'un des rares souvenirs dont je supportais la vue. Je pris cette coïncidence comme un nouveau clin d'œil du destin. Thierry tourna vers moi un visage émerveillé.

— Quelle pièce magnifique. Je ne l'ai pas encore, celle-là.

— Mon mari en avait hérité de son père avec un circuit complet et des dizaines de locomotives et de wagons.

Il était métamorphosé. Il me parla avec animation de son propre circuit et me bombardait de questions sur la collection de mon mari.

— Le plus simple est que je vous la montre. Elle est encore dans le garage.

L'une après l'autre, il déballait les caisses avec l'émotion d'un archéologue découvrant le trésor d'un pharaon. J'étais touchée par le bonheur qui se lisait sur son visage.

— Chez moi, elle va rester au grenier. Si vous aimez les trains, je vous l'offre volontiers.

— C'est impossible, répondit-il, presque choqué. Il y en a pour une fortune.

— Alors, disons que je vous la prête. En échange, vous me laisserez voir votre circuit, en attendant de me présenter votre maman.

Je croyais avoir trouvé un moyen adroit de me rapprocher de lui. C'est tout le contraire qui se produisit. Le visage de Thierry se ferma et, sans prononcer un mot, il entreprit de tout remettre dans les boîtes. Deux minutes plus tard, il avait quitté la maison sans que j'aie pu lui arracher la promesse d'une prochaine visite. J'avais tout gâché, juste au moment où je pensais avoir vu enfin se révéler sa véritable personnalité.

Au cours des trois semaines qui suivirent, je le croisai deux fois. Il était redevenu l'être fuyant de notre première rencontre. Je m'en voulais de ne pas avoir laissé à cet être farouche le temps de se laisser apprivoiser. Je revis aussi sa mère dans le jardin, toujours trop brièvement pour que je puisse lui parler.

Je commençais à me résigner à l'idée de ne jamais parvenir à percer le mystère entourant ces deux êtres lorsqu'un matin, en revenant du marché, j'aperçus la vieille dame qui marchait devant moi sur le trottoir. Je m'empressai de la rattraper.

Quand elle tourna son visage vers moi, je fus abasourdie par sa stupéfiante ressemblance avec son fils. L'idée me traversa même un instant l'esprit que c'était lui qui s'était grimé en vieille dame. Cette impression s'évanouit instantanément dès qu'elle se mit à parler. Malgré son dos cassé et sa voix chevrotante, elle s'exprimait avec une autorité sans réplique.

— Mon fils m'a parlé de vous, madame Dupré. Si vous voulez bien m'offrir une chaise et une tasse de café chez vous, j'aimerais à mon tour vous parler de lui.

Deux minutes plus tard, elle était assise dans ma salle à manger, les deux mains appuyées sur sa canne.

— Mon fils est timide, mais il n'est pas aveugle. Il a compris que vous vous intéressez à lui. C'est inutile, croyez-moi. Cela ne marchera pas. C'est pour cela qu'il vous évite... Je n'ai ni peur ni honte de le dire : c'est à cause de moi. Enfant, il voulait être conducteur de train. Je l'ai obligé à devenir banquier comme son père. À l'adolescence, j'ai fait fuir toutes les filles qui s'approchaient de lui. Je voulais le garder pour moi, rien que pour moi. C'est comme ça.

La vieille dame avait parlé sur un ton calme mais implacable, sans regret et sans pitié, ni pour elle-même ni pour son fils. Elle reprit.

— Vous n'êtes pas une mauvaise personne, madame Dupré. C'est pourquoi il est préférable que vous sachiez que tant que je vivrai, cela ne sert à rien de vous imaginer qu'il pourrait y avoir quelque chose entre vous. Lui, il a besoin de moi et de ma pension pour assouvir sa passion. Et moi, j'ai besoin de lui... pour vivre, tout simplement. Oubliez-le.

Aussitôt ces deux mots prononcés, la vieille dame se leva et quitta la maison, sans que je parvienne à articuler la moindre parole. J'étais à la fois bouleversée, révoltée et infiniment triste.

À partir de ce jour, vivre dans cette maison me devint presque insupportable. Je séjournai chez des amis et des parents aussi souvent que possible. Il fallait bien cependant que je rentre chez moi de temps en temps. Une nuit, à deux heures du matin, j'entendis, venant de la maison d'à côté, un craquement sinistre suivi du bruit d'une vitre brisée. J'enfilai mon peignoir et me précipitai dans le jardin, une lampe de poche dans une main et mon téléphone dans l'autre. La porte de madame Andrieu avait été fracturée. J'appelai aussitôt la police. J'enrageais de ne pouvoir intervenir. Alors, je criai : « Allez-vous-en tout de suite ! La police va arriver ! »

Quelques secondes plus tard, deux hommes cagoulés sortirent en trombe de la maison et s'enfuirent par les jardins. J'enjambai le fil qui servait de séparation et entrai dans la maison.

Les voleurs n'avaient pas eu le temps de faire beaucoup de dégâts, tout au plus quelques tiroirs vidés sur le sol. Je me dis que la vieille dame avait dû rester cachée à l'étage. J'appelai du bas de l'escalier, mais ne reçus aucune réponse. En haut, je trouvais d'abord une première chambre, qui avait dû être celle de Thierry. La seconde était la chambre des parents, mais le lit était vide et, manifestement, personne n'y avait dormi cette nuit. Je fouillai les autres pièces. Aucun signe de vie. C'est dans la salle de bain que je découvris la canne, la perruque et le soutien-gorge avec les faux seins.

Thierry Andrieu fut arrêté au petit matin. Il avoua tout de suite. Sa mère était morte de mort naturelle huit ans plus tôt. Il n'avait pu se faire à l'idée qu'il allait devoir mener sa vie sans elle. Alors, en découvrant une perruque dans son armoire, il s'était dit que rien ne l'empêchait de continuer à la faire vivre et à toucher sa pension. Il avait enterré le corps dans la cave.

Il fut condamné à neuf mois de prison et on vendit ses biens pour rembourser les amendes et la caisse de retraite.

Il fut libéré le 17 mars 2020 à dix heures. Je l'attendais devant la prison. Je lui devais bien ça puisque c'est à cause de moi qu'il avait été démasqué. Je lui proposai de venir déjeuner chez moi. À treize heures, j'allumai la télévision et nous regardâmes ensemble le présentateur annoncer le début du confinement en France.

Malgré les mois de prison qu'il venait d'endurer, Thierry ne souffrit jamais de cette réclusion forcée. C'est moi qui avais racheté sa collection de trains.

Titre : **Modi2**

Auteur : **Christine Federico**

Ci-git, feutrée comme un glaçage au sucre, la pénombre de cette dernière séance du dimanche. Le générique de fin me fige comme sous rayons x pour me livrer aux lumières de la nuit. Un jaune crasseux ce soir-là, et sous le porche sombre du cinéma d'art et d'essai le bitume nébuleux murmura : — vous avez aimé le film?

Le passé me gifle à chaque rencontre. Quinze ans et pas toutes mes dents, j'attends, livrée à l'orthodontiste. Les canines n°13 et n°23 réimplantées, je quitte le clan des herbivores avec un sourire aux couleurs du drapeau du Vatican en 1808. Encore deux années avant d'épouser le moteur d'une 403 de collection, à l'issue d'un crash. Depuis, ma démarche chaloupée transforme les rues en pont au passage du Cap Horn et les passants, malheureux escargots d'infortune, dégorgent sur pied.

Aux marches du cinéma donc, en collants et brocart courtois, un prince pompait l'élixir des venelles. Même en multipliant son âge par le nombre d'or, il lui manquait encore dix ans. L'alchimie des pintes ingurgitées réduisant les écarts, il badinait. Après quelques tirades, il s'est levé comme d'un tombeau ardent pour articuler :

— Voyez, je vous désire!

A cet instant, j'ai senti comme un émoi émanant de l'un des deux employés du cinéma se figeant dans sa routine de fermeture de caisse. J'ai largué un œil poli sur la couture du jean et sous la lanterne, le gilet brodé converti en sweat à motifs réguliers, j'ai frisé la crise. L'épilepsie est toujours en embuscade depuis l'écrabouillement de mes dix-sept ans, et par bonheur cette nuit-là, je ne me suis pas trainée à ses pieds en bavant avec le rictus d'un lover.

J'ai chuté en amour comme on saute d'un building en flamme, sans élastique ni ventral, en prenant bien soin de contenir toute hilarité chevaline ou autres ruades inappropriées, rapport à mes deux infirmités susnommées.

Dès que mon numéro de téléphone fut gobé, les douze coups de minuit se mirent à résonner. C'étaient bien les seuls à le faire et ma princesse a détalé avec le port de tête d'une oie chinant des lombrics. Et, dans le silence de la rue déserte, la porte s'est refermée lentement comme par simple dispositif hydraulique.

Mon nom est Marie-Ghislaine, j'ai soixante ans et ne possède aucune aptitude particulière.

Entre deux envolées pianistiques, mon ami Lino, pourchassait dans de gros dictionnaires des études arrêtées en plein vol. Il m'a déclaré une nuit, entre la pasta et l'enlacement, les deux exquis comme toujours :

— Il faut dire polyandre!

J'étais séparée de mon loulou parisien Ali et, après six ans de bons et loyaux allers-retours entre lui et quelques amis intimes, je restais fidèle à la société nationale des chemins de fer français pour mes virées capitales. Ce choix de prénom, Ali, par des parents lozériens restait une énigme. Enceinte, j'avais opté pour «Nordine», évoquant les romantiques contrées nord, mais je me suis lâchement rétractée dès les premiers signes d'apoplexie de belle-maman, rapatriée d'Algérie.

Ma petite sœur est à l'origine d'une de mes ruptures. Ce week-end-là, elle était conviée dans l'antre parisien sentant le bois fraîchement scié, cet appartement sur cour du 20ème toujours plein à craquer de livres, d'odes au cinéma et à la musique. A l'époque, ma cadette dansait compulsivement le tango et juste avant de rejoindre sa milonga-partie-de-chasse, elle fouinait dans sa trousse de beauté. Les petits miroirs du salon étaient mal éclairés et Ali aussi semble-t-il. Il est revenu en roulant furieusement, avec sur les genoux un incroyable miroir grossissant x30. Et, contre l'avis de ma sœur, il a insisté pour qu'elle contemple au microscope ses nouvelles rides. Elle a imploré en virant au gris mat et je l'ai défendue. Bon, je n'en étais pas au premier bannissement. J'avais déjà dépéri un

an sans nouvelles de lui, après l'épisode des petites vacances à St Malo. Cet ex s'y était invité avec une sorte de Peau d'âne à consoler, plus jeune, plus jolie et plus intelligente que moi. A défaut de convoler en mariage, il a dû depuis épouser les traits de sa mère. Dans ses colères il lui ressemblait déjà, incompatible costume pour cet éternel Peter Pan.

Mes deux autres compagnons du moment avaient eu la même réaction :

— Laisse tomber Marie-Gouze!

Ali est de petite taille avec une dystrophie des quatre membres, il se déplace en fauteuil et il est doté d'une surdité sublimant un organe emprunté à Caruso.

Par chance mes amours restent longtemps savoureuses. En pole position Bat, seul amant assez fort pour s'envoler avec mes nonante kilos à bout de bras. Son crâne noir et rasé semblait rétrécir d'année en année, à l'inverse proportion de sa fréquentation des salles de musculation. Sa faculté à rebondir de sables mouvants en fosses à lisier m'étourdit encore après toutes ces années. Il a endossé les casquettes de lycéen amoureux, squatter en couple, travailleur acharné et multi-père, directeur commercial marié, diplômé MBA major de sa promo, manager déchu et élu dans sa ville, divorcé et libertin, chef d'entreprise en galère et en couple, enseignant, à nouveau père et en couple, coach et conférencier, et toujours libertin. Il avait la faculté de travestir la moindre petite chambre glauque d'hôtel en plateau de film X à gros budget. Deux œuvres ont distordu sa conception de la conquête : Une bande dessinée de Serpieri et un ouvrage biographique sur Gengis Khan, déniché dans la bibliothèque parentale d'une de ses amoureuses, «l'infirmière». Elle a un prénom composé que j'exècre, comme tous les prénoms des compagnons ou compagnes, ex ou pas, de mes amours. Je pourrais presque publier «Les moins beaux prénoms» de Marie-Gouze.

J'ai peur. C'est étrange cette crainte de laisser une trace malodorante derrière soi. Les nuits de forte fièvre, j'enfile souvent une chemise de nuit pour masquer ma nudité figée si je meurs avant le lever du soleil, et depuis peu, je trie et range plein de documents, toujours si je trépasse. Je caresse mon image au-delà de l'au-delà, comme dans cette eau forte «Hasta la muerte» des Caprices de Goya, choc de mes seize ans dans ce musée de Castres. J'en frissonne encore. Ce règne nous inflige insidieusement tout ce que nous détestions chez la génération précédente. Fichtre, foutre, fouchtra!

!arthcuof, ertuof, erthciF, je rembobine un peu comme dans la dernière scène des «nuits fauves» en espérant ne pas rejoindre Cyril Collard. Combien de fois vais-je assumer seule les examens et analyses de routine qui précèdent le choix averti de rapports sans parachute ou qui suivent un flop avec toile déchirée ou en torche?

— Aie, aie, aie! Je ne supporte pas les aiguilles! Tu peux m'envoyer une copie?

— Il faudrait que je le fasse, mais je déteste les laboratoires!

— Fais voir la date de prélèvement, moi, je tombe dans les pommes à la moindre seringue!

— J'ai horreur des piqûres! Tu sais que tu dois le refaire dans trois mois pour un résultat optimal?

Je ris encore du regard noir de Bat, mon héros et porteur sain quand il déclama :

— Vous m'accusez toutes sans preuves!

Et, après une semaine d'antibiotiques, ma gynécologue, petit modèle de femme palpant debout mes seins à la hauteur de ses yeux, m'intima :

— Quittez-le!

Je l'ai quittée elle aussi et pris une option chez une obstétricienne. Tout à fait mon type de femme, elle me broie la poigne dans un bonjour sec mais manie tendrement le spéculum.

A cent-quatre ans, mon grand-père après dix ans de combat titanesque s'est envolé la hache à la main, laissant mes parents sur un ring désert. Le matin de sa mise en bière, comble pour un papi sobre, j'ai revu ma chauve-souris, Bat. Depuis notre séparation, il s'applique à ne me montrer que sa face lisse. Tôt, le matin des funérailles, il m'a reçue dans le design épuré de cet appartement blanc où défilaient les images de sa nouvelle idylle. Quand il m'a poursuivie dans le couloir pour m'étreindre, un pic hormonal a brisé cinq ans de paisible ménopause.

— C'est le choc, a dit ma gynéco, mettant le doigt sur un point sensible, tout en pilotant avec dextérité un petit stérilet dans de mélancoliques espaces.

Bat affrontait tous les dangers. Un soir délaissant les hôtels, plages et parkings coutumiers, il me reçut dans une grande villa pour m'annoncer sous la couette que sa femme gardait les enfants et lui

la maison de ses beaux-parents partis en vacances. Nous avons l'habitude de papillonner sous les caméras nocturnes des magasins où il faisait ses courses, des petits parcs où il emmenait ses enfants et des rues sous vidéo surveillance de la ville où il était élu. Je reste la complice de ses frasques pendant l'élection.

Si j'étais une truie à sept paires de mamelles ou une chèvre à deux trayons, je minauderais moins et m'abandonnerais au premier porc enjoué me présentant ses hommages distingués. Bon, pour le bouc, c'est plus technique, il est désirable avec cet écart magnifique des yeux, mais je redoute sa double vision monoculaire. Si je me trouve dans un des angles morts ou, si de l'autre œil il toise la concurrence, c'est perdu d'avance. Je préfère fuir que risquer de perdre, et rompre avant le Nirvana. Pour en revenir à mes moutons, le petit prince rencontré au ciné-club se prénomme Judas. Mes disciples en cabrioles sont raisonnablement choisis après des nuits de méditation mais ma vie se fane et la trahison est proche. Les rôles de serviteur et d'élu sont déjà distribués. Nous avons partagé l'eau et le savon, le pain, comme parcelle d'amour brûlant que celui-ci emporta avec lui dans sa nuit (Jean 13, 21-30). Avec lui à mon bras depuis cinq ans, j'ai toutes les chances d'être glorifiée.

À présent, le mental en berne, je suis isolée à domicile par ordonnance médicale. Les enlèvements sont devenus légions et s'étendent à toute la planète. J'avais réussi à échapper au grand cantonnement et, profitant de la panique initiale, je complétais encore l'Equipe depuis notre base délivrant l'aide d'urgence.

Ce monde me manque, j'ai froid, sans lui je suis comme un cake mi cuit sans moule, une moule sans cake.

## Titre : **Obsession** Auteur : **Yohan Laigle**

Qu'auriez-vous fait à ma place ?

La vie est une succession de choix, certains plus importants que d'autres, mais tous influent indéniablement sur le cours de votre existence. Les choses auraient-elles mieux tournées si j'avais emprunté d'autres voies ? Mon funeste destin était-il déjà tracé ? Tout cela n'a plus vraiment d'importance, ce qui est fait est fait. Je suis recroquevillée dans cette cave humide et puante et je vais y crever comme un rat, sans plus jamais voir le ciel bleu.

J'espère que vous réussirez à déchiffrer ces quelques phrases, ma main tremble tellement que mon crayon fait des zigzags sur ce maudit cahier à spirales. En tout cas, sachez que je n'écris pas pour me soumettre au monstre, qu'il aille se faire foutre. En fin de compte je ne sais même pas pourquoi j'écris, mon esprit est tellement confus.

Ma première erreur fut d'accepter d'accompagner ma collègue Elisa en montagne malgré le risque orageux annoncé par Météo France. Je ne la connaissais pas très bien Elisa, elle venait d'arriver pour un stage dans mon entreprise, mais nous nous étions tout de suite trouvées des atomes crochus : les Alpes, notamment, la marche, l'amour de la nature. La sortie était organisée depuis quelques jours mais les prévisions météo s'étaient dégradées la veille. Je suis plutôt du genre prudente, surtout lorsqu'il s'agit de randonner ; mais elle était insouciante et pendant la pause-café, elle insistait.

- Allez, on ne va quand même pas annuler, les orages on ne sait jamais où ça va tomber, c'est très localisé. Et puis c'est un chemin grand public, on ne risque rien.

Je suis prudente, certes, mais j'ai aussi beaucoup de mal à dire non, Elisa avait l'air tellement enthousiaste ! J'ai fini par accepter, me persuadant qu'elle avait raison. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Auriez-vous annulé ?

Ma deuxième erreur est survenue alors que la grêle tambourinait sur la capuche de ma veste de pluie.

Nous étions parties du col de la Croix de Fer pour aller pique-niquer au bord du lac Bramant, au pied du glacier de l'Etendard ; un endroit magique, un écrin de paradis au cœur du massif de la Maurienne. Arrivée au panneau humoristique annonçant les rives du lac à 5 minutes et 53 secondes de marche, je me figeai. A quelques centaines de mètres, un ciel d'encre recouvrait le glacier immaculé, l'on eut dit le Ying et le Yang, le bien contre le mal. Le coup de tonnerre qui résonna sur les parois nous glaça le sang. A cette époque de l'année, le refuge de l'Etendard était encore fermé et il n'était pas possible de s'y abriter.

La tempête fondit sur nous alors que nous dévalions la pente pour rejoindre le parking. Je ne saurais dire à quel moment nous nous sommes égarées mais le fait est que lorsque je relevai la tête, je ne reconnus plus le paysage. Les cieus se déchaînaient, m'obligeant à plisser les yeux pour y voir

quelque chose ; un torrent de boue ravinait le chemin de terre. Un nœud s'était formé au creux de mon estomac.

Plus ou moins à l'abri d'un bloc rocheux, je peinais à tenir la carte IGN ouverte, feuille de papier balayée par le vent. Nous ne l'entendîmes pas arriver. Je sentis une pression sur mon sac à dos et sursautai. Un homme de forte stature, sorti de nulle part, emmitouflé sous une cape, nous dévisageait. La pluie ruisselait sur sa longue barbe noire.

— J'ai un chalet à quelques pas d'ici, venez y trouver refuge le temps que le grain passe.

La voix rocailleuse se voulait accueillante, ses yeux verts un phare dans la tempête. Je consultai Elisa du regard, elle tremblait de froid. Nous n'avions pas d'autre choix que celui d'accepter. Pas d'autre choix, vraiment ? L'auriez-vous suivi à notre place ?

Le chalet était rustique, un poêle à bois dans le salon, une petite cuisine, une table et quelques chaises constituaient l'essentiel du mobilier. La décoration se résumait à une hache pour couper le bois et une paire de vieux skis accrochée au mur. Nous fîmes sécher nos vêtements trempés. Nos muscles se détendaient à mesure que la chaleur se diffusait dans nos corps. Notre hôte n'était pas très loquace mais prévenant, il nous offrit une tisane pour nous réchauffer. Elisa piqua du nez la première sur la table. Je vis ses paupières tomber et sa tête devenir trop lourde à supporter. Mon cerveau s'engourdissait également, une angoisse sourde me tétanisa. Je luttai quelques secondes, incrédule et terrorisée, avant de sombrer à mon tour dans un sommeil profond.

Des cris me sortirent de ma torpeur. Elisa hurlait « à l'aide », « au secours » ; des torrents de larmes coulaient sur son visage. Ses plaintes résonnaient dans ma tête, que je pris entre mes mains. Un marteau cognait dans ma boîte crânienne, une douleur à la limite du supportable. La pièce était borgne, seule une petite lampe accrochée au plafond diffusait un halo de lumière. Je m'auscultai rapidement, instinctivement, je ne semblais pas blessée. Un étau froid enserrait ma cheville droite. Comme pour les prisonniers d'un autre temps, mon pied était attaché à une grosse chaîne dont l'autre extrémité était solidement arrimée au mur. J'étais uniquement vêtue d'une longue chemise blanche d'hôpital, entièrement nue en-dessous. Mes habits avaient disparu. Mon dieu, que m'avait-il fait ?

La situation d'Elisa était rigoureusement identique à la mienne, prisonnière à l'autre bout de la cave. J'avais la gorge sèche et les yeux brûlants. Nos entraves tendues au maximum nous permettaient à peine de nous rejoindre au centre de la pièce. Un seau d'eau avait été posé là. Nous hésitâmes mais la soif l'emporta et nous bûmes avidement. La lourde porte s'ouvrit dans un grincement lugubre et nous nous repliâmes chacune dans notre coin, telles des proies acculées par le chasseur. L'homme entra dans la pièce silencieusement et déposa un plateau contenant du pain et de la viande séchée à côté du seau. Il nous toisa, et quitta la cave sans un mot.

Le temps, indéfinissable dans ce lieu sans repère, fut terrible. Je ne saurais dire le nombre d'heures qui s'écoulait entre chaque visite du monstre, comme nous finîmes par le surnommer. Il ne nous touchait pas mais nous observait. Lorsque nous étions seules, nous entendions la glissière en métal du judas s'ouvrir et se refermer régulièrement. Ce psychopathe s'amusait à nous épier. La peur, la colère, le froid et le désespoir nous rongeaient de l'intérieur. Qu'allait-il faire de nous ? Pourquoi tout ça ? Que voulait-il ? Je me maudissais intérieurement de ne pas avoir prévenu mes proches du lieu de ma balade, quelle idiote.

Nous tentâmes de toutes nos forces de rompre nos liens, peine perdue. Les paumes de mes mains ensanglantées me faisaient affreusement souffrir. Mes genoux écorchés par le sol brut ne me portaient plus. Était-ce un jeu pour le monstre ?

Un jour, ou une nuit, je n'en sais rien, il apporta son pain sec et nous remit à chacune un petit carnet à spirale et un crayon à papier. Sa voix rocailleuse retentit.

— Écrivez ce que vous ressentez ; libérez votre esprit, livrez-vous à moi. Vous êtes mes muses, vous êtes parfaites. Et économisez votre eau, peut-être tiendrez-vous assez longtemps pour que l'on vous retrouve saines et sauvées, qui sait...

Ce malade ne répondait pas à nos suppliques de nous libérer, il semblait se délecter de nos peurs. L'attente est peut-être pire que la douleur, que la mort. L'espoir fait vivre, tu parles, il nous consume plutôt à petit feu. La folie nous guettait.

Nous n'étions plus que l'ombre de nous-même lorsque le monstre nous rendit visite une dernière fois. Depuis combien de temps étions-nous prisonnières, des jours, des semaines, des mois ? Il m'était impossible de répondre à cette question. Il s'approcha de moi et me susurra à l'oreille :

— Ton amie ne tiendra plus très longtemps, elle est beaucoup moins forte que toi. Vous n'avez presque plus d'eau. Si tu veux avoir une chance de survivre, tu sais ce qu'il te reste à faire. Je ne reviendrai plus, c'est terminé. Bonne chance, tu es magnifique tu sais.

Il déposa dans ma main un objet lourd. Ses yeux verts me transpercèrent une ultime fois et il quitta les lieux. La lame froide d'un couteau de boucher reposait dans ma paume meurtrie.

Elisa devint folle, voulut à tout prix savoir ce que le monstre m'avait dit. Elle hurlait, se tapait la tête contre les murs. Elle n'arrêtait pas de boire cette eau si précieuse. Cette céphalée ne me quittait plus, je ne voulais plus l'entendre, j'étais au bout de ce que je pouvais supporter. Le désespoir était trop grand, ma colère trop violente. L'acier perfora son corps, elle s'effondra sur le sol rugueux de cette cave devenue notre tombeau. Le dernier regard qu'elle m'adressa, horrifiée, ne me quitta plus. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Je demeure seule avec le cadavre de ma collègue. Même quand je détourne le regard, l'odeur du sang et de la putréfaction me rappellent le crime que j'ai commis. Il ne me reste plus que ma culpabilité et ma tristesse. Le monstre ne revient plus. M'observe-t-il encore ?

Le couteau n'entame pas la chaîne aux maillons épais. Je ne sortirai jamais de ce trou. Me couper le pied ? À peine la lame entaille ma cheville que je tombe dans les pommes. Que me reste-t-il ? Me tailler les veines ou attendre des secours qui ne viendront pas.

Je suis enterrée vivante. Je suis résignée. En attendant d'avoir le courage de me donner la mort, j'écris ces quelques mots, je pose sur le papier mes regrets, mes erreurs. J'espère que mes proches me pardonneront.

\*\*\*

Le commissaire Combaz releva la tête, le petit carnet gondolé par l'humidité entre ses mains. Il se releva péniblement du matelas trop mou du lit d'un hôtel miteux de Saint-Jean-de-Maurienne. Il

s'approcha de la fenêtre et suivit des yeux l'homme à la longue barbe noire, menotté, monter dans la voiture de police. De l'autre côté de la rue, dans la devanture d'une librairie du centre-ville, brillait la couverture du nouveau best-seller de l'été : « Qu'auriez-vous fait à sa place ? ».

Titre : **Le palais des rêves**

Auteur : **Paul Lautier**

- Drôle de parements, je ne connais rien de semblable.
- Tu n'as peut-être pas tout vu.
- Sûrement... Mais n'empêche que cela ne ressemble à rien de franchement connu.

Maureen paraissait dubitative. Plus elle regardait avec attention l'assemblage des larges pavés qui constituaient le chemin qu'ils avaient emprunté, plus elle se demandait quand ils avaient bien pu être débarqués. Le décor naturel ne leur apportait guère d'indices probants. La végétation plutôt rase et clairsemée qui recouvrait un relief accidenté (la navette temporelle n'était d'ailleurs maintenant plus visible) pouvait correspondre à n'importe quelle région du Proche-Orient, à une époque s'étendant du néolithique aux temps dits modernes. Il y avait quelque chose d'un peu inquiétant, voire de lugubre, dans ce paysage désertique à perte de vue. Le soleil dardait ses rayons au travers d'un voile brumeux. Cependant nulle trace de civilisation, mise à part cette chaussée de géants qui semblait conduire inexorablement les visiteurs vers un point précis.

Ils marchaient ainsi depuis bientôt trois heures, lorsqu'enfin, au détour d'une colline dénudée, ils aperçurent le palais.

Maureen s'arrêta net, figée par cette apparition extraordinaire. Wyatt la dévisagea pour vérifier qu'elle n'avait pas été statufiée.

- Que c'est magnifique ! finit-elle par s'exclamer.
- C'est immense. Il doit y en avoir du monde là-dedans, ajouta-t-il avec perspicacité.
- Mais qu'est-ce que c'est ?
- On dirait un palais du Rajasthan.
- Tout à fait. Comment cela est-il possible ? On se serait trompé à ce point.
- Qui ça ? Nous ? Nous ne sommes pas en Mésopotamie ?
- Non, je veux dire les historiens. On se serait trompé à ce point dans la représentation des palais du Proche-Orient.

— On en avait pourtant de précis témoignages. Les Sumériens nous auraient volontairement trompés ? Le crois-tu vraiment ?

- Je ne sais pas, mais allons-y voir de plus près !
- On est là pour ça.

Maureen était déjà partie. On ne retient pas une archéologue devant une telle découverte, la chance de sa carrière, de sa vie.

Un personnage, chauve, torse nu, vêtu d'un pagne de laine, ne tarda pas à se montrer. Il arrivait à leur rencontre. Tous deux, à peine décontenancés, tapotèrent sur leur traducteur de voyage. Leur guide avait la peau tannée, un œil vif et perçant. Un léger embonpoint trahissait son statut social

privilégie, le parfait scribe tel que se l'était imaginée Maureen.

— Ne perdez pas de temps à cela, dit-il en les voyant manipuler leur appareil volumineux en bandoulière. Vous êtes déjà en retard !

— Comment se fait-il que nous le comprenons ?

— Il doit avoir un micro-traducteur greffé dans le cerveau.

— Un précurseur, après nous, nous aurait-il devancés ?

Le scribe s'apprêtait à les empoigner mais il s'interrompit et s'esclaffa : « Mais non, suis-je sot ! Vous ne pouvez pas être en retard. Cela est impossible. Ah ah ! »

— Crois-tu qu'il soit prudent de le suivre ?

— Tu fais ce que tu veux. Moi, j'y vais.

En compagnie de leur accompagnateur, ils purent franchir les portes sans même un regard en coin de la part des sentinelles confiantes. Il leur sembla qu'il s'agissait de jeunes femmes. Mais ils n'eurent guère le loisir de les détailler, entraînés qu'ils furent à pénétrer au plus vite derrière les murs imposants en briques rouges. Ils empruntèrent à marche forcée deux ou trois corridors couverts et étroits. Ils demeurèrent silencieux alors que le scribe ne cessait quant à lui de pester par des phrases incompréhensibles. Ils parvinrent à une sorte de cloître à ciel ouvert, bordé de coursives à colonnades finement travaillées. Le dallage était constitué de larges plaques curieusement décorées de motifs originaux qui pouvaient paraître comme la synthèse de multiples influences. Le palais semblait avoir été étrangement déserté, mais pourtant on y percevait une présence secrète.

Le scribe se retourna en s'arrêtant brusquement.

— Cessez de faire autant de bruit, murmura-t-il d'un air péremptoire.

— Nous vous suivons, fit sobrement Wyatt avec habileté pour ne pas vexer leur hôte susceptible.

— Nous arrivons à la salle des audiences. C'est là que tout se joue, ajouta ce dernier.

— D'accord, consentit encore Wyatt docilement.

Ils découvrirent une salle qui n'était pas vraiment vaste, mais s'avérait impressionnante dans ses proportions. Le plafond, très « bas comme un couvercle » semblait sur le point de s'effondrer, soutenu périlleusement par des piliers colossaux qu'un homme aurait pu à peine ceinturer de ses bras.

Ils aperçurent sur un trône grossier, un personnage affalé, ventripotent et lourdement enturbanné. Son visage, encadré d'une barbe noire bien fournie, était austère et peu avenant. Il était difficilement assis entre des accoudoirs trop rapprochés pour sa corpulence tandis que deux valets agitaient nonchalamment à ses côtés de grands plumeaux.

Maureen et Wyatt purent cette fois parfaitement s'assurer que les gardes qui se tenaient à proximité étaient bien du genre féminin. Ils auraient pu toutefois les assimiler à des cariatides, tant elles étaient prêtes d'effleurer le plafond et ne frémissaient que pour chasser d'un geste rapide les innombrables mouches dont le bourdonnement emplissait l'air pesant.

— Veuillez approcher, intima le scribe. Et maintenant, tout de suite, insista-t-il alors qu'ils semblaient encore réticents. Vous voulez fâcher le Grand Roi ?

En effet, alors qu'ils s'étaient positionnés à quelques mètres seulement du groupe, assis sur d'épais tapis à la fraîcheur douteuse, une procession de sujets humblement vêtus de tuniques disparates et pieds nus se présentèrent en silence sous l'escorte d'autres Amazones devant le trône. La pièce ne comportait pas de fenêtres, mais des puits de lumière diffusaient depuis le haut une

agréable lueur tamisée.

— Vous voyez la pierre, au-dessus de lui ?

— Je vois une sorte de pierre tombale oui.

— Et bien, c'est l'épithaphe qui ornera la tombe de Notre Majesté. Elle aime à ce que je la lui lise encore et toujours.

— Il ne sait pas lire ?

— Si bien sûr ! Mais... Sa Majesté n'a pas le temps, les affaires de l'État l'accaparent trop.

— Et que dit cette épithaphe ? Interrogea Wyatt enfin intrigué.

« Moi, Sutrape 1er, suis enterré ici mais mon âme veillera éternellement sur vous, mes sujets que j'ai gouvernés pour le meilleur. Je vous ai conduits à l'opulence, au bonheur, tel qu'aucun autre roi ne vous y avait jamais amené auparavant. Avec mon règne, vous avez connu la richesse, la joie et n'avez manqué de rien. Vous me serez reconnaissants jusqu'à la fin des temps, plus qu'à n'importe quel souverain avant moi, ni même après moi. Ni mon père, ni mes descendants n'ont été ou ne seront aussi brillants et magnifiques que Moi qui seul envoûtera autant vos mémoires.

Que celui qui profanerait ma sépulture, ou qui y songerait seulement, périsse instantanément et que sa descendance soit maudite sur dix générations. Que ma tombe soit vénérée et que les foules explorées viennent s'y recueillir pour m'aduler et ressentir la force incroyable de mon rayonnement. »

— Vous connaissez ce texte par cœur évidemment.

— Surtout que cette louange est de moi. Il n'y a pas beaucoup de lettrés dans notre royaume.

— Vous êtes donc un privilégié.

— J'ai cet honneur mérité.

— Mais que font ces gens qui rampent devant lui ?

— Ils viennent solliciter des faveurs auprès de la générosité de notre vénéré Grand Roi.

— Je ne savais pas que la tyrannie était développée à ce point si tôt ! s'insurgea-t-elle alors que les sujets se prosternaient à plat ventre.

— Que dites-vous ?

— Elle parlait de la grandiloquence de votre seigneur.

— Non, j'ai très bien entendu. En fait, je voulais vous reprendre sur le « si tôt ». Inutile de me cacher vos impressions de toute façon.

— Vous n'êtes pas seulement un courtisan lettré flagorneur, votre traducteur est aussi performant au point de lire aussi dans nos pensées.

— Cela m'est facile si vous saviez. Mais je sais aussi que vous allez savoir pourquoi... Allons, réfléchissez un peu.

— Je ne vois pas ce que vous savez que nous allons savoir.

— Voyons, c'est un jeu.

— J'adore jouer. Mais je ne pense pas que nous ayons le temps à ça.

— Bien sûr que si, nous avons tout le temps, il a déjà subi une telle distorsion que rien ne peut lui arriver de plus, à ce fameux temps.

— On va peut-être amorcer un repli, suggéra Wyatt discrètement à Maureen.

— Je sais que vous resterez. Et tiens, comment croyez-vous que je le sais, de même que je savais que vous ne pouviez manquer le début ?

— Laissez-moi assister au spectacle ! fit Maureen que les énigmes du scribe agaçaient.

Wyatt, quant à lui, paraissait désormais conquis par le personnage.

- Je sais ! finit par clamer ce dernier.
- Nous vous avons entraîné dans notre présent et vous avons ensuite ramené, avant notre arrivée présente bien sûr.
- Vous avez l'esprit bien tortueux, jeune homme ! Vous approchiez, mais ce n'est pas ça. En fait, vous n'êtes pas dans le passé, mais dans le futur. Nous sommes en l'An 12 de l'Ere de Sutrape 1er, autrement dit pour vous en 3123. Je vous attendais car j'ai lu le récit que vous ferez de cette excursion dans votre futur, j'ai étudié votre langue ancienne.
- Comment n'y ai-pas pensé plus tôt ?
- Bon, on peut suivre enfin ? fit Maureen excédée par ces considérations.
- Bien entendu. Je vous laisse contempler cette « exubérance de servilité, cette exécration soumission malsaine et presque sadique » tel que vous le décrierez, même si je sais que vous ne changerez en rien votre appréciation.
- Alors, profitons-en tant qu'il en est encore temps.

## Titre : **Panique sur le prince du lac**

### Auteur : **Roger Saran**

Jérémy, interne en 4ème année au centre hospitalier « Annecy-Genevois », attendait patiemment sa petite amie sur le quai Napoléon III, devant « Le Prince du Lac », un magnifique bateau restaurant. Il l'avait invitée pour célébrer leur cinquième été passé ensemble. Il désirait faire sa demande en mariage, car il était de jour en jour plus amoureux d'elle.

Aline arriva par le pont des Amours, le bien nommé, et se signala auprès de son chéri, par de grands gestes de la main. Les jeunes gens s'enlacèrent pendant une minute, avant de monter à bord du navire, où les accueillit un maître d'hôtel en costume trois-pièces orné d'un nœud papillon. Ils furent installés à tribord, devant une longue vitre qui s'ouvrait sur les jardins de l'Europe avec en fond la chaîne des Aravis.

La salle de restaurant se remplit rapidement. Derrière eux se trouvaient deux septuagénaires qui fêtaient leurs noces d'or. Du même côté se situait une famille de six individus, qui avait organisé les seize ans de la seule fille. Au milieu de la pièce, une table de dix convives célébrait la signature tripartite d'un contrat rémunérateur. Parmi eux, on comptait deux Japonais, deux Allemands, le directeur régional, son bras droit et quatre assistantes. Pour compléter le tableau, une grande lignée de dix-huit personnes était assise à bâbord, englobant cinq générations, dont le dernier de quatre mois, pour encenser les 80 ans de la doyenne.

Une fois que tout le monde fut posé, les chefs de rang s'activèrent pour proposer un apéritif aux convives. Jérémy avait précédemment commandé une bouteille de leur meilleur champagne, qu'un sommelier leur apporta directement. Après l'avoir goûté, il formula le désir de servir lui-même le fabuleux élixir. En remplissant la coupe de sa dulcinée, il laissa glisser un objet brillant au fond du verre. C'est en trinquant qu'Aline remarqua qu'un diamant reposait dans sa flûte. Son amoureux retira celui-ci avec tact, en utilisant son couteau, le prit dans sa main et fit le tour du seau sur pied, pour s'agenouiller devant sa belle. Toute l'assistance cessa les discussions et pivota vers les jeunes gens. Jérémy formula une demande riche en émotion. Quant à Aline, elle scrutait les dizaines de paires d'yeux qui la fixaient. La demoiselle s'octroya une bonne minute avant de crier : « Oui, oui, oui ». Les hôtes applaudirent à tout rompre, en clamant des : « Félicitations ! » ou « Tous nos vœux de bonheur ! ». Jérémy, après avoir glissé la bague de fiançailles sur l'annulaire gauche, se rassit sans lâcher la menotte de sa princesse et sans quitter son regard humide.

Après tant d'émoi, le personnel commença à servir les hors-d'œuvre qui se composaient d'une généreuse tranche de foie gras, d'une salade verte agrémentée de tomates cerises ainsi que d'un chutney de figues et d'un confit d'oignons. Pendant que les clients débutaient leur dîner, les amoureux sirotaient le champagne, dégustaient des amuse-gueules et se contemplaient l'un et l'autre.

Les débats furent interrompus par un cri strident : « Roger !!! ». Jérémy se retourna et vit l'homme derrière lui s'effondrer sur la moquette, tandis que le visage de son épouse, Madeleine montrait une expression de terreur. Le jeune interne s'agenouilla au chevet du septuagénaire et remarqua

immédiatement que Roger ne respirait presque plus. Pendant ce temps, Aline rassura sa femme en lui spécifiant que son fiancé était étudiant en médecine. Ce dernier commença un massage cardiaque entrecoupé de bouche-à-bouche. Il réclama à un des serveurs un couteau tranchant sans dent, un chalumeau de cuisine pour aseptiser la lame et des pailles. Quand les objets lui furent apportés, il passa l'outil sous la flamme et pratiqua une incision sur la gorge du malade, ceci provoquant un léger saignement au niveau de la trachée. Il découpa avec son scalpel improvisé les deux bouts du tube en plastique en biseau. Il enfonça celui-ci dans l'ouverture qu'il avait réalisée, puis souffla et inspira une dizaine de fois. La respiration du vieux monsieur reprit faiblement. La trachéotomie fut un succès.

À cet instant, douze clients éprouvèrent les mêmes symptômes, à savoir de grandes difficultés à respirer. Avant de se tourner pour s'occuper d'un Japonais mal en point, il cria à tous les passagers de ne plus rien avaler et demanda à sa chérie de regarder les assiettes de ceux qui souffraient et de déceler l'aliment responsable de cette hécatombe. Il quitta le Nippon pour se rendre au chevet du PDG. Le sous-directeur l'envoya se charger de l'octogénaire qui paraissait plus touchée par le poison, mais il ne put rien faire pour la sauver.

Pendant ce temps, le commandant entamait un demi-tour, quand une explosion à l'arrière du bateau se fit entendre. L'hélice qui entraînait le bâtiment se retrouva hors d'usage. Il appela la compagnie qui prévint les secours, ainsi que la police.

Jérémy passa d'une personne à l'autre, exécutant le même geste auprès des gens les plus fragiles. Avant que la vedette des pompiers dépose l'équipe médicale, le jeune interne avait réalisé cinq trachéotomies. Il laissa travailler les urgentistes qui commencèrent à évacuer les malades, ainsi que les passagers en état de choc.

À ce moment, Jérémy remarqua un cuisinier avec un air terrorisé et une main dans la poche de sa veste qui tenait apparemment un objet cylindrique. Quand il se dirigea vers lui, ce dernier monta rapidement sur le pont. Le futur médecin chercha à entamer une discussion, mais l'homme se préparait à se jeter à l'eau de la poupe du navire.

— Attendez, ne faites pas ça, déclara l'interne. Je suis sûr que vous ne vouliez pas que cela tourne de cette manière. Je crois que ce n'est pas vous qui avez eu l'idée de provoquer ce drame.

— Il m'avait dit qu'il n'y aurait pas de mort, répondit Maxime. Les gens devaient juste être malades. Pendant ce temps, les policiers avaient rejoint les deux hommes et pointaient leurs armes vers le cuisinier.

— Qui vous a demandé de mettre le poison dans le chutney ou le confit, questionna Jérémy en faisant signe au flic de baisser leurs pistolets ?

— Je ne sais pas son nom, répondit le cuistot. Il faisait partie des clients, car il voulait observer le résultat.

— Je pense connaître les responsables, annonça le jeune homme en se retournant vers la police. Cela doit être la table de six qui se situait derrière nous. Ils ont mangé le foie gras en évitant soigneusement de toucher les accompagnements.

— Leur patronyme est Baudoin, révéla le commandant qui avait rejoint le pont.

Jérémy demanda au commissaire Mallert de retenir les passagers à quai. Ce dernier appela son équipe qui se trouvait au départ du bateau et fournit comme excuse qu'ils devaient vérifier l'état de santé de tous.

Aline et son fiancé, ainsi que le personnel du restaurant montèrent à bord de la vedette des forces

de l'ordre, qui démarra en trombe pour retrouver au plus vite les commanditaires de ce massacre. Tandis que le commandant resta pour attendre le remorqueur.

Arrivés sur le quai, les flics et Jérémy se dirigèrent vers les suspects. Ils virent une femme en pleurs soutenue par trois de ses enfants. Le père et le fils aîné avaient pris la poudre d'escampette. Après avoir demandé le signalement de leur véhicule, le commissaire enjoignit à toutes les patrouilles de se poster aux sorties de la ville.

Un quart d'heure plus tard, un officier annonça qu'ils avaient appréhendé les deux hommes au rond-point de Veyrier-sur-le-lac.

À leur retour sur l'embarcadère, le chef de famille avoua son forfait et expliqua qu'il avait agi en réponse au suicide de sa mère sur ce même bateau. Il révéla qu'il avait remis au second de cuisine une solution contenant de la « Rumigastryl » et que jamais il n'aurait imaginé un désastre pareil. D'après ses recherches sur internet, ce médicament devait juste provoquer des vomissements, ce qui aurait donné une mauvaise publicité aux exploitants de ces croisières.

— Il a raison, interrompit Jérémy, ce n'est pas la poudre de noix vomique incluse dans ce remède qui est la cause de ces symptômes. Je pense qu'un autre poison a été ingéré et je crois savoir d'où ça vient.

Il se retourna vers un homme de grande taille, la quarantaine qui contemplait le spectacle avec suffisance.

— Je suis persuadé que c'est monsieur qui a intoxiqué les passagers ! n'est-ce pas ? dévoila le jeune interne, en défiant le sous-directeur de la firme. Vous étiez le seul qui dégustait une salade au lieu de l'entrée prévue.

— Je comprends pourquoi Gérard Maraud est parti ce matin juste avant le briefing précédent la visite de nos plus gros clients, intervint une assistante. Son beau-frère dirige l'entreprise de restauration « Martin ». Sur le GPS de son véhicule de société, que le patron me demande de suivre en cas d'absence d'un collaborateur, j'ai constaté qu'il s'est rendu dans la zone des Bleuets à Cran-Gevrier. — Il est exact que c'est le traiteur qui nous a livré le foie gras et ses accompagnements, corrobora le commandant à peine débarqué.

Le suspect posa un regard inquiet sur ses accusateurs, avant de faire volte face, sans compter sur la présence de policiers en uniforme derrière lui qui le menottèrent. Une seconde secrétaire confirma que monsieur Maraud se trouvait être un plongeur expérimenté, ce qui expliquait l'engin explosif attaché à l'hélice. Il pensait qu'en cas d'échec de son supérieur, il pourrait obtenir sa place.

Le bilan fut lourd : cinq passagers décédés, dont un des Japonais, l'octogénaire, deux de ses enfants et le directeur de l'entreprise. Il y eut également huit blessés graves dont trois furent sauvés d'une mort certaine par Jérémy et douze intoxications plus légères nécessitant tout de même une hospitalisation. Le médicament utilisé était de la « Digoxine ».

Aline et Jérémy se marièrent un an après jour pour jour. Le couple de septuagénaires était présent à la célébration. Lui avait parfaitement récupéré. Ils offrirent aux jeunes époux deux semaines aux Maldives, dans un hôtel cinq étoiles.

Titre : **Par un beau dimanche**

Auteur : **Bénédicte Sahli**

Le journal était étendu sur la table, froissé. Les pages avaient été maintes et maintes fois saisies, tournées. Les nouvelles gisaient à présent, laissées à l'abandon. Ce jour-là, on pouvait lire en première page : « Le meurtrier qui avait pris la sombre habitude d'exercer son noir talent à ôter la vie d'une pauvre âme chaque semaine, a cessé de sévir dans les rues de notre ville ». S'ensuivait une longue série d'entretiens, de messages rassurants à la population de la part du maire, de félicitations à la police.

— Mais qu'avait vraiment fait la police ?

Voici la question qui trottait dans la tête d'un homme d'âge mûr accoudé devant l'article consacré au meurtrier. C'est en lisant la déclaration du chef des représentants de l'ordre qu'il obtint sa réponse: « Je peux sans peine annoncer que je suis fier des actions entreprises face à ce fou d'une cruauté sans nom. Nos régulières patrouilles dans la ville et nos nombreux interrogatoires ont certainement provoqué chez ce tueur un mouvement de panique; nous pouvons d'ailleurs constater le fruit de nos efforts en observant que la semaine dernière aucun mort n'est à déplorer ».

De rage, le lecteur écrasa sa cigarette et la pressa si fort sur le papier qu'elle y forma une crevasse noirâtre. Regardant les dégâts, loin de le calmer, cela ne fit qu'accroître sa fureur et il finit par attraper « Le Journal du dimanche », qu'il réduisit en boule et jeta de toutes ses forces dans la corbeille située de l'autre côté de la pièce.

— Un incapable, voilà ce qu'est le chef de la police ! Lui et ses grands airs ! s'époumona-t-il.

La respiration saccadée, Georges Defoe tomba à genoux, le regard vide. Reprenant peu à peu ses esprits, il se releva en tremblant et se tourna vers l'horloge digitale de sa cuisine. Treize heures quinze, pas d'inquiétude, son rendez-vous était dans trente minutes. S'asseyant dans un fauteuil en cuir brun, il balaya la pièce de son regard comme si une assemblée se tenait là devant lui, prête à l'écouter d'une oreille attentive et déclara d'une voix forte et claire:

— Les enquêteurs ont déjà pu déterminer que la personne recherchée est un homme; marquant une pause, il ôta ses lunettes, les nettoya prestement puis les remit et continua son discours. J'ignore encore comment ils sont parvenus à cette déduction mais selon les bruits qui courent, cela serait à cause de cheveux retrouvés sur les scènes de crime ou des traces de chaussures sur le sol. Rien de très concluant bien évidemment ni de très exploitable. Mais ce sont les seuls indices qu'ils ont découverts et cela m'étonnerait beaucoup s'il y en avait d'autres au vu des méthodes utilisées par ces investigateurs de bas étage. L'autopsie a révélé que le meurtre était commis à chaque fois entre quatorze et quinze heures. Et les faits connus sont que depuis deux mois, un tueur s'en prend à une victime par semaine, toujours un dimanche.

Ayant fini de discourir, il se leva et se dirigea lentement vers le porte-manteau. Une veste noire, coupée sur-mesure, mise seulement pour les occasions particulières, était suspendue à l'un des crochets, sans aucun pli ni aucune poussière. L'ayant enfilée avec un soin exagéré, il se baissa pour

recupérer ses chaussures et ses gants en cuir rangés avec une précision maniaque. En se relevant, il jeta un regard vers son miroir en pied et l'image qu'il lui renvoyait était celle d'un homme grand, dépourvu de chaleur, sans aucune compassion apparente. Ses yeux d'un vert tendre magnifique auraient pu être rieurs, charmeurs ou d'une grande bonté s'ils n'avaient pas appartenu à Georges Defoe. Il étira ses lèvres dans un sourire sans joie. D'un geste délicat, incongru chez une personne aussi froide que lui, il glissa la main dans sa poche droite pour en vérifier le contenu. Trouvant ce qu'il cherchait, il se crispa et l'enserra aussi fort qu'il le put puis sortit de son appartement. L'air froid d'un après-midi sans soleil rendait morose l'avenue où notre homme marchait, tête baissée, perdu dans ses réflexions. Les rares passants se dépêchaient de rentrer chez eux, ne prenant pas le temps de lever les yeux et d'observer le paysage. S'engageant dans un passage, il ne prit pas garde et marcha sur la patte d'un chat étendu sur le flanc. Ce dernier se releva en sursaut et sortit ses griffes. Le petit félin se fit aussi doux qu'un agneau aussitôt qu'il aperçut le regard de tueur que lui jetait Georges. Une brume s'insinuait dans les rues, avançant tel un serpent, d'abord discrètement pour ensuite remplir tout l'espace. On ne distinguait plus que des ombres fantomatiques surgissant parfois dans le brouillard. Aucune lumière ne semblait pouvoir transpercer ce mur d'une blancheur irréaliste. Maintenant il avançait seul, lentement dans cette immense mer de nuages. Des bribes de déclarations des policiers lui revinrent en mémoire: «...L'étau se resserre... Ce n'est plus qu'une question de temps... Une piste prometteuse... L'enquête bientôt close...».

— Un étau qui se resserre ? Certainement pas ! À quoi pensent ces incapables ? Ils ne trouveront jamais le moindre indice utilisable. Tout est trop bien calculé, j'ai tout prévu. Ils pensent sérieusement que je vais arrêter de tuer, comme ça, par un beau dimanche ?

Georges resserra sa main sur le contenu de sa poche droite. Malgré l'épaisseur du cuir de son gant, il devina la glaciale sensation du métal, la froideur d'une dague.

## Titre : La particule étonnée

Auteur : Pierre Fasani

Une nuit profonde, une atmosphère sombre autant qu'angoissante enserraient Sébille. Oppressée par tel milieu funeste, elle songeait au moment où elle fut brutalement happée par cet étrange vent spatial. La froideur s'ajoutait au sinistre de sa nouvelle demeure d'où une désagréable sensation de sécheresse qui l'habitait et la pétrifiait par degrés successifs : elle s'y sentait résolument assignée, incapable de s'en détacher. Dans cet espace, à l'intime obscurité, s'ajoutent les secousses telluriques, témoins d'insondables forces dont les satellites d'immenses planètes sont parfois victimes. L'énergie gravitationnelle, ardente, les surchauffe, inlassablement. Leur acharnement dans cet exercice intrigue notre petit être. Les questions lui traversaient l'esprit, étonnée qu'elle fut par l'immensité et l'origine de ces mouvements.

Malgré les tourments provoqués par ce milieu sépulcral et confiné, Sébille apprécia, soudain, cette réalité éthérée, un ajour nébuleux, apparu sans raison intelligible. Elle qui, pourtant, se trouvait resserrée auprès de ses multiples congénères, jaillit de ce volcan avec l'impétuosité d'une cellule enfin libérée. Le souffle était curieusement tempéré. Autour d'elle, une myriade d'autres particules s'amoncelait, se concentrait dans une enveloppe lisse, souple et translucide. Et puis, le fracas d'une météorite étonnamment composé de bois et de fer vint éventrer l'écorce planétaire expulsant un magma de couleurs vers un monde inconnu. Le mouvement se créa avec la vigueur d'un cœur battant lors d'une course effrénée vers un semblant d'indépendance. Toujours accrochée à la cheminée de cette sinistre cavité, grâce à un voile magnétique la pressant contre son filet, Sébille observa ses proches se disperser. Elles se jetaient sur des surfaces, cette fois brûlantes, où d'autres êtres les attendaient. Leur teinte surprenait encore : il devait s'agir de ces organismes thermophiles présents ici comme au premier jour de la vie sur Terre. Prise d'épouvante, Sébille craignait une conspiration que la nature menait à ses dépens et à laquelle nul ne pouvait opposer la moindre résistance.

Le vent interstellaire se prolongea pour expulser avec intensité les particules innocentes. Une stupéfiante forêt de branches, à l'aspect charnel, accueillait avec entrain les envolées. Entre chacune de ces ramures, se trouvait une planète, plus ou moins velue. Certaines recouvertes d'une enveloppe festonnée, affinée, se protégeaient d'une sorte de housse faite de matière souple dont se parent les astres avec sagesse. Sébille reconnut les anneaux qui entouraient les masses gazeuses déjà identifiées depuis longtemps.

De son point d'observation, la particule espiègle, observait ainsi le cosmos et ses inhabituels résidents. Leurs formes innommables, torturées, où les excroissances se livraient à toutes les audaces, dessinaient un univers inopiné. De taille immense, ces météores dépassaient celle des autres astres réunis. Accrochés à un plan mobile, ils traversaient fièrement la constellation des petites planètes velues aux branches d'autant plus remuantes qu'ils s'en approchaient.

Une étoile blanche, intense, inondait le tout de sa généreuse lumière. Alors, comme offerte d'une main céleste, une brume apaisante compensa avec mansuétude cette ardeur assoiffant les contemplateurs. A l'issue de ce spectacle, Sébille observa des satellites de formes singulières. Ils gagnaient d'abord un embonpoint sérieux grâce à des geysers d'où jaillit seulement un gaz. Ensuite, tel un aréopage de figurines extraordinaires, plusieurs s'accrochaient aux ramures des petites planètes, d'autres au contraire prenaient l'ascendant, vers le bleu infini, dans un rythme totalement aléatoire. Sébille ne goûtait guère à toutes ces contingences : elle abhorrait le hasard qui, a de multiples reprises, la privait de ses amies. Et néanmoins, elle s'enhardit, heureuse de l'apparition du monde parallèle évoqué il y a bien longtemps par ses parents.

Quelle était donc la nature exacte de cette galaxie ? Pourquoi disparut-elle incidemment ? Le grand astre lumineux, embrasé, s'effaça enfin. Un nombre incalculable de ses semblables prit le relai dans un parfait consentement rectiligne où le minéral dominait bien au-delà de l'horizon. Une intelligence mal identifiée en avait bien volontiers conçu la géométrie. Notre amie eut à peine le temps d'en apprécier l'éclat beaucoup plus blafard qu'elle fut emportée à nouveau, dans une nuit pesante, un noir palpable et hypnotique, au fond du cratère.

En dépit de sa courte vie, des séquences interstellaires l'avait initié à la présence de trous noirs, des endroits sinistres où même la lumière était absorbée. Toutefois, à l'inverse des théories avancées, Sébille restait intacte, nouvelle source d'interrogation pour elle, autre cause d'asservissement aussi. Pourquoi ne fut-elle broyée comme les autres ?

Sertie de crainte, une nouvelle secousse vint la sortir d'un sommeil léger. Au-dessus, une large ouverture, angulaire, d'une géométrie approchant la perfection, lui permit d'entrevoir un autre univers, au-delà du lieu caverneux dans lequel elle séjourne depuis ce temps indéfini. Le trou noir en fait perdre la notion. Désormais, Sébille admire un fond étoilé où la voûte des scintillements azurs, rouges, orangés, illuminent un large champ intermédiaire. Une onde foisonnante de sérénité, de joie pure, un sentiment d'invulnérabilité, habitait soudain la particule.

D'autres astres se portaient à son chevet. Elle pensait avoir observé tous les possibles, mais soupçonnait déjà la présence des multiples dimensions de l'espace. Une antimatière voguait entre le visible et le lointain. La nature du mystère se dévoilait et Sébille devenait la confidente d'un univers jusque-là froissé de n'avoir pu confier ses antiques secrets. Il y avait un idéal inscrit dans son environnement proche. Tout semblait agencé, combiné avec grâce et appartenait à une œuvre d'art dont les éléments dispersés se faufileaient entre eux, accordant à autrui une priorité aussitôt perdue par l'apparition d'une nouvelle matière.

Évacuant ses pensées, la réalité s'imposa avec rudesse :

« Henri, tu peux rentrer le camion ? Belle sortie, ne crois-tu pas ?

— En effet, les chars avaient fière allure, toutes les grosse tête furent acclamées... Mais, que fait-on du reste des étals ?

— Un état du stock sera réalisé ensemble, dès demain. En attendant, retournons nous coucher. »

Surprise, alors que régnait un pesant silence, Sébille entendit des voix. Après ces moments vécus dans le cosmos, toutes ces intrigues égrainées une à une, qui était-elle devenue ?

« Tu peux parler ? Heureusement, sinon l'ennui ternirait notre éclat !

Sa voisine particule, comme de nombreuses autres, se montrait volubile avant de rejoindre les lieux de festivités.

— ... festivités : mais de quels singuliers phénomènes parles-tu donc ? interrogea Sébille.

— As-tu perdu l'esprit ? Le carnaval, la saison est revenue ! Nous sommes les éphémères, des confettis de fête. Autour des chars, la foule des humains nous chérit et j'aime leurs chapeaux, les ballons !

— Depuis quand sommes-nous ici ?

— Des mois. Nous attendons la prochaine fête avant de retourner au fond du canon.»

Projetée ensuite avec fougue vers un improbable endroit, éblouie par un flot lumineux inopiné, Sébille se sentit légère, emportée dans un élan jubilatoire. Échappant quelques instants à la gravité, elle se laissa retomber, soutenue par un vent léger et surtout enivrée par cette soudaine oxygénation. Toute étourdie, elle perdit le sens de la distance : l'envolée fut si agréable qu'elle s'abandonnait à un nouvel espace, aussi inconnu que le premier.

Vint alors l'atterrissage, loin de la foule. Sur un appui fenêtre se prélassait une pelouse grisée, étalée au soleil. Impassible, le parterre n'avait nulle intention de lier conversation. Sébille prit néanmoins contact entre deux plantes aux grandes feuilles pyramidales, dans le creux de l'incroyable toison. D'une douceur ineffable, la couverture broussailleuse prenait les traits de la forêt vierge, sans horizon. Notre confetti ne comprenait toujours pas la nature de cette planète et s'étonnait surtout de sa couleur. L'écru zébré de gris ne manquait pas de panache, sans toutefois lui inspirer la moindre confiance.

A peine eut-elle le temps de concevoir une hypothèse que la forme, svelte, prit soin de s'étendre. Soudain, une sorte de bande rappeuse, rouge sang, balayait une haie, avant de se rétracter. Surplombée de deux planètes de verre pur, aux teintes limpides, elle fut accompagnée d'imposantes et mutilantes stalagmites, comme jaillissant des entrailles d'un gouffre. Prise d'effroi, Sébille esquiva la bourrasque en s'éloignant mais resta interdite devant un arbre géant, touffu, qui s'érigeait sous son regard ébahi. Sa nouvelle villégiature se faisait mouvante, fusait, se ruait entre les galaxies d'objets colorés et dans une dernière bravade fit un saut sur une surface cotonneuse. Notre particule devint nauséuse avec l'impression constante d'approcher l'abîme, l'antichambre incontournable précédant l'expédition à trépas. L'oppression succède à une joie finalement bien chimérique. A nouveau l'intrigue la prenait à défaut pour se situer, comprendre. Toute idée de fête se trouvait balayée par ce lieu sinistre où le confetti ne trouva refuge qu'aux confins de protubérances duveteuses.

Tournoyant sur lui-même, l'animal entama sa seconde sieste de la journée. Le temps chaud, l'idée d'une future promenade tout en nonchalance, suscitent telle passivité. La fête bruyante et semillante s'est maintenant éloignée. Bien nourrit, les vibrisses lissées, minet put profiter de son après-midi en retournant se prélasser sur le bord de la fenêtre. Affublé d'un modeste point rouge entre les oreilles, il prit soin de se toiletter pour tenir haut son statut de chat alors magnifié par ses congénères. L'honneur que lui procure cette mystérieuse insigne attise cette singularité assurément déifiée.

Titre : **Presoak**

Auteur : **Hervé Burel**

Quand j'ouvre le colis déposé par le facteur je découvre un pastel, un mot accompagne le dessin « En souvenir des grands espaces qui nous appartenaient » Lorentxa.

Bien des années avant je déneigeais la route entre La Toussuire et Le Corbier. Depuis des semaines il neige non-stop, pour les Inuits une multitude de mots désignent la neige, moi je ne connais que la « peuf ». Dans les écouteurs de mon walkman, la chanteuse de Blondie demande de l'appeler « Call me ». Les jalons au bord de la route disparaissent sous une épaisse neige croulée, je ne sais même pas si mon engin est encore sur la route, de quoi devenir maboule ! J'ai pris ce job pour la saison et regrette l'hiver dernier où je rejouais « Les bronzés font du ski » dans un magasin de sport comme ski man. Quelle connerie de se retrouver là, autant prendre un engagement à « perpète » à la DDE. Ce soir je vais retrouver « Lait Chaud » et Ange au bistrot, même si je suis en froid avec le gérant qui a viré sa serveuse après Noël pour gagner un mois de salaire avant les vacances de février. Bienvenue dans les années Thatcher.

Dans la salle de billard autour du tapis vert éclairé par un néon, ils sont là ; « Lait Chaud » débarqué de nulle part pour faire perchman. A son arrivée dans les Alpes il ne buvait que du laitage, aujourd'hui il tourne à la « momie », et Ange, l'ambulancier qui attend au bas des pistes les jambes cassées, un peu comme le croquemort dans Lucky Luck attend les macchabés, qui ne manquent jamais d'arriver. — « On va où après la partie ? » demande « Lait Chaud »

— « Je préfère le Fillmore, le DJ passe de la bonne musique », dis-je pour les convaincre. Le baron c'est le patron, il est fan de Baschung, la baronne elle porte bien la mini en cuir. Nous voilà à descendre la rue principale de la station pour échouer au Fillmore.

A deux heures du matin je sors de la boîte, j'ai des frissons, je remonte dans ma mansarde pour un rapide sommeil. Sous une lune froide je remonte dans mon chasse-neige ; depuis la cabine on découvre un océan figé, d'une blancheur immaculée ; le Caterpillar se cabre et ouvre avec son étrave d'acier un sillage blanc. La pâle lueur de l'aube éclaire de tristes bâtiments. Le retour s'effectue à vive allure, soudain je ressens une secousse, j'ai accroché une bagnole devant le chalet « Les Colchiques » Avec le propriétaire de la Clio l'accueil est comme le temps, réfrigérant. Un homme entrouvre la porte d'entrée pendant qu'un autre regarde derrière le rideau du chalet. Il me donne rendez-vous au bar pour régler le constat. Le soir j'ai la surprise de voir débarquer une jolie brune aux yeux clairs, Nathalie, elle ne souhaite pas faire marcher l'assurance, ça m'arrange, je commande deux bières et lui demande :

— « Tu viens d'où ?

— « Euskal Herria, Pays Basque »

— « C'est drôle j'ai passé un an là-bas en Soule »

Après deux autres bières je lui raconte ma vie au Pays Basque, les quatre saisons : à l'automne quand

les fougères changent de couleur, un peu comme si la longue chevelure rousse d'une Irlandaise s'étalait dans un pré, le bain dans les sources chaudes de Camou, et l'omelette aux cèpes chez les Aguerre.

L'hiver ? Le cri du cochon qu'on égorge dans les fermes et le frémissement de la Xingar dans la poêle ; au printemps le rodéo des vaches pour la première sortie de l'étable et surtout l'été, l'odeur poivrée du foin accrochée à la peau et malgré la fatigue du corps, aller danser au bal sur le fronton de Tardets ; et écouter Minxoriak avec Maïté de Laguine.

Avant de se quitter je lui propose une sortie de ski, demain ils annoncent le grand beau et je suis de congé.

— « Oui, me dit-elle, ça me plairait de découvrir le domaine »

Le lendemain le ciel est d'un bleu méditerranéen sans aucun nuage. On se retrouve aux pieds de la Grande Verdette, j'ai farté les skis, la tempête des jours précédents a laissé une étendue de neige vierge impatiente d'être dessinée.

Les premières courbes font voler la poudreuse sous les carres, laissant une merveilleuse sensation d'apesanteur. On rejoint le Massif du Grand Truc, un bout de montagne éloignée de la station. Devant un chalet en mélèze on déchausse les skis, seul un gros poêle qui diffuse une bonne chaleur nous accueille, pas encore la foule à cette heure, on commande une bouteille de Chignin Bergeron et de la viande séchée. Les yeux de Nathalie brillent de plaisir.

— « Y'a pas mieux que ça, j'adore être le premier à tracer de beaux virages »

— « La pause dans le chalet près du poêle c'est pas mal aussi » me répond-elle.

Le soleil sort derrière la montagne, vole l'ombre des combes enténébrées, la lumière se brise en mille cristaux. Un éclair de désir, on commence à se plaire.

La nuit tombée dans la mansarde, on s'allonge sur la couverture un peu rêche. Je lui caresse l'épaule et remarque un tatouage – un serpent qui s'enroule autour d'une hache- cela m'existe encore plus, je glisse ma main sur l'arrondi de ses seins, les pointes se dressent, je les embrasse, nous faisons très vite l'amour, je ne la reverrai plus.

C'est par le Dauphiné Libéré que j'apprends l'arrestation de deux Etraras, membres de l'ETA, l'objectif des deux hommes était de s'emparer d'explosifs à la carrière de gypse dans la vallée. Nathalie, en réalité Lorentxa, était déjà repartie, elle s'occupe de trouver des zulos (des caches), elle sera arrêtée plus tard dans le sud-ouest. Sa photo dans les faits divers et mon rire devient glacé comme un hiver

Depuis toutes ces années, l'eau a coulé sous les ponts de la Bidassoa, aujourd'hui l'heure est à la recherche de la paix dans le conflit Basque, Euskadi Ta Askatasuna a déclaré : « la souffrance démesurée et les dommages irréparables causés par le conflit... » ETA dépose les armes. J'accroche Gernika le tableau envoyé par Lorentxa sur le lambris du salon.

Je prends contact avec l'association « Orain Presoak » (Maintenant les Prisonniers) pour avoir de ses nouvelles.

Lorentxa a cumulé une peine de trente ans. Elle a déjà purgé 18 ans de -confinement-. Ses demandes de libération conditionnelle sont toutes rejetées par une justice d'un autre temps.

Je me gare devant la maison d'arrêt.

Je repense à une expo du peintre Ernest Pignon Ernest, des bouteilles plastiques que se passent les détenus avec des ficelles par les fenêtres pour envoyer des messages d'amour, de désir, de colère, de désespoir... « Yoyo » c'est le nom de l'œuvre.

Je la retrouve au parloir, les mêmes yeux éclairent le visage de Lorentxa et effacent pour quelques instants les années écoulées.

— « J'ai beaucoup aimé le tableau »

— « Merci, heureusement que j'ai le dessin, c'est mieux que de tourner en rond ». Son regard vacille un moment puis reprend :

— « Tu sais je suis quelqu'un d'autre aujourd'hui »

Je lui parle de la guerre d'Espagne, au cinéclub du collège j'avais vu « L'Espoir » de Malraux.

— « Un 26 avril j'étais à Guernica, jour anniversaire du bombardement de 1937 » me dit-elle, « de la foule est montée un chant basque, j'étais pleine de frissons ».

— « Tu sais je pense souvent à notre journée de ski ensemble »

— « Moi aussi, c'était mes derniers moments de liberté, ça m'aide »

— « Tu as souvent de la visite ? »

— « Mes parents viennent un fois par mois, ça leur fait un long voyage ». Une heure de parloir passe vite, on se promet de se revoir, je la quitte.

Les murs de la prison s'effacent dans mon rétroviseur, l'autoradio diffuse une chanson de Johnny Cash « Redemption Day ». Ça parle d'un train filant vers les portes du paradis et des gens qui attendent au bord du chemin pour le jour de la rédemption.

« These is a train that heading straight  
To heaven's gate, to heaven's gate  
And on the way, child and man  
And woman wait, watch and wait  
For redemption day »

La voix crépusculaire de Johnny Cash s'évapore dans la lumière bleutée du soir

« Freedom, Freedom, Freedom »

## Titre : Quelques événements dans ma rue

Auteur : Michel Roulleau

Nulle part ailleurs que dans le présent écrit vous ne trouverez allusion à ma chère ville de Nercas, où je résidais rue des Relais de Chasse dans le méconnu département français de la Geille. J'étais pensionné et n'exerçais point d'activité et je passais mes journées derrière le rideau de ma fenêtre, à épier les allées et venues, les occupations et la libido de mes voisins. Dans cet emploi du temps peu sympathique il est vrai, me voilà passé maître, et j'en sais sur mes victimes inconscientes et ignorées plus que m'en pourraient apprendre leurs journaux intimes. J'étais une bibliothèque fournie d'un Service de Renseignements à moi seul dédié.

Comme dans l'envoûtante chanson de Philippe Swan, je voyais passer le matin fidèlement devant moi plusieurs couples de jeunes joggeurs où l'élément masculin était relié au partenaire féminin par le cordon d'un baladeur qui diffusait dans l'air frais de la musique techno afin que le conjoint ne ralentît pas le rythme ; tout au long de la journée, dans ma longue rue, défilaient les adeptes du lèche-vitrine appâtés par les vêtements de « Chez Lucy » ou de simples promeneurs amenés là par le hasard ou par leur instinct quand ce n'était pas tout simplement pour se dégourdir les jambes ; le soir, des vieilles dames en pantoufles, en chemise de nuit et robe de chambre, la tête surmontée de bigoudis et les joues luisantes de crème, tenaient en laisse des chiens avides de kilomètres et désireux de satisfaire leurs besoins naturels ; périodiquement, patrouillaient des véhicules de police emplis de fonctionnaires aux aguets et armés jusqu'aux dents, munis de téléphones portables dernier cri pour protéger l'argent sale du Bouge de Rameusement des Abrutis Notoires, la banque immonde qui se dressait et se creusait tout à la fois près du Canal Laguidour qui y polluait ses vagues ; dans mon rayon d'exploration pedestre, signalons les honteuses écoles du Vieil-Atèle où je souffris pendant des années sans pouvoir donner ma pleine mesure intellectuelle et physique, au grand désespoir de mes parents qui m'y laissaient végéter et moisir sur leur ordre afin de me faire découvrir d'inutilement et complaisamment culpabilisante manière le monde merveilleux des pauvres sans se rendre compte que les miséreux ont évolué depuis les contes d'Andersen.

Le plus beau, le plus enchanteur, le plus chaleureux des rais de Phébus sur ma terne vie, c'étaient Nathalie Margy - ma future épouse célibataire - et sa cousine Annie Allure - que je déclarai conjugalement ma maîtresse - qui me le procuraient et me le prodiguaient généreusement et sans compter par leurs lettres et leurs venues chez moi ainsi que par leurs appels téléphoniques où je pouvais entendre leurs voix de sirènes qui m'avaient tant séduit à Nivine-Plage, dans l'Aude, pendant l'été, pour me faire oublier peu ou prou la dureté de Yolande del Fuego, la lycéenne de l'établissement des Peupliers qui me soumettait à des supplices d'autant plus cruels que je n'avais jamais voulu tomber éperdument amoureux d'elle.

Tout ce beau monde, proche ou lointain, amical ou hostile, analogue au « Truman Show »

centré sur le personnage béat incarné génialement par Jim Carey, me semblait trop honnête pour ne pas éveiller dans les tréfonds de ma conscience des soupçons quant à une éventuelle surveillance collective et incessante, à qui nul détail, aussi infime et de quelque nature que ce fût, n'échappait par ce que l'on nomme familièrement l'œil américain. Comme par hasard, un psychiatre frais émoulu de la Faculté ouvrit un jour un cabinet à cent mètres de mon lieu de résidence. En digne héritier d'Hippocrate, Pinel, Esquirol, Freud, Bettelheim, Lacan et ... André Breton, Robin Dallayrac - c'est son nom - s'était fait connaître dès son installation en jeune loup et futur mandarin par la distribution aux commerces de mon quartier - et conséquemment de ma rue - d'avis signalant sa récente présence. Il tombait à pic pour me soulager des souffrances qu'au Jardin d'Enfants de la rue du Cœur-qui-Saigne Marie Bontempi - que je déclarai alors à quatre ans être ma femme - et Sophie Malèvre - élevée au rang de ma maîtresse - m'avaient infligées, premières expériences du don que possèdent les femmes de faire marcher les hommes. J'avais néanmoins gardé contact avec mes deux tortionnaires femelles quand je rencontrai Yolande - déjà citée - au Lycée : inutile de dire que mes tourments n'étaient pas terminés !

Voici évoqués et fixés dans leur décor spatio-temporel les principaux acteurs du drame qui allait peu à peu me broyer.

Tout aurait pu ainsi se dérouler paisiblement dans le meilleur des mondes possibles si, justement, mon médecin de famille ne m'eût point encouragé, voire ordonné de me faire inscrire sur le liste des nouveaux patients du Docteur Dallayrac - lequel, dynamique et ambitieux, ne demandait qu'à détourner à son profit scientifique les esclaves des voyantes. Aussi me rendis-je à sa maison récemment achevée elle également, et bâtie et décorée selon les goûts de son propriétaire. Tout le monde, de Marie et Sophie jusqu'à Nathalie et Annie, me poussait en ce sens ; par conséquent, j'allai vers ce mire des esprits.

Nul en revanche ne m'avait averti de la présence, en ce lieu sain et saint, d'un habitant insolite qui vivait dans l'entresol de ladite demeure et dont on ne percevait que la sonore et régulière respiration émanant d'un soupirail ténébreux. Je craignis que ce ne fût là quelque martyr dont, enfant ou adulte, je ne pouvais déterminer l'âge ni l'aspect, et je me promis de m'en ouvrir à l'homme de l'art peu après que nous aurons fait connaissance.

La maison, blanche et nantie de l'aspect d'un chalet des années 1930, offrait aux regards sa couleur éclatante et ses vitres impeccables aux volets rouges. A gauche et à droite, s'épanouissaient un grand nombre de fleurs de toutes couleurs, des roses et des jonquilles aux iris et indispensables narcisses, sous un chêne ombrageux sur lequel donnait le salon d'attente près du cabinet proprement dit. Le docteur lui-même, au physique de surfeur et têtant une pipe identique à celle du commissaire Maigret et tout aussi inséparable et emblématique, m'accueillit avec un large sourire et me fit asseoir dans son bureau avant de me questionner sur mon anamnèse et les médicaments éventuels que je prenais. Mais lorsque je le questionnai peut-être indiscrètement et impoliment sur l'être qui logeait sous nos pieds et dont nous ne percevions pas un bruit en émanant, son visage se ferma tout-à-coup et ses yeux se firent froids, lointains et hostiles. Il dénia toute réalité à mes questions sur ce sujet, mit fin et avortement à notre entretien et, après avoir rempoché ses riches honoraires, referma la porte sur moi pour se consacrer au client suivant presque comme un caporal dans la chanson de Jacques Brel.

De dépit, après avoir descendu les quelques marches du perron, je donnai un vigoureux coup

de pied dans la vitre qui obturait le soupirail où vivait l'étrange et bruyant occupant de l'entresol dont il ne fallait pas parler. Le verre vola en éclats et un monstre se révéla au grand air : c'était un petit homme d'odeur comparable à celle d'un blaireau ou d'un chien mouillé, dont la peau affichait une couleur orangée inconnue sur tout être humain ; il se tenait voûté et son dos courbé ressemblait à une énorme morille ou à une éponge hémisphérique lourde d'eau et de couleur vert printemps. Il était microcéphale et pourvu de lèvres violettes charnues ; sa calvitie hideuse se paraît de quelques cheveux hirsutes noirs et gras ; ses yeux mobiles tels ceux d'un caméléon regardaient en tous sens simultanément et étaient remplis d'une expression apeurée comme ceux d'un lapin de laboratoire. Un léger et arachnéen voile se posait sur son affreuse personne et ne cachait point son appartenance au sexe masculin. Il bégayait en une langue de moi inconnue des excuses serviles et incompréhensibles - mis à part que je compris qu'il agonisait et réclamait du secours et peut-être une extrême-onction.

A ce moment-là, le Docteur Dallayrac sortit de sa maison comme un diable de sa boîte et, furieux, d'un coup de pied renvoya la créature dans son antre où, autant par asphyxie que par l'action pédestre du médecin, elle expira. La chanson de Philippe Swan disait donc vrai !

Quant à moi, je fus par mesures de représailles thérapeutiques envoyé dans une clinique spécialisée voisine après que la presse eut raconté tout cela dans une surenchère de détails sur tous les supports. Je devins vite et défavorablement célèbre et dus au bout de peu de temps être transféré dans un autre lieu, plus loin, à l'abri des regards, non sans avoir subi des soins chirurgicaux horribles pour modifier mes traits, à l'instar du Masque de Fer ou du moine Ambrosio dont parle Lewis. Le seul relatif adoucissement de ma condition de paria me vint de mes deux »femmes « et de mes deux « maîtresses » qui toutes quatre m'écrivirent fidèlement sans jamais me revoir par quelque canal que ce fût.

Tel un nouveau Landru, le Docteur Dallayrac réalisa dans son entresol l'holocauste de son monstre dont, à part pour lui, l'origine demeura entièrement mystérieuse. Il mourut peu après en emportant son secret dans la tombe selon la formule consacrée et sans que les circonstances et les motivations de son trépas eussent été élucidées. Il ne laissait derrière lui en ce bas monde aucune épouse mais une femme de charge qui s'occupa auprès de notaires du rassemblement et de la liquidation de ses biens, ainsi qu'il arriva aux miens par l'entremise d'un autre homme de loi spécialisé dans le solde des héritages.

Après plusieurs années de claustration sous une altération définitive de mon visage en un refuge tenu secret, je reçus, à la fois rayon de soleil et coup de Jarnac, une lettre de Yolande del Fuego me demandant en mariage consécutivement à un récent et douloureux divorce.

Je refusai aussi sec !

## Titre : Sang pour sang Auteur : Marion Rinchet

Deux ans déjà. Deux ans déjà que je suis hospitalisée à l'hôpital Simone Veil, à côté de Paris. Deux ans déjà que je ne vais plus en cours, que mes amis me manquent. Deux ans déjà que ce cancer m'est tombé dessus. Cancer du sang. Deux ans déjà que les traitements s'enchaînent, que ma mère pleure discrètement dans les couloirs ou à la cafétéria.

Je m'appelle Armelle, j'ai 18 ans depuis quelques semaines et plus un poil sur le caillou. J'ai d'ailleurs changé de service. Depuis que je suis majeure fini le service de pédiatrie, je suis maintenant chez les grands, en oncologie.

A dire vrai je traîne encore souvent dans les couloirs de mon ancien service, je m'y suis fait des amis et les amis c'est bon pour le moral.

Aujourd'hui j'ai rencontré mon nouveau Docteur, Dr VEIL Gérald. Il a l'air plutôt sympa. Il doit avoir à peu près l'âge de ma mère, super grand et super fin. J'ai rendez-vous avec lui tout à l'heure.

On frappe à la porte. Voilà ma mère. « Salut ma chérie ! Alors la forme ? » Toujours la même phrase, toujours les deux mêmes bisous, un sur chaque joue. « Ça va, maman ».

Nous sortons de la chambre et empruntons le couloir de droite pour nous rendre dans le bureau du Dr VEIL.

Il est seize heures, nous sommes pile à l'heure. La porte est ouverte, le médecin nous attend, il nous fait signe d'entrer et de nous asseoir. Maman pose le bout de ses fesses sur le rebord de sa chaise, je m'affale dans la mienne.

Il croise ses mains sous le menton, nous regarde tour à tour et nous annonce que suite à mes nombreuses chimiothérapies, mon cancer est en bonne voie de guérison et qu'il envisage une greffe de moelle osseuse afin d'éviter une rechute.

Ma mère et moi nous regardons tout sourire : ça c'est chouette !

Le Dr VEIL nous explique qu'il faut maintenant trouver un donneur compatible et que cette recherche peut prendre plusieurs semaines voire plusieurs mois. Ce n'est pas grave je patienterai, ça faisait longtemps qu'on ne nous avait pas annoncé une si bonne nouvelle.

De retour dans ma chambre nous sommes comme deux gamines qui venons d'ouvrir nos cadeaux de Noël. Nous savons bien que le processus peut être long et que dans le pire des cas aucun donneur ne sera compatible, mais nous avons envie d'y croire.

Maman me dit au revoir et à demain.

Maman... je me demande comment je tiendrais le coup sans elle. Elle a toujours été là, depuis le début de ma maladie et même bien avant en fait. Parce que maman n'est pas ma mère biologique. Elle m'a adoptée quand j'avais deux mois. Elle a fait toutes les démarches toute seule. Elle m'a

attendue pendant 10 ans.

J'ai toujours avec moi une enveloppe que ma mère biologique a laissé à ma naissance, mais je ne l'ai jamais ouverte. Je n'ai pas envie de savoir, maman c'est ma mère, un point c'est tout !

Cinq semaines se sont écoulées depuis le rendez-vous avec le Dr VEIL. Ma joie commence à laisser place à l'inquiétude même si le médecin me dit qu'il n'y a pas encore lieu de s'alarmer, que les délais sont tout à fait normaux.

Je m'ennuie dans ma chambre, dans ce service. Je me réfugie le plus souvent possible en pédiatrie, avec ma meilleure amie de l'hôpital. Nous connaissons les moindres recoins du bâtiment et nous nous amusons à dresser un plan d'évasion comme dans Prison Break.

Nous nous rejoignons toujours dans sa chambre car la mienne est trop triste. Fini les couleurs aux murs et les dalles de faux plafond avec des animaux. Dans les chambres pour adulte, c'est marron, gris et blanc. L'angoisse !

Maman vient me voir tous les jours, elle me rassure comme elle peut mais je vois bien dans ses yeux qu'elle aussi commence à s'inquiéter.

Ce jour-là, alors que nous sommes en pleine partie de Jungle Speed avec maman, le Dr VEIL vient nous rendre visite. « J'ai une bonne nouvelle ! » nous annonce-t-il à peine la porte franchie. « Nous avons trouvé un donneur compatible avec toi Armelle ! ». Aucune de nous ne voit le duel qui est en train de se jouer sur mon lit, aucune de nous ne se jette sur le totem, mais chacune de nous pousse un cri de joie et nous tombons dans les bras l'une de l'autre.

Il nous explique le déroulement de la greffe. Le donneur va être prélevé dans un mois, le temps pour lui de remplir toutes les démarches nécessaires. Ensuite se sera à mon tour d'être transfusée, le lendemain.

Je n'ose pas en croire mes oreilles. Ce long cauchemar est peut-être bientôt terminé !

Le docteur tourne les talons, puis revient sur ses pas et demande à maman :

« Savez-vous si votre fille avait des frères ou sœurs ? ». Maman lui répond que personne ne lui a jamais mentionné de fratrie lors de mon adoption.

« Mais pourquoi cette question ? » s'étonne-t-elle.

« Le donneur est particulièrement compatible avec votre fille, ce qui est très rare pour un inconnu. Mais c'est d'autant plus de chance de rémission pour elle. »

Cette dernière phrase tourne en boucle dans ma tête depuis. RÉ-MI-SSION. Trois syllabes que je n'ai jamais osé prononcer jusque là. Je me prends à espérer le retour à une vie normale !

Le lendemain, pour fêter ça, maman a ramené des tonnes de petits gâteaux pour tout le service d'oncologie et de pédiatrie. Les petits gâteaux de maman sont les meilleurs et ce n'est pas le personnel et les autres patients qui vous diront le contraire.

Ma transfusion est programmée, j'ai entouré la date en rouge sur mon calendrier, maman l'a notée à au moins dix endroits différents, même si je suis certaine qu'une date pareille ça ne peut pas s'oublier.

Le traitement de conditionnement va commencer. Je vais être transférée en chambre stérile et ça ne m'enchant pas du tout. Voir maman sous un masque et une charlotte c'est pas la joie. Et

puis fini mes promenades dans l'hôpital, je verrai la vie de derrière un plastique. Mais je sais que c'est la dernière chimiothérapie et ça me donne du courage pour supporter tout ça.

Voilà trois semaines que j'ai été transfusée. Tout s'est bien passé, mon corps réagit très bien, je ne rejette pas la greffe. J'ai pu regagner ma chambre dans le service d'oncologie, et je vois de nouveau le visage de maman. C'est une bonne chose car au moins on peu manger des gâteaux toutes les deux.

Le Dr VEIL s'invite à notre goûter pour nous annoncer la date de ma sortie. Tous mes examens sont bons. Nous allons établir mon calendrier de suivi.

Maman est rayonnante, elle n'arrête pas de rire et de pleurer, entre deux bouchées, des miettes autour de la bouche.

Et moi je crois que je ne réalise pas trop. Je m'étais presque habituée à cet hôpital, au personnel soignant, à me faire servir matin, midi et soir, à ma petite routine quotidienne. Le retour chez nous va me faire un drôle d'effet. Mais je suis heureuse.

Première nuit à la maison depuis plus de deux ans. J'ai du mal à trouver le sommeil. J'ai l'impression de ne pas être chez moi, alors que c'est mon lit, mon bureau, mes posters autour de moi. Je pense à l'hôpital, mon esprit divague quand soudain une phrase du Dr VEIL me revient en tête « savez-vous si votre fille avait des frères ou sœurs ? ».

Je saute de mon lit pour m'installer à mon bureau. J'ouvre le premier tiroir, celui où j'ai rangé la lettre que l'on ma donnée à ma naissance. Jamais je ne l'ai ouverte. Jamais je n'en ai ressenti le besoin, mais ce soir je veux savoir.

Je décachette doucement l'enveloppe et en sors une feuille couverte d'une petite écriture serrée, de ratures, de bavures, l'écriture de ma mère biologique. Je lis. Mes mains tremblent. Et je sais. Je sais pourquoi ma greffe a si bien réussi. Je sais pourquoi j'ai guéri. Je sais grâce à qui. Ma sœur. Ma sœur jumelle. Anonyme à jamais.

Titre : **Sans intérêt**

Auteur : **Mélanie Leroux**

Intrigues, intrigante, intriguée...

Mon cerveau muse pendant que je suis du regard les remous de la foule.

Je m'ennuie prodigieusement. J'ai vaguement l'impression que le temps n'a jamais été si long, qu'il n'a jamais fait si chaud que dans cette salle trop pleine où ma génération s'efforce vainement de retrouver sa jeunesse. Là-bas, je vois mon premier amour, Sarah, s'essouffler sur un rock que manifestement elle ne peut pas suivre. Sa gaine trop serrée l'empêche autant de respirer que de bomber le ventre, elle a perdu le combat avant même de commencer.

Tu ne m'intrigues pas, chuchote mon cerveau, elle ne m'intrigue pas, vous ne m'intriguez pas...

Ce qui est assez normal. La réunion des anciens du lycée n'est pas l'endroit où tu cherches des histoires compliquées, des mouvements subtils, des trahisons ou des retrouvailles. Statistiquement c'est possible, mais quoi qu'en disent Les Feux de l'Amour, les gens normaux sont assez calmes.

Surtout en France et à notre époque.

Je veux dire, « Intrigues à la cour de Louis XIV » sonne vraiment bien. « Intrigues dans le 93 » je sais pas, ça ne m'accroche pas. Est-ce qu'il y a des intrigues dans le 93 ? Des accrochages, oui. Des fusillades ? Peut-être. Mais des intrigues ?

Intrigues, n. f.

1. Liaison amoureuse généralement clandestine et peu durable.

2. Ensemble de combinaisons secrètes et compliquées.

Ça sonne vieux, démodé, inutilement compliqué. Pourquoi avoir une intrigue quand tu peux avoir une liaison ? Pourquoi intriguer si tu peux lui foutre ton poing dans la gueule ? Il n'y a plus que sur internet qu'on se complique la vie et que des anonymes répandent des accusations mensongères aussi impossibles à prouver qu'à réfuter, laissant des vies détruites dans leur sillon. Mais dans la vie réelle ? Dans la version française du bal de promo ? Laissez tomber.

Et ça n'est pas vraiment que je cherche les problèmes... Si. Si en fait, je cherche les problèmes. Mais je ne m'attends pas à les trouver ! Ça n'est pas que je souhaite que l'enfer se déchaîne dans la salle avec règlement de comptes à la Carrie, c'est juste que je m'ennuie, éperdument, mortellement. Et quand on est enquêteur privé comme moi, on espère toujours voir arriver un cas passionnant.

Ça arrive plus souvent qu'on ne le croit. C'est vrai que je me passionne facilement. Mais tant qu'il ne s'agit pas d'une affaire de divorce – c'est terminé je ne prends plus d'affaire de divorce – il reste un peu de mystère dans la vie d'aujourd'hui. Où va Jojo chaque dimanche en cachette de sa femme ? Où est passé l'argent que Marie a donné à sa fille ? Pourquoi est-ce que le nouveau petit ami de Simone refuse de conduire ?

Oui, ce sont souvent des femmes qui m'engagent. Les hommes sont élevés dans la croyance qu'ils doivent tout faire tout seuls et que demander de l'aide à quelqu'un d'autre, c'est pour les désespérés. Alors je ne les vois que désespérés. C'est aussi très bon pour l'égo, ce métier. C'est moins sordide

qu'on ne le voit à la télé. Ça aussi, c'est peut-être la France. Et puis bon, je ne suis qu'un enquêteur de quartier, le genre qu'on trouve dans l'annuaire au hasard de l'ordre alphabétique. Les hommes qui viennent me trouver me parlent rarement de drogue et de bijoux dissimulés : ce sont des arnaques à l'assurance, des trafic un peu louches, quelquefois un petit chantage – facile à régler, ceux dont c'est la première tentative se laissent généralement intimider et les habitués laissent des traces comme vous ne croiriez pas, certains que personne ne les dénoncera. Ben si.

Mais là, à la Féerie Dansante des Sirènes, qu'est-ce que vous voulez que je déduise ? Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que la femme de Max le trompe, que Germain passe trop de temps aux toilettes pour que ce soit légal, que Lisa s'éclate pour oublier de très mauvaises nouvelles ? J'aime connaître les secrets, oui, mais c'est pour pouvoir intervenir. Dans les dossiers de mon bureau – oui, j'ai un bureau, les affaires marchent gentiment - ce sont les histoires d'argent qui se pressent, rarement les histoires personnelles... Et je ne suis pas un dieu : je ne guéris pas les malades, ne retrouve pas l'amour ou la jeunesse perdus...

Je résous les malentendus, par contre. C'est étonnant comme ça rapporte. Aussi bien entre mari et femme qu'entre associés, anciens amis qui s'ignorent depuis..., parents proches et éloignés... les petits secrets causent de petits dégâts mais ça ne veut pas dire que ces dégâts n'existent pas ou qu'ils ne font pas mal. Et ce sont souvent des histoires à la con qui prennent de l'ampleur, un petit mensonge en entraînant un autre qui en entraîne un autre...

Tiens, j'ai une histoire ridicule comme ça où le type a failli faire de la prison pour complicité. Un cambriolage interrompu, les artistes qui filent, une voiture de police en poursuite dans les petites rues très tôt le matin, rien que de très normal. Les flics perdent le véhicule de vue, une enquête est ordonnée et les habitants du quartier sont interrogés un par un. Mon client – appelons-le Dédé – un brave type un peu enrobé est normalement le témoin idéal : marié, trois enfants, pas de dettes, franc du collier, fait son jogging tous les matins dans le coin sur un itinéraire qui l'oblige à croiser la voiture en question ce matin-là. Et rien. Dédé, très mal à l'aise, jure qu'il n'a rien vu, ne sait rien, ne fait attention à rien quand il court et d'ailleurs a une très mauvaise vue. De question en question la méfiance monte : il fait ce même trajet depuis plus d'un an, atteste sa femme qui préfère la salle de gymnastique à cette heure, il le connaît par cœur, ça l'étonne toujours que les rues soient si vides ! Il a failli se faire embarquer. Et pour une raison ridicule : la vérité c'est que sa femme a décidé qu'ils avaient tous deux pris trop de poids et proposé de faire du sport tous les matins. Il n'a pas su lui dire non. Mais il n'a pas tenu. Un mois après, il a pris l'habitude de tourner au coin et d'aller passer son heure à la pâtisserie. C'est vite devenu son refuge, son petit rendez-vous du matin. Et ça ne faisait de mal à personne ! Et puis cambriolage, course-poursuite et « entrave à la justice » Il a menti aux flics sans y penser, les phrases usées par l'expérience tombant de ses lèvres et quand il a réalisé, c'était trop tard. (Les braves types prennent la justice plus sérieusement que les flics. Les flics savent que les gens mentent, oublient, nuancent, omettent des détails. Pour les innocents, on n'a qu'une seule chance, alors qu'un bon flic te demandera cent fois « Qu'est-ce que t'as fait ce jour-là ?! »)

Dédé est arrivé à mon bureau épuisé par sa vie clandestine, horrifié par les conséquences de son acte sacrilège et terrifié à l'idée de devoir parler à sa femme. Il m'a engagé – je vous dis, la communication c'est mon métier – pour le « sortir de là ». Pour moi c'était facile. Réunir dix témoignages que ledit Dédé passe ses matinées le cul sur une chaise du Paradis des Biscuits et pas dans les rues à guetter des voitures suspectes et il s'en sortait avec une tape sur les doigts pour avoir fait perdre du temps aux enquêteurs. Quant à sa femme... Tous les deux sont dodus comme des enfants de chœur. Pour

Dédé ça s'explique mais madame est censée faire du sport tous les matins, alors... ? Alors voilà comment on reconnaît un couple idéal : pendant que monsieur gaspille ses matinées à la pâtisserie, madame passe les siennes au salon de thé trois rues plus loin. La salle de sport, c'était trop dur. Elle a renoncé pratiquement au même moment que lui et a eu trop honte pour le lui avouer. Sans compter que « il semblait avoir tant d'énergie ! Je n'aurais pas voulu le décourager, après tout ce que je lui avais dit ! »

C'est là que je sors, laissant un couple réconcilié... et qui va probablement tripler de poids. Mais ça, ça n'est pas mon problème. C'est ce genre d'histoires que je traite, vous voyez. L'horloger qui savait que quelqu'un puisait dans la caisse mais qui ne voulait pas porter plainte avant de savoir si c'était l'un de ses deux employés... ou le neveu de sa femme. Le type qui avait le parfait timing pour cambrioler cette boutique... mais ne l'avait pourtant pas fait. Celui qui avait vaguement l'impression qu'on utilisait sa voiture. La femme persuadée que sa mère était dans une secte. Des situations un peu bizarres, un peu dérangement mais rien d'extraordinaire dans la vie quotidienne, sans bonnes raisons d'appeler la police. Un enquêteur, ça dit bien ce que ça dit. En quête de vérité, à la recherche d'information, la diva des faits divers.

Mais ici, rien pour moi. Que des adultes entre deux âges, entre deux mariages, entre deux boulots – tu vois, j'ai du prendre un peu de recul et je pense que finalement l'ameublement c'est pas pour moi – qui se cherchent plus frénétiquement que quand ils étaient adolescents, encore surpris que la vie ne soit pas comme dans les séries télé. Les questions qu'ils se posent ne sont pas celles dont j'ai les réponses, et ils se doutent déjà de ce que je pourrais leur dire. Oui, elle te trompe, il a menti sur son augmentation, le vendeur t'a escroqué, tu ne vas pas pouvoir garder la maison. Quelque part, ils savent déjà que la vie est triste et qu'ils sont mal partis, ils n'ont pas besoin que je le leur dise. Et si j'ai des explications, je n'ai pas de consolations.

Pour moi, leurs mésaventures sont des mystères et des puzzles à résoudre. Je me régale de leurs déboires, je me réjouis de leurs échecs, leurs incompréhensions font mes délices et je les accueillerais presque avec le sourire si ça n'était pas de mauvais goût. Mes petits mystères quotidiens. Je ne suis pas un émule de Sherlock Holmes, encore moins d'Hercule Poirot : mon idole, c'est Miss Marple, la vieille toujours aux aguets. Où est passé la boîte de sardines ? Pourquoi Lady Unetelle a-t-elle vendu son manteau de fourrure ? Les petites énigmes de la vie d'aujourd'hui.

Cette soirée, c'est la mort, par contre. Sarah se dirige vers moi et je m'éclipse. Intrigue, oui. Liaison, non. Vite, la sortie !

Fin.

Titre : **UBE Inc.**  
Auteur : **Patrick Uguen**

Nous sommes en guerre contre un ennemi invisible, sournois et redoutable. Tellement puissant qu'il a déjà infiltré presque toutes les strates du pouvoir. Il nous distrait pour mieux nous vaincre avec des leurres, des fausses cibles pour épuiser nos colères, avec des guerres, avec des malheurs pour nous stupéfier et nous émouvoir, avec des oreilles de mickey pour nous divertir. Mais je les ai vus et, depuis dix ans, je les traque.

Au début, j'ai cru à des escrocs, à des petits mandarins locaux tripatouilleurs de compte, aigrefin de la sécu, clinicien low cost prenant plus soin d'eux que de leurs patients. Alors, c'était en 2010, j'ai prétexté l'ablation d'un lipome pour entrer dans la place et commencer mon enquête ; ma cible : la clinique St Georges, bruissant de rumeurs : un nombre anormal de chocs post-opératoires, des démissions de personnel en masse. La clinique appartenait aux fonds de pension UBE Inc. qui traînait une redoutable réputation : un mélange de requin de la finance et de vautours de la santé. Je voulais en savoir plus et ne pas attendre les résultats de l'enquête de l'Anses. Peut-être lèverais-je un scoop ?

Je demandai une chambre individuelle. Trois jours d'hospitalisation.

A première vue, c'était une clinique tout ce qu'il y avait de plus banal. Une odeur lourde, saturée de désinfectants et d'éosine, du lino bleu au sol, des couloirs encombrés de charriots, pleins du cliquetis de machines, des ordres lancés à un personnel surchargé, toujours à courir, grignotant des secondes pour rester un peu avec les patients.

Mais lorsque le chef de service vint me voir pour préparer l'intervention du lendemain, un vent-coulis glacé précéda son entrée et envahit la chambre. Il me demanda si cela ne me gênait pas s'il était accompagné de son patron et de deux co-actionnaires qui inspectaient l'établissement. J'acceptai, bien sûr, leur présence m'intéressait. Ils se tinrent à l'entrée. Leur peau était pâle, presque diaphane, leurs lèvres incolores. Ils posèrent sur moi un regard avide. Je n'écoutais pas le médecin. Avant que le groupe s'en aille, le patron vint me saluer et me serra la main. Elles étaient froides et leur contact me glaça littéralement. Il semblait que ma chaleur passait irrésistiblement de ma chair à ses doigts. Son geste n'avait rien de plus d'empathique. J'avais la sensation qu'il me palpait, qu'il m'évaluait comme un maquignon. Une nausée révolta mon estomac. Il s'en aperçut, lâcha ma main. Ses lèvres semblaient moins pâles. Je me sentis soudain faible.

Ils s'en allèrent. Longtemps après leur passage, il faisait encore froid dans la chambre. Je demeurais incapable de me réchauffer, je tremblais. On prit ma température : 36°. Ma tension était faible. Un infirmier m'alita, arrêta l'air conditionné. Il était étrangement attentionné, m'apporta une tisane et me souffla avant de sortir :

— Je m'appelle Rachid. C'est moi de service toute cette nuit, je veillerai sur vous. Buvez tant que c'est chaud. Essayez de vous reposer. Au moindre souci, appelez-moi.

Il s'en alla. Je décidai de commencer mon enquête : quelques discrètes questions auprès des patients ou du personnel. Je me levai donc mais la tête me tourna. Le malaise persistait. Je m'arrêtai un instant devant la fenêtre. Le ciel flamboyait d'un couchant érubescents et liquide. En bas, dans la cour, des aides-soignants sortaient un brancard. Un drap recouvrait le visage du mort. Le crépuscule fantastique carminait leur blouse et le drap. Ils m'aperçurent. Mes jambes flageolèrent et je m'évanouis.

Je ne sais ce qui me réveilla. Peut-être le bruit de l'ascenseur, le chuintement d'un sas qui s'ouvre. La nuit était sans lune et profonde. De ma fenêtre, les lumières de la ville était à peine visible. La pénombre enveloppait ma chambre. Je m'assis, guettai les bruits. Rien, hormis le souffle ténu et lent du respirateur artificiel dans la chambre voisine. Lorsque des pas s'approchèrent, je sautai du lit, pour me cacher ou me défendre. Rachid entra.

— Ben, qu'est-ce que vous faites debout, Mademoiselle. Ça va ?

— Non, lui dis-je.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

Je demandai abruptement.

— J'enquête sur cette clinique . Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Comment ça, une enquête ? Vous êtes qui ?

— Ecoutez. Je me fous de mon lipome. Si je suis là, c'est à cause des morts dans votre clinique. Quelque chose ne tourne pas rond ici, et je veux savoir quoi.

— Alors, nous sommes deux.

Sa réponse me rasséra autant qu'elle me surprit.

— Parce que vous avez raison quelque chose ne va pas et on ne comprend pas quoi. On respecte tous les protocoles et pourtant... Alors moi aussi, je cherche, je furete dans les services sans rien trouver.

Nous n'eûmes pas besoin d'un accord ou de mots. Nous nous fîmes confiance, nous avions chacun trouvé un allié.

— Ils sont encore là.

— Qui ?

— Vos patrons ?

— Oui. En bas, dans la salle de réveil.

— Ça vous dirait d'aller voir ce qu'ils se disent ?

Il hésita un instant.

— Oui.

Je sortis de ma valise un appareil photo, un enregistreur, une lacrymo, au cas où, m'habillai tandis que Rachid alla prétexter un appel aux urgences pour quitter le service. Il me fit sortir discrètement et nous descendîmes par l'escalier de service. En bas, lorsque nous posâmes nos mains sur les battants des portes, elles étaient étrangement froides. Mon pouls s'accéléra. La même sensation nauséuse que lors de la visite du chef de clinique m'envahit. Nous ouvrîmes les battants avec précaution et avançâmes lentement, jusqu'à la salle de réveil. Dans la guérite de surveillance, les deux infirmiers de garde dormaient, effondrés sur leur chaise. Nous nous rapprochâmes encore. La salle était vitrée, il y avait cinq patients. Nous les aperçûmes alors, tous les trois, et ce que nous vîmes était à la fois effrayant et fantastique. Chacun avait choisi un des patients endormis et était penché au-dessus de lui, lèvres à lèvres, un horrible baiser délétaire. Ils aspiraient les souffles à petits coups comme s'ils les lapaient. Un filet d'air bleu passait d'une bouche à l'autre. Ils haletaient de plaisir. Au bout

de quelques instants, les patients, suffoquant, se mirent à convulser ; les moniteurs s'affolèrent ; les alarmes des indicateurs vitaux retentirent. Je mitraillai la scène. Les trois « vampires », je ne trouve que ce mot, s'arrêtèrent juste avant l'asphyxie totale, comme s'ils voulaient économiser leur cheptel. Peu à peu, les moniteurs se calmèrent. Ils se redressèrent ; ils semblaient avoir rajeuni. Leurs lèvres étaient rouges.

— La fille maintenant. Au-delà du seuil vital, je la sens dangereuse. Qui veut la vider ? demanda le patron de la clinique.

— Partageons-la-nous, voulez-vous ? Elle doit avoir un goût étrange, répondit l'un des deux autres. Nous remontâmes vite à l'étage. Il n'était plus question d'enquête. Nous agîmes plus par instinct, par adrénaline que par réflexion ou préméditation. En quelques secondes, le stratagème fut décidé. Je serais la proie, la chambre serait le piège. Il y avait des bouteilles d'oxygène, nous avions un briquet, la lacrymo. Les infirmiers étaient affairés, nous passâmes sans être vus. Je m'allongeai dans le lit, serrai la lacrymo dans une main, le zippo dans l'autre. Rachid ouvrit les vannes d'arrivée d'oxygène au-dessus du lit, glissa une bouteille ouverte sous le lit. Puis il sortit et se dissimula dans une chambre à côté. Les autres ne tardèrent pas à arriver. « Nouvelle inspection ! » entendis-je. Ils entrèrent. Je fermai les yeux, m'immobilisai totalement. Ne rien laisser paraître, ne rien laisser deviner. Maîtriser mon souffle. Le premier se pencha. Son haleine fétide m'enveloppa ; je respirai à peine, pourtant, je sentais déjà les atteintes du mal, comme si ma vie se vidait lentement, à chaque expiration. Lorsqu'il fut suffisamment près, je ruai et le repoussai violemment ; il tomba au sol. Je gazai les deux autres et allumai le zippo. Le filet d'oxygène se transforma en une gigantesque flamme. J'eus à peine le temps de m'échapper. Rachid bloqua la porte. Des hurlements horribles la transperçaient. Par son hublot, nous aperçûmes les trois corps transformés en torches vivantes. Ils heurtaient la porte pour tenter de s'échapper. Nous résistâmes. Leur peau se desquamait en des volutes bleues : une fascinante horreur. L'un d'eux se jeta par la fenêtre. L'alarme se mit à retentir dans tout le bâtiment. Les employés se précipitèrent pour évacuer les chambres. En quelques minutes, l'étage fut vidé. Déjà, on entendait les sirènes des pompiers. Ils parvinrent à éteindre l'incendie avant qu'il ne se propage à l'ensemble du bâtiment...

L'enquête conclut à un détendeur défectueux. On ne déplora, hormis quelques indispositions et deux intoxications, aucune victime. On ne retrouva aucun corps dans la chambre, ni dans l'arrière-cour.

Quelques jours plus tard, nous nous retrouvâmes Rachid et moi sur les crêtes du Faron qui dominait la ville. Nous marchâmes un peu, nous assîmes sur un rocher blanc et la regardâmes, insouciamment étendue le long des vagues, assoupie dans la tiédeur de mai.

— Qu'est-ce que c'était ? me demanda Rachid.

— Je ne sais pas, répondis-je.

— Vous croyez qu'il y en a d'autres ?

— Peut-être, sûrement.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Continuer, chercher des preuves.

J'allumai mon appareil photo, lui montrai l'écran.

— C'est la carte mémoire du soir de l'incendie. Regardez.

L'écran indiquait « mémoire vide ».

— Rien ? Comment ça, rien ?

— Je ne sais pas. Il ne s'est pas déclenché ou leur image ne s'imprime pas. Pareil pour l'enregistreur audio.

Rachid demeura silencieux.

— Il faut continuer, dit-il après un long moment de réflexion. Vous avez une idée.

— Il y a des rumeurs concernant un hôpital, vers Nice.

— Bien, je vais postuler, décida Rachid.

— Et moi, j'ai toujours ce lipome.

Là-bas, ce fut pareil mais ils nous découvrirent avant que nous ayons pu agir. Depuis, nous sommes en fuite et nous les pourchassons. Chaque jour qui passe est un espoir en moins. Mais nous sommes plus nombreux et les consciences s'éveillent.

Titre : **Le vélo gris**

Auteur : **Emilie Bois**

Le réveil a sonné. Je traîne des pieds jusqu'à la cuisine et me fait couler un café. Ma femme entre en même temps que ma dernière gorgée. Je l'embrasse distraitement sur le front et file me laver. La douche est vite expédiée. Je sors dans la rue en adressant un vague « A ce soir » à l'attention de ma femme ou du couloir. Je pars à vélo dans la fraîcheur matinale. Arrivé au bureau, je salue mes collègues et prends un autre café. Puis les rendez-vous s'enchaînent. Des clients agacés, des clients fatigués, des clients comblés, des clients trompés. L'après-midi n'a rien à envier à la matinée. A 18h, j'enfourche mon vélo, je suis un peu fatigué. Je rentre chez moi, ma femme est en train de cuisiner. Nous mangeons devant la télé, nos journées vite racontées, le téléfilm, un bon navet. Il est 23h30, je vais me coucher. Demain, la même musique va recommencer. Envolés, le frisson et l'exaltation des débuts, la routine a pris le dessus. Une routine pesante, frustrante, ennuyante. Ma femme... Une femme usée, fanée prématurément. Nous sommes comme deux colocataires car aucun de nous n'a jamais eu le courage de tout quitter, de recommencer. Mon travail... Ce travail qui m'apportait tellement de fierté. J'étais jeune, j'avais les dents acérées et la langue bien pendue. J'excelle dans mon métier car j'excelle dans l'art de mentir. Et voilà le constat que j'en fais aujourd'hui : ma vie entière est un mensonge.

Me voilà de nouveau à l'aube d'une interminable journée. Seul le petit air frais du matin arrive à me dérider un peu. Ce trajet à vélo, c'est mon moment de liberté, ma bouffée d'oxygène entre ma femme et mon boulot anxigènes. Puis finalement, cette journée se termine, je me dirige vers mon vélo, attaché quelques pas en contre-bas. Je prends la clef afin de le libérer et, en me penchant vers le cadenas, je le vois. Il est là, bien plié, calé dans un maillon de la chaîne. Je suis étonné par ce petit bout de papier. Il n'est sûrement pas arrivé par hasard. Il n'a pas pu tomber d'une poche ou s'envoler d'un comptoir. Non, il a été déposé, logé là par quelqu'un. Je prends cet énigmatique billet et le déplie avec soin. Dessus, une phrase manuscrite : « Bien le bonjour, vous, l'inconnu au vélo gris ». Bêtement, je me retourne et regarde par-dessus mon épaule pour scruter les passants. Je ne perçois rien d'anormal au milieu de cette foule pressée regardant ses pieds. Je fourre le papier au fond de ma poche et enfourche mon vélo. Mon vélo gris.

J'ai très mal dormi cette nuit. J'ai pensé à ce petit papier. L'écriture y est belle, appliquée. Ce n'est pas quelque chose qui a été écrit sans y penser, sur un bord de table. Quelqu'un a pris le temps de choisir ses mots et de les coucher. Je me retrouve au bureau sans même y avoir songé. J'attache mon vélo comme à mon habitude, mais ce matin, un petit frisson me parcourt l'échine. Le premier depuis des années, provoqué par la simple idée de trouver un autre petit bout de papier en fin de journée. A 18h, je me précipite vers mon vélo et mon regard tombe directement sur lui, bien enchevêtré, bien mis. Je sens mon pouls s'accélérer, je me sens bête d'être si excité. Je retrouve la même écriture appliquée : « En ces jours où l'ennui me guette à la fenêtre, attablée là, à ma mangeoire de moineau, triste, vous mon inconnu, vous m'avez distraite ».

Je n'arrive pas à fermer l'œil. Qui peut bien être l'auteure de ces mots ? Je me lève d'un bond et me dirige à l'étage. J'arrache une page d'un petit carnet et commence à réfléchir à une réponse. Si cette inconnue me glisse un autre papier demain, elle trouvera celui-ci. J'inscris, avec application : « Bien le bonjour, vous, l'inconnue aux petits mots ». Le réveil ne sonne pas ce matin. Je bondis hors de mon lit et m'en vais au travail avec entrain. Je laisse mon vélo et bien sûr, mon petit mot. Je ne parviens pas à me concentrer, à m'intéresser à mes dossiers. Mais finalement, je retourne vers mon vélo qui m'attend là, sagement. Je vois tout de suite le petit point blanc au creux du maillage gris. Est-ce mon mot ? Est-ce le sien ? Je suis maintenant tout près et j'en suis sûr, ceci n'est pas la page de mon carnet : « Rares sont ceux qui prêtent garde à une lettre. Intrigué ou ému seriez-vous par mes mots ? ». Je sens ce frisson maintenant familier. Avant d'aller me coucher, je couche sur un bout du carnet : « Intrigué et ému à la fois. Me guettez-vous ? Qui êtes-vous ? ».

Les jours passent, puis les semaines. Les mots s'enchaînent, mais je ne comprends toujours pas où ils me mènent. Malgré mes questions, elle ne se dévoile que par bribes abstraites. Cette correspondance par vélo interposé prend toute la place dans ma tête. Je suis obsédé par cette inconnue, par ses mots. Tellement qu'un soir en rentrant, ma femme n'a pas fait à manger, non, elle a fait sa valise. Elle a pris la décision de me quitter. Une inconnue en chasse une autre.

Soudain, les petits mots s'arrêtent. Du jour au lendemain, plus rien. Une semaine passe, puis deux. Je sombre, je m'éteins à petit feu. Je n'ai qu'une chose en tête, mon inconnue. Que lui est-il arrivé ? Parce qu'il lui est forcément arrivé quelque chose. Elle ne se serait pas arrêtée. Non, elle ne m'aurait jamais laissé, c'est elle qui a commencé à jouer. Je deviens fou, obsédé. Il doit y avoir quelque chose, un message caché. En rentrant chez moi un soir, je ressors tous ses mots et les aligne devant moi, sur le bureau. Je m'arrache les yeux et les cheveux à essayer de déchiffrer un hypothétique code secret. Je suis presque hystérique. Je me lève chercher un café et me rassois, plus calme. Je commence à lire à haute voix. Et soudain, ça me frappe. C'est comme un poème, tout s'enchaîne avec grâce, sans problème. Ce que j'ai pris pour de la prose, ni plus ni moins, sont en fait des alexandrins. Je réécris chaque mot, séparant chaque alexandrin, et un poème prend forme :

Bien le bonjour, vous, l'inconnu au vélo gris.

En ces jours où l'ennui me guette à la fenêtre,  
Attablée là, à ma mangeoire de moineau,  
Triste, vous, mon inconnu, vous m'avez distraite.

Rares sont ceux qui prêtent garde à une lettre.  
Intrigué ou ému seriez-vous par mes mots ?

Chaque jour je caresse votre bicyclette...

Et d'ailleurs, que désirez-vous savoir en fait ?

Etes-vous prêt à entrer au cœur de ma tête ?  
La vie mélancolique d'un petit oiseau,  
Virevoltant de son doux nid à sa fenêtre.

Il n'y a rien de vraiment plaisant à connaître.  
Rien que de la douleur, des larmes et des maux.

Et vous, racontez-moi votre histoire secrète.

Rien à cacher ? Rien à taire ou bien à admettre ?  
Une fois sur le feuillet, poser le fardeau,  
Encre le papier pour oublier la défaite.

En moi la noirceur se fait de plus en plus nette.  
Mange, mange tes graines mon petit moineau,  
Il faut que tes belles plumes puissent renaître.

Les larmes en torrent jamais plus ne s'arrêtent.

Je réécris chaque première lettre : BEATRICEELVIRERUEEMIL. Béatrice ? Je sépare ce qui pourrait être plusieurs mots et voici ce que j'obtiens : BEATRICE ELVIRE RUE EMIL. Et puis plus rien. Mais déjà tellement. Mon inconnue, Béatrice. Pourquoi ? Pourquoi tout ceci pour me dire votre nom et votre adresse ? Tout ça n'a aucun sens. Pourquoi n'a-t-elle pas terminé ? A-t-elle regretté ? En a-t-elle été empêchée ? Il faut que je sache. Je regarde une carte du quartier autour de mon bureau. Une seule rue correspond, la rue Emile Zola. Demain, j'irai là-bas et je la trouverai. Demain, je saurai.

J'attache mon vélo devant le numéro 1, rue Emile Zola. Je commence ma quête. Lorsque je pénètre dans l'entrée de l'immeuble au numéro 27, soudain, mon cœur s'arrête... Béatrice Elvire, elle est là ! Deuxième étage, appartement 3. Sans plus réfléchir, je monte les escaliers, le ventre noué, le cœur emballé, la bouche desséchée. Je sonne à l'appartement 3. J'attends et rien. Personne. La déception m'assomme. Je suis sur le point de repartir lorsque j'entends des pas dans les escaliers. Une jeune femme arrive. Elle me sourit et insère ses clefs dans la porte de l'appartement d'à côté. Elle me dit : « Je peux vous aider ?

— Oui bien sûr, je m'entends répondre. Je suis un ami de Béatrice mais je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis quelques temps, alors je m'inquiétais.

— Oh ! Vous n'êtes sans doute pas un ami très proche...

Je vois que la jeune femme est très troublée. Elle lâche dans un sanglot :

« Béatrice est décédée la semaine dernière. Son cancer s'était soudainement aggravé... »

Elle entre dans son appartement sans me regarder. Je reste pétrifié. Mon inconnue, morte. Ce petit moineau qui picorait ses médicaments, seul, dans son appartement. Elle a inventé tout ce poème pour s'amuser, pour voir si je serais digne de la trouver. Mais la maladie ne lui en a pas laissé le temps. Je me précipite hors de l'immeuble et pédale comme un fou jusqu'au cimetière. Je marche dans les allées, pantelant. Enfin, je trouve la tombe de Béatrice Elvire, 27/08/1979-07/04/2020. Un petit médaillon avec sa photo est affiché en-dessous des dates. Jolie Béatrice. Le petit moineau s'est envolé sans retrouver son beau plumage. Sa tombe est recouverte de centaines de fleurs de cerisier, amenées ici par le vent. Une jolie robe blanche pour l'habiller.

Je pense sans cesse à Béatrice, à ce qu'elle m'a fait vivre, ressentir, sans même la connaître. Je ne suis pas retourné travailler. Je n'ai plus envie de sortir sur mon vélo gris. Mais malheureusement, je

ne peux pas passer ma vie ainsi. Le jour du retour est inéluctable. Je reprends mon vélo et pédale jusqu'au bureau. Je le cadénasse à sa place habituelle. Mes collègues sont aux petits soins. Je ne leur ai rien raconté de ce mauvais coup du destin. Lorsque la journée prend fin, je me dirige vers mon vélo, et je le vois. Le petit point blanc, au creux de ma chaîne. Mon cœur se déchaîne, les pensées s'enchaînent. Comment serait-ce possible ? Je m'approche avec précaution, les jambes en coton. Je me penche sur le maillon et découvre, étonné, une petite fleur de cerisier.

## Titre : **Le vieil homme et le fruit** Auteur : **Burgat Michel**

C'est ici que je l'avais rencontré, la première fois. Dans le verger conservatoire qu'il entretenait avec amour et où, des heures durant, jour après jour, le vieil homme s'activait.

La vie lui accordait encore ce privilège et il savait en profiter sans réserve. « Les vieux pommiers ne font pas de vieilles pommes, n'est-ce pas ? » avait-il coutume de répéter aux visiteurs, venus parfois de bien loin admirer les espèces anciennes de son petit empire horticole, soldats de bois vert, alignés fièrement sur un encorbellement de bonne terre défiant la vallée.

Mais ce jour-là, il y avait matière à s'étonner plus que d'habitude. Pas de la croissance des ramures ou d'un excédent de fruits qui ne pourraient mûrir, de l'apparition de la tavelure voire même du gui. Non, rien de tout cela. Seulement, les fruits étaient tombés au pied des arbres. Toutes variétés confondues. Avant l'heure, en vrac, sans prévenir. Et à découvrir ainsi ses belles pommes, queue en l'air sur le pré, dédaigneuses du calendrier de la cueillette, le vieil homme voyait le cycle des saisons bouleversé, son travail anéanti, ses espoirs de lendemain avec. Et sa propre histoire lui revenir en écho sous les pieds, et ça n'était pas le moment, vraiment pas.

Le vieil homme s'interrogeait sans relâche. Il n'était pas question de son avenir, qui était tout tracé : place réservée au cimetière du bourg et affaires en bon ordre chez le notaire, pour quand ça arriverait. D'ailleurs, il s'était bien fait à l'idée de disparaître et dès lors, son énergie de reste lui permettait d'effectuer, sans état d'âme ni relâche, un travail exigeant : désherbage, amendement, binage et paillage des pieds, badigeonnage des troncs, étayage des branches fragiles, taille et autres soins attentifs pour que chaque arbre s'épanouisse en produisant les meilleurs fruits. Il en prenait grand souci dès la fleur, allant jusqu'à installer des abeilles pour la pollinisation, échenillant les gourmands, traquant oïdium et lichen, sulfatant le moindre parasite, éliminant les rogatons et les fruits imparfaits. On l'avait même surpris en discussion avec ses arbres, depuis qu'il avait lu que les végétaux avaient une âme et des racines pour dialoguer entre eux, quand ce n'étaient leurs branches, pour brocarder l'horticulteur d'un rang à l'autre de la pommeraie...

Non, pas d'interrogation sur le futur, mais un vrai désarroi devant cette embrouille qui dépassait l'entendement et l'exposé de sa propre fin. Il n'avait pas consacré sa retraite des Mines et Carrières à l'amélioration du verger historique, traversé le pays de long en large et au delà des frontières, à la recherche d'espèces rares et de variétés introuvables, réalisé des bouturages complexes, des greffes aériennes et j'en passe pour que, patatras, les pommes lui jouent les filles de l'air, au nez et à la barbe ! Qui donc était venu bouleverser l'enclos ? Quel vent diabolique avait franchi la montagne ? Un galopin aurait-il secoué chaque arbre l'un après l'autre, ou gaulé les fruits branche

par branche ? Il s'égarait en conjectures, sans perdre de vue qu'une maladie inconnue pouvait être la cause du désastre.

En l'absence d'explications, le vieil homme erra d'interminables minutes, de long en large, de bas en haut, de droite et de gauche, les yeux au ciel puis le nez sur ses brodequins d'ancien mineur, comme un ouvrier sur deux de cette vallée où l'on y creuse toujours des galeries. A force d'arpenter les travées remplies de ces trésors perdus qui semblaient rire de lui, il sentit son cœur s'accélérer et le sang lui monter aux pommettes. Ramassant un fruit immature ici ou tacheté là, énumérant les noms des variétés à haute voix, invectivant la nature et ses aléas climatiques, il acheva sa tournée fébrile en s'asseyant dans l'herbe, dos au tronc d'un arbre tortueux, malade sans doute. Et comprit bien vite qu'il n'irait guère plus loin.

Il voyait venir la faucheuse : elle l'attendait au tournant, depuis qu'il avançait dans la décennie du centenaire. Il regarda en direction de la plaine, où la saignée de l'autoroute brillait d'asphalte sous la lumière rasante du couchant. Il distinguait, non sans mal, une noria de camions-benne s'agitant au sortir de la descenderie du tunnel, quand soudain la terre se mit à vibrer sous ses pieds : l'effet d'une explosion sans doute ?

Une nouvelle pomme tomba près de lui, dédaigneuse : Reine des reinettes, Belle Joséphine, Calville rouge, Montagnarde, Blanche, Patte de loup, que sais-je encore ? Mais trop vite pour que ses yeux, devenus brusquement vitreux, ne puissent la reconnaître dans sa chute.

Alors, il s'allongea de tout son long sur un flanc, étirant ses membres fatigués dans les amas de fruits encore juvéniles, à l'ombre de ses pommiers qui parurent s'incliner vers lui pour une ultime facétie.

Et c'est là qu'on retrouva le vieil homme, comme un vieux fruit flétri. Son histoire m'est revenue tardivement en écho, depuis l'autre versant de la vallée. Je n'ai jamais compris pourquoi. Sans doute pour empreindre le temps ?

**Titre : Yvonne, une vie tissée d'intrigues**

**Auteur : Wanda Morin-Setti**

Je me trouvais lovée dans le ventre de ma mère, ça se passait bien, je nageais dans le bonheur. Tout à coup, des ondes désagréables m'ont éveillée à ce qui se tramait à l'extérieur, pas loin, juste parmi les miens.

Des mots me parvenaient : guerre, déplacement...

Et moi... qu'une force dissimulée me força à voir le jour !

Voilà comment je suis apparue, le 8 août de l'année 1914, dans un chamboulement que je n'avais pas prévu. Ce n'était évidemment pas le moment de naître, mon père quittait son travail et l'appartement où nous vivions la vie de tout le monde !

Un Général vidait Belfort de ses habitants pour les exiler dans le Sud de la France et les jeter dans des lendemains remplis d'incertitudes aux effets rédhibitoires.

Et moi... Un bébé piaillant de tout ce que je ne voulais pas : la faim, le froid du logement sordide qui nous avait été attribué. J'ai survécu et grandi malgré tout.

La guerre, avec des déplacements successifs, avait mis à mal notre famille : mon père rentrait de plus en plus tard le soir, sans que l'on sache ce qu'il faisait de son temps, les disputes s'enchaînaient, il y en avait pour tout le monde, hurlements, invectives... Quand ma mère insultait le destin qui avait ourdi un complot contre nous, je ne comprenais pas ce que ça signifiait, cependant, je sentais bien que notre vie nous échappait, que, quelque maléfice embuait nos jours. Moments insupportables, hostiles.

Et moi.

J'avais grandi. Entraînée par mon grand frère, je préférais habiter la rue, buissonner l'école, suivre d'autres gamins experts en bêtises.

Jusqu'au jour, où une force justicière, nous a conduits jusqu'à la gendarmerie. Nous avions volé des pommes à un étalage. Je vous garantis que ce n'est pas moi qui ai volé ces pommes, c'est une main subversive qui a tout manigancé, le destin, avait objecté ma mère, avait fait de nous des enfants délinquants.

Le temps passa. C'était un hiver rude. Il avait neigé.

Toc, toc, toc...Ma mère, enceinte pour la troisième fois, encore un mauvais coup du sort, hésita, puis, ouvrit et se trouva devant deux inconnus avec un cartable à la main. Vous êtes bien la famille Muller, François et Yvonne, ce sont eux ? La pauvre femme, amoindrie par les tristes circonstances qui la frappaient depuis son exil, désespérée par ce qu'elle pressentait, acquiesça juste d'un signe.

Dis, maman, de quel droit ces gens se mêlent de nos affaires ? Pourquoi toutes ces embrouilles ? Ma petite, ce sont des intrigues obscures qui tissent notre destinée, quelque chose qui ressemble à un écheveau emmêlé, des magouilles qui se tramant à notre insu, hurlait ma mère, la gorge nouée, la voix larmoyante.

A partir de ce jour, les visites de ces étrangers sont devenues régulières. Je les haïssais, ils

assommaient notre mère de mots bizarres : obligation de scolarité, autorité parentale, délinquance... Le pire restait à venir, car entre temps, notre père s'était fait la belle.

Et moi, j'interrogeais, le « pourquoi » qui monte aux lèvres dans ces moments-là. Il a trouvé du travail ailleurs ! Comme l'adulte sait bien mentir aux enfants ! Je vivais ce nouvel épisode comme une calamité qui me donnait la certitude d'être la victime d'un truc, de quoi, au juste ?

« Vos enfants vous sont retirés, ils seront placés à l'Assistance publique », ce fut la dernière phrase que j'ai retenue du discours des « secouristes ».

Ça n'a pas traîné, quelques jours plus tard une personne est venue m'enlever. Mon frère n'était plus avec nous. On m'avait fait croire qu'il était chez un oncle. Nouveau mensonge !

Dépêche-toi, va chercher tes affaires ! J'attendais qu'un ange s'interpose mais personne n'a empêché d'inverser ce qui avait été manigancé. J'ai dû m'exécuter, la mort dans l'âme.

J'attendais une réaction de notre mère, qu'elle me retienne, qu'elle se rebiffe, j'avais 10 ans, l'âge d'être auprès d'elle, j'avais besoin de sa chaleur, de sa voix, et voilà que, telle une marionnette, elle ne m'a même pas tendu une main pour me retenir, pas une parole de refus, non, aucune réaction, le regard vide de tout, comme si elle était complice de cette combine.

Et moi.

Les plus grands ressorts pourraient-ils opérer contre cette décision ? Nous avons rejoint un car jusqu'au « Bon secours ». On m'a installée dans une chambre de quatre. La roue tournait : repas, travaux divers, dortoir, apprentissages, prière...

J'étais « Au Bon Secours » ! Rien à dire digne d'intérêt. Sinon que j'éprouvais une colère noire. Colère de ces papiers, de ce pétrissage interminable, autorisation de boire, de manger, de parler. Je me suis liée assez vite avec une fille de trois ans mon aînée, Mado. Je l'aimais bien. Ça ne me suffisait pas. La nuit venait intriguer mon esprit, je reposais mon front anxieux sur l'oreiller et j'imaginai les manières de m'extraire de cet enfer. J'en parlai à Mado qui m'encouragea et m'assura de son aide. Nous avons convenu d'un soir, elle m'instilla les bons plans.

Et moi.

Confiante, à une heure de la nuit avancée, je me rendis dans les cuisines, sautai par la fenêtre qui donnait sur l'unique rue. Et courus, courus jusqu'au dernier battement. Silence frappé de mes pas, nuit froide, nuit de trahison. Tout à coup, une ombre me barre le chemin et hurle : arrête-toi !

Et moi.

Mado, quelle triste intrigante, pourquoi ? Je fus prise de la colère du faible qui déchire le ciel et fissure la terre, abusée par celle que je croyais être une amie. J'avais besoin de crier ma douleur d'en parler à la lune, aux nuages, mon désespoir a vibré dans l'air jusqu'au retour « Au Bon Secours ». Depuis, j'ai été sévèrement surveillée et assommée de tâches. Je n'ai jamais plus rencontré la traîtresse.

Vint le moment où je fus « placée », moi aussi, chez des paysans pour accomplir des travaux de la ferme : mener les bêtes en champ, traire, aider aux tâches ménagères. J'avais 18 ans. Les « gardiens d'enfants » étaient ce qu'ils étaient, ni bons, ni mauvais, ils se tenaient à distance, indifférents à mon dedans. Moi je les dirais plutôt « des attache-errance ». J'étais leur esclave, assujettie au diktat et aux lubies d'un destin joueur. J'ai été scolarisée. Le reste du temps, je travaillais, dur, dur. Servante chez un riche propriétaire terrien, je devais être en mesure d'assurer tout type de tâches que je partageais avec un jeune homme de la famille, mon aîné de 5 ou 6 ans.

Jeannot était doux, généreux, toujours prêt à m'épargner un travail trop dur. Je n'étais pas indifférente

à son sourire et à sa voix chantante. Quand il arrivait qu'on se frôle, je sentais des petits pincements dans mon intérieur que j'aurais voulu prolonger. Le temps et les occupations que nous partagions nous avaient révélé des sentiments que nous nous sommes très vite avoués.

Et moi.

Moment coloré qui semblait se dessiner comme le fil conducteur de ma vie. Très vite, nos retrouvailles devinrent une obsession. Nous étions amoureux. Premier amour que nous consommions en cachette. J'étais heureuse au point d'en oublier mon état de fille de l'Assistance, abandonnée par les miens. Ma vie commençait à ressembler à celle des adolescentes que je rencontrais parfois dans le village en galante compagnie. Du temps s'était écoulé et notre liaison devenait difficile à cacher. J'approchais de la majorité. Nous ne supportions plus de vivre les échanges amoureux en cachette. Nous décidâmes donc de révéler à l'oncle propriétaire nos sentiments et notre projet de mariage. Il écouta, ne dit mot. Puis, il déversa des remarques acerbes, des suppositions injurieuses, il nous a vilipendés, accusés des pires « saloperies ». Quelles tristes phrases ! Il laissa tomber son ire comme un masque et éclata de rire. Tout devint heurté, discordant. J'étais démobilisée. Le vertige me gagna car toute tentative pour m'en sortir aurait été vaine. L'index tendu, vengeur du patron me mena devant mon tuteur. Dès le lendemain. Je l'ai senti hostile, lui aussi.

Et moi.

Jeannot avait disparu. Le monde s'écroula sous mes pieds. Silence de plomb autour de l'affaire. C'était comme si on m'avait arraché une partie de mon corps, abandonnée, je n'étais plus !

La semaine suivante, alors que je préparais le repas de midi, j'ai été appelée depuis le séjour. Mon tuteur était là, ainsi qu'un dénommé Grégoire, un habitué de la maison : « Je te présente Grégoire, c'est un homme honnête, qui a besoin d'une femme pour gérer les affaires de la ferme. Tu es la femme idéale et lui, le mari dont tu as besoin. »

Et moi.

Abasourdie par les paroles du tuteur : « À l'Assistance publique nous sommes favorables à cette union dès ta majorité ». Ai-je bien entendu ? Depuis combien de temps, préparait-on, à mon insu, mon avenir auprès d'un homme qui aurait pu être mon père ! Est-ce que je vois clair ? Comment m'imaginer entourée, pénétrée, caressée par ce gros paquet de chair rougeaude ?

De quel droit ourdissait-on les jours de la pauvre privée de liberté que j'étais ?

Au théâtre, les intrigues sont nécessaires pour rendre l'action captivante et, souvent, le dénouement, est heureux, alors que mon histoire, après cette dernière farce fomentée par les puissants pour anéantir de façon grossière ma dignité de fille, tatouée par une multitude d'intrigues, ne pouvait que se prolonger par mon impuissance à agir.

Comme les intrigues abîment les gens !

Dans ces conditions, ma vie, je la comptais pour rien, comme les assiettes que j'ai pu casser ça et là. La maison et le village dormaient. Cette nuit-là, la lune, ronde, souriante, semblait se mêler de mes affaires, était-elle ma complice ou me tendait-elle une énième ruse ? Qu'importe. J'étais seule avec mon passé, lasse, mais heureuse de marcher vers ma rivière d'Ain. Au bief, les flots torrentiels écumaient, irisés, sous les rayons lunaires. Adieu les servitudes, les cruautés, les intrigues

tyranniques, le vide intérieur. Libre enfin. C'était beau. Le bruit blanc de l'eau m'attirait, je devais le suivre, il me conduirait dans un néant où les intrigants n'existent pas.



# Concours d'écriture de nouvelles 2020



## "Intrigues et vous"

L'Association Le Colporteur, organisatrice du 31<sup>e</sup> Salon du Livre d'Hermillon (10 et 11 octobre 2020), vous invite à participer au **concours d'écriture de nouvelles autour du thème : "Intrigues et vous"**, organisé en partenariat avec la Fourmilière de Saint-Jean-de-Maurienne (centre social).

### Règlement :

1. Le concours est ouvert du 1<sup>er</sup> février au 31 juillet 2020.
2. La participation au concours est libre.
3. Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge.
4. Une catégorie "Jeunes de moins de 16 ans" peut être créée en fonction du nombre de nouvelles reçues.
5. Les textes doivent impérativement parvenir aux organisateurs **avant le 31 juillet 2020, minuit.**
6. Chaque participant ne peut présenter qu'un seul texte.
7. Un texte peut être collectif.
8. Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 10 000 caractères (espaces compris).
9. Le texte doit être rédigé en police arial de taille 12, interligne 1,5, marges 1 cm.
10. Le non-respect des points 8 et 9 entraînera un classement du texte hors concours.
11. Le tapuscrit doit être envoyé impérativement en **format papier et informatique** par mail aux adresses indiquées ci-dessous.
12. Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif.
13. Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle.
14. Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné d'une feuille volante sur laquelle seront inscrits : Le nom et les coordonnées de l'auteur, la mention "moins de 16 ans" ou "plus de 16 ans" le cas échéant, ainsi que le titre de la nouvelle.
15. Un jury récompensera les auteurs des textes les plus appréciés lors de la remise des prix le dimanche 20 octobre au Salon du Livre d'Hermillon. Les critères de notation retenus sont : le respect des règles de langue (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, la prise en compte de la thématique, la qualité des personnages, la qualité de la chute, l'impression générale.

**Tapuscrits à envoyer avant le 31 juillet 2020 à :**

Association Le Colporteur  
564 route de la cascade  
73300 HERMILLON  
salon@hermillon.net

**Renseignements au 04 79 59 64 82 et [salon@hermillon.net](mailto:salon@hermillon.net)**



## Remerciements

L'Association Le Colporteur tient à remercier,

- Les auteurs des nouvelles,
- Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- La Fourmilière de Saint -Jean-de-Maurienne et particulièrement Marine pour son appui et soutien,
- Elisa Fuxsa-Anselme, pour la réalisation de ce livret.



## mot du parrain

L'automne prenait ses marques au-dessus de la Maurienne, les nuages colonisaient le ciel et se bouscullaient comme une meute aux abois. La Vanoise exhibait ses sommets en cathédrales infranchissables, pics et glaciers noyés quelque part dans la grisaille. Il devinait le décor grandiose aux coins de son pare-brise, les yeux rivés à l'A43 qui remontait l'Arc à la manière d'un serpent noir.

Plus que quelques kilomètres pour atteindre le lieu de son crime. Il posa la paume droite sur son cœur : l'arme était là, fidèle au poste. Stresse pas, pensa-t-il, tout va bien se passer. Le scénario était calé dans les moindres détails, les commanditaires avaient tout prévu, des mois qu'ils travaillaient là-dessus. Mais rien à faire, il sentait son cœur se compresser à mesure qu'il se rapprochait. Il était comme ça, le parrain. Comme l'étaient tous ceux de son espèce, d'ailleurs, y compris ceux qu'il allait retrouver par là-bas, tous plus aguerris les uns que les autres. Il franchit un à un les bourgs de la vallée, concentré sur la mission qu'on lui avait confié.



Hermillon : le panneau s'imposa comme l'entrée d'un nouveau monde. Il se gara, la voiture anonyme au milieu des autres, tâta encore son arme à travers la poche de sa veste. Et, le pas rapide, il se dirigea vers la salle polyvalente. C'est là que ça allait se passer, lui avaient dit les commanditaires. Cette fois, il ne pouvait plus reculer. Il y avait foule dans la grande pièce. Derrière des tables étaient assis plusieurs malfrats comme lui, déjà bien occupés à commettre leurs délits, il les salua d'un regard complice. Il se faufila parmi les silhouettes de tous les inconnus venus se masser dans un tel lieu un jour de weekend, s'installa à son tour à la place qu'on lui désigna. Il détailla les visages, hommes, femmes, enfants, se demanda qui allait être sa première victime. Un type

s'approcha de lui, enfin, esquissa un sourire qui avait tout de sincère. Ça y est, pensa-t-il, c'est parti. Il plongea dans sa poche une main moite et tremblante.

Pour en sortir son plus beau stylo.

Et signer le livre que lui tendait le lecteur.

Le Salon du Livre d'Hermillon était lancé, avec pour thème Intrigues et vous. Ça se présentait à merveille, ça allait être un beau moment de littérature. Et franchement, il était vraiment enchanté d'en être le parrain.

Colin Niel